



HAL
open science

Pour un accès renouvelé aux collections

Mélanie Roustan

► **To cite this version:**

Mélanie Roustan. Pour un accès renouvelé aux collections. [Rapport de recherche] Bibliothèque nationale de France. 2013. hal-01405341

HAL Id: hal-01405341

<https://hal.science/hal-01405341v1>

Submitted on 29 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour un accès renouvelé aux collections. Une ethnographie de la BnF-site Richelieu et de ses publics.



La salle Ovale, BnF-site Richelieu © David Carr/BnF

Mélanie Roustan (coord.)

Association Pavages,

Recherche en sciences humaines et sociales

en collaboration avec le **Projet Richelieu**
et la **délégation à la Stratégie et à la**
recherche

Paris, 1^{er} juillet 2013

Rapport final

Programme de recherche :
« Le Quadrilatère Richelieu et ses lecteurs.
Pour un accès renouvelé aux collections »

Pour un accès renouvelé aux collections. Une ethnographie de la BnF-site Richelieu et de ses publics.

Mélanie ROUSTAN (coord.),

Ethnologue et sociologue
Docteur de l'Université Paris Descartes
Chercheur indépendant

Camille ARNODIN

Sémiologue
Directrice d'études indépendante

Anne MONJARET,

Ethnologue et sociologue
Directrice de recherche au CNRS
Laboratoire Iiac-Lahic (CNRS/EHESS/MCC)

Jasmina STEVANOVIC,

Doctorante en sociologie, Université Paris Descartes
Laboratoire Cerlis (Paris Descartes/CNRS)

Association Pavages

Recherche en sciences humaines et sociales

Comité de pilotage :

Michel Amandry, BnF
Sylvie Aubenas, BnF
Julien Brault, BnF
Denis Bruckmann, BnF
Philippe Chevallier, BnF
Elizabeth Giuliani, BnF
Joël Huthwohl, BnF
Marie de Laubier, puis Cheng Pei, BnF
Isabelle le Masne de Chermont, BnF
Véronique Michel, BnF
Thierry Pardé, BnF
Jean-Yves Sarazin, BnF
Raymond-Josué Seckel, BnF

Table des matières

RESUME EXECUTIF	4
<i>Résumé de chacun des volets</i>	5
<i>Conclusions et préconisations</i>	8
PRESENTATION DU PROGRAMME	11
Rappel du contexte et du programme de recherche	12
<i>Le quadrilatère Richelieu et les transformations du rapport aux savoirs</i>	12
<i>Les axes du programme de recherche</i>	13
<i>Axe 1 : Le quadrilatère Richelieu en tant que ressource</i>	13
<i>Axe 2 : Le rôle des bibliothèques pour les publics spécialisés à l'horizon 2017</i>	13
<i>Axe 3 : Le rapport des chercheurs à la matérialité des savoirs, aux supports de la connaissance</i>	13
<i>Les trois volets du programme de recherche</i>	14
Méthodologie	14
<i>Principes méthodologiques : une approche ethnographique</i>	14
<i>Terrains d'enquête : personnels BnF, lecteurs in situ, usagers potentiels</i>	14
VOLET 1 – ÉTUDE SALLE OVALE	16
VOLET 2 – ÉTUDE DES USAGES ET USAGERS DU SITE RICHELIEU	18
Se représenter les publics des départements spécialisés	19
<i>Du lecteur au « lecteur-chercheur »</i>	19
<i>Portraits des lecteurs par eux-mêmes</i>	21
1. Pénétrer le « saint des saints »	25
<i>L'image du lieu</i>	25
<i>Un lieu majestueux, au cœur de la capitale</i>	25
<i>Un lieu en chantier, un lieu bouleversé</i>	26
<i>Un lieu incontournable pour la recherche, un espace tranquille pour le travail</i>	27
<i>Se rendre sur place</i>	28
<i>Apprendre à localiser les lieux de référence</i>	28
<i>Quelques motifs de venue sur le site Richelieu</i>	29
<i>Anticiper sa visite</i>	30
<i>Les règles d'accès de l'institution</i>	32
<i>L'épreuve de l'accréditation</i>	32
<i>Avoir des autorisations pour consulter</i>	33
<i>Se familiariser avec les cadres pratiques de l'institution</i>	35
<i>L'accueil en salle</i>	37
<i>Les premiers contacts avec les personnels de salle</i>	37
<i>Le service personnalisé, un service pour tous les publics ?</i>	38
<i>Du nécessaire accompagnement pédagogique</i>	40
2. Travailler sur place	43
<i>Travailler pour soi, pour d'autres, avec d'autres</i>	43
<i>Explorer un fonds à plusieurs, un cas particulier</i>	43
<i>Travailler seul, dans le cadre d'une recherche collective</i>	44
<i>Étudier les sources pour quelqu'un d'autre, jusqu'à la délégation</i>	45
<i>Les recherches personnelles</i>	46

<i>L'environnement de travail</i>	47
<i>Les conditions physiques de travail</i>	47
<i>La solitude du thésard</i>	48
<i>La convivialité sur place : des interactions entre pairs</i>	49
<i>Travailler sur les documents</i>	51
<i>Les règles d'usage des documents</i>	51
<i>Affineurs et moissonneurs</i>	53
<i>Un besoin de connexion</i>	55
<i>Le besoin de traces : la demande de reproductions</i>	56
<i>La révolution de la photographie numérique</i>	57
<i>Une consultation en salle sur le mode de l'anticipation</i>	59
<i>Une conscience des questions de droits, mais des difficultés à en saisir la logique</i>	61
<i>La photographie pour préserver les originaux</i>	62
3. Accéder aux originaux, de façon « raisonnée »	65
<i>Le trésor et la forteresse : la justification de l'accès à l'original</i>	65
<i>L'existence d'une reproduction numérique, rempart à la consultation de l'original ?</i>	66
<i>Une « sensibilité » à l'objet matériel</i>	68
<i>Les indices matériels, sources de savoir</i>	69
<i>La tension entre accès à un patrimoine public et exigences de conservation préventive</i>	70
<i>Du choc des cultures aux processus collaboratifs</i>	72
<i>Des relations de spécialiste à spécialiste</i>	72
<i>Traverser le miroir</i>	73
<i>Le principe de l'iceberg ou la place de l'inédit dans la recherche</i>	75
4. Archiver les reproductions numériques	78
<i>Conservation des données : du stockage au partage</i>	78
<i>La tendance à l'appropriation des documents numériques, tous formats confondus</i>	78
<i>Entre écran et papier : la démultiplication des supports de stockage</i>	79
<i>Stockage numérique, ici et ailleurs : l'hybridation de la conservation et du partage/diffusion</i>	80
<i>Problèmes matériels liés aux contenus dits « dématérialisés »</i>	82
<i>Archiver, classer, inventorier, signaler : comment gérer la masse ?</i>	83
<i>La personnalisation des mises en séries</i>	83
<i>Les outils de recherche dans ses propres archives</i>	85
<i>Étudier, exploiter les (reproductions de) documents</i>	86
<i>La médiation par l'image</i>	86
<i>Écrire (recopier, annoter, rédiger) : un lien intime avec la pensée</i>	87
5. Annexe : liste des personnes rencontrées	89
<i>Professionnels BnF</i>	89
<i>Usagers BnF</i>	89
<i>Lecteurs-chercheurs hors les murs</i>	90
6. Annexe : liste des thèmes abordés	91
VOLET 3 – JOURNÉE D'ÉTUDES	93

RESUME EXECUTIF

Durant l'été 2011, il a été décidé d'établir une convention entre la BnF et l'association Pavages, en vue de la réalisation d'un programme de recherche intitulé : « Le quadrilatère Richelieu et ses lecteurs. Pour un accès renouvelé aux collections ». Coordonné par Mélanie Roustan, ethnologue, chercheur associée au CERLIS (Centre de recherche sur les liens sociaux, CNRS/Paris Descartes), il implique également Anne Monjaret, ethnologue, directrice de recherche au CNRS et membre du IIAC-LAHIC (CNRS/EHESS/MCC), Camille Arnodin, sémiologue et directrice d'études indépendante, ainsi que Jasmina Stevanovic, doctorante à l'université Paris Descartes. Ce programme concerne les départements spécialisés, ainsi que la Salle Ovale ; en ont été exclus le programme muséographique et les activités pédagogiques. Il s'intéresse aux **évolutions des usages et des usagers des bibliothèques patrimoniales à l'ère du numérique**, et à la modernisation des services du site Richelieu en particulier. Trois axes de questionnement structurent l'approche : le quadrilatère Richelieu en tant que ressource, le rôle des bibliothèques pour les publics spécialisés à l'horizon 2017, le rapport des chercheurs à la matérialité des savoirs et aux supports de la connaissance. La **méthodologie est qualitative, inductive et compréhensive**. Elle se déploie en **trois volets** : une étude prospective sur le devenir de la Salle Ovale (VOLET 1) ; une enquête qualitative auprès des personnels et des publics, actuels et potentiels, des départements spécialisés, portant sur leurs usages (VOLET 2) ; une journée d'études sur les collections patrimoniales (VOLET 3).

Résumé de chacun des volets

Le **VOLET 1** s'est attaché à décoder les **représentations de la Salle Ovale** et à explorer ses **perspectives d'avenir**. Lieu à l'architecture exceptionnelle qui sollicite l'imagination, la salle Ovale a un très fort potentiel d'attractivité auprès d'un grand public cultivé. Son aménagement actuel est cependant jugé contraignant et intimidant, rejoignant le sentiment général d'un site difficile d'accès (accréditation, accès aux originaux, mais aussi difficultés à appréhender la richesse des fonds et l'identité de chaque département). À l'avenir, la salle Ovale doit continuer à s'appuyer sur les activités de lecture et de recherche qui lui donnent sens, mais en élargissant la notion de recherche à la flânerie et à la simple curiosité. Le chercheur n'est pas seulement un lecteur assis et immobile. Si la salle Ovale doit donner à voir la richesse des collections, celles-ci restant trop méconnues du public, c'est en évitant un ornement de type musée et en développant une programmation culturelle régulière et cohérente, sur des plages horaires spécifiques.

Le **VOLET 2** a exploré les **logiques d'action des usagers des départements spécialisés** de la BnF-site Richelieu. La qualification des usagers des collections patrimoniales en « lecteurs », courante voire systématique parmi les professionnels des bibliothèques, ne rend justice ni à la diversité des objets d'étude, ni à la diversité des modalités de leur étude au sein de la BnF-site Richelieu. A ce terme, sera préféré celui de « lecteur-chercheur », qui souligne la double identité – éphémère – de l'usager des bibliothèques patrimoniales. Comment ces derniers se perçoivent-ils ? Quel portrait font-ils d'eux-mêmes ? Pour les personnes rencontrées en salles de lecture durant l'enquête, les usagers du site Richelieu sont des publics experts : érudits, sérieux, relativement âgés... ou thésards. Les notions d'habitude, de familiarité et de fidélité à l'institution ressortent également des propos recueillis. Ils entrent en résonance avec un lieu perçu comme spécialisé, codifié.

Le **chapitre 1** décrit les **premiers contacts avec l'institution**, la façon dont les lecteurs-chercheurs la comprennent et s'initient à son fonctionnement. Comment vivent-ils leur rencontre avec la BnF-site Richelieu ? Comment saisissent-ils et s'adaptent-ils aux règles imposées ? Comme dans tous les hauts-lieux de conservation, le lecteur-chercheur anticipe sa venue et la prépare. C'est une venue motivée, avec un souci de rentabilité et d'efficacité. Dès lors qu'il pousse les portes de la BnF-site Richelieu, le lecteur-chercheur est soumis à un contrôle qui contribue à l'image qu'il se forme du lieu. De l'accréditation à la consultation en salle, il faut se conformer à certaines règles. Les différentes étapes de ce passage peuvent être vécues comme un véritable parcours du combattant. Le site a la réputation d'être difficilement accessible. Les discours recueillis sur l'accréditation mettent en évidence un hiatus : le lecteur-chercheur s'attend à une étape administrative et se voit jugé sur sa légitimité scientifique. L'arrivée en salles de lecture soulève d'autres questions : qui est le bon interlocuteur ? Comment trouver ce que l'on cherche ? La qualité de l'aide apportée aux publics, en particulier aux nouveaux venus, est interrogée. La Bibliothèque apparaît comme un monde codifié, en première approche opaque. Son bon usage passe par une familiarisation progressive avec les lieux qui demande à l'usager un effort important. La demande d'un accompagnement pédagogique est formulée, qui permettrait de s'initier aux fonctionnements et langages internes.

Le **chapitre 2** cherche à éclairer les **logiques du travail de la consultation** sur place des lecteurs-chercheurs, et à explorer les dynamiques de leur **(in)satisfaction**. Comment rendre efficace un déplacement en bibliothèque ? Pour l'institution, comment donner satisfaction à l'usager qui s'est déplacé, et, dans la mesure du possible, le faire revenir dans les lieux ou les recommander ? Dans les façons de consulter, deux figures ressortent : l'« affineur », qui travaille les documents *in situ*, et le « moissonneur », qui vise l'accumulation de reproductions dans l'optique d'une étude et d'une analyse ultérieures. Ce dernier tend à devenir la figure dominante, celle d'un usager équipé et connecté, collecteur et collectionneur de traces numériques. Parmi les « moissonneurs », certains agissent par délégation ou dans l'optique d'un partage : projet de recherche collectif, service rendu à un collègue ou prestation rémunérée. Par conséquent, un point central est la facilitation de l'accès aux documents et de leur reproduction (proposée comme service ou acceptée comme usage). Il s'agit de garantir la possibilité d'une transmission la plus large possible de l'expérience de recherche. De plus, l'archivage et le partage des reproductions numériques, souvent effectués en ligne, rendent souhaitables l'installation de connexions internet en salles de lecture. D'autant plus que les lecteurs-chercheurs témoignent du besoin de recourir à des informations ou des outils accessibles seulement sur internet pendant leur temps de consultation.

Le **chapitre 3** s'intéresse à la **communication des originaux**, point de cristallisation des tensions mais aussi des coopérations entre usagers et bibliothécaires. En toile de fond, deux paradigmes s'entremêlent : d'un côté, l'accès au **patrimoine public**, sa connaissance et sa valorisation, de l'autre, les exigences de sa **conservation préventive**. Le contexte est celui d'une **révolution numérique**, qui favorise la démultiplication des reproductions en images de haute qualité des objets et documents. Pourquoi et comment continuer à accéder aux originaux dans ce contexte ? Comment préserver les collections, et articuler leurs conditions de consultation à l'existence de reproductions numériques ? Les lecteurs-chercheurs perçoivent l'accès à des originaux comme de plus en plus difficile. En même temps, de nombreux documents ne sont pas numérisés par l'institution ou sont incomplètement répertoriés. Quand une reproduction existe, il est admis qu'elle doit être utilisée dans un premier temps. Pour certains, cela est suffisant. D'autres, une fois épuisé le travail sur la reproduction, ont besoin d'un accès aux originaux. La consultation d'un original permet de dévoiler le hors-champ de sa reproduction numérique, qui demeure une image. De plus, le contact avec l'objet peut s'avérer utile, pour l'appréhender dans toutes les dimensions de sa matérialité. Au-delà des informations sur sa nature, son contexte de production et d'usage, il révèle des données sur l'histoire de l'objet devenu patrimonial, révélatrice des évolutions de la connaissance, des fluctuations des légitimités artistiques et culturelles, mais aussi des progrès des savoirs et techniques de la documentation. Autant d'éléments qui plaident en faveur **d'un accès « raisonné » aux originaux**. Si des tensions peuvent apparaître lors des négociations pour cet accès, elles peuvent se réitérer autour de la question de la prise de photographies personnelles. Par la confusion qu'ils inspirent, les arguments avancés par les personnels sont perçus comme un nouveau discours de contrôle sur les collections – alors que les lecteurs-chercheurs accordent une importance majeure à la possibilité de conserver des traces de leur venue sur place. Il apparaît primordial de **clarifier les règles d'usages en matière de photographie**. Quand un dialogue s'établit entre spécialistes qui se reconnaissent comme tels, des coopérations étroites entre lecteurs-chercheurs et personnels scientifiques de la Bibliothèque sont courantes. La quête de fonds inexplorés par les lecteurs-chercheurs les plus experts rencontre le besoin de l'institution de renouveler la connaissance sur ses collections. Apparaît alors un espace de collaboration qui pourrait avoir valeur d'exemplarité.

Le **chapitre 4** analyse les usages des **archives personnelles** des lecteurs-chercheurs et de leurs **bibliothèques virtuelles**. L'enquête sort du site Richelieu pour explorer les bureaux et ordinateurs des lecteurs-chercheurs. Comment **produire, conserver et classer les documents numériques** et capitaliser les ressources accumulées ? La possibilité – ou le sentiment d'une possibilité – de stockage illimité de données numériques potentiellement intéressantes renouvelle le rapport aux sources et ressources, dont l'étude immédiate tend à être reportée au profit de l'accumulation. Au-delà, le rapport aux bibliothèques et autres lieux de conservation s'en trouve modifié, tout comme l'expérience in situ des lecteurs-chercheurs. Ils oscillent entre désir d'appropriation et d'accumulation personnelle et personnalisée des (reproductions de) documents d'un côté, et volonté de délégation de ces missions de stockage et d'archivage à l'institution dédiée à la conservation de ces documents et objets, mais également à leur transmission (du moins à celle de leurs contenus), de l'autre. L'enjeu est alors, pour l'institution, d'améliorer la disponibilité et l'appropriabilité des documents numériques qu'elle propose, et de favoriser la production et la circulation d'images personnalisées de ses collections. Il s'agit d'encourager, grâce à toutes les formes de numérisations, professionnelle ou amateur, la diffusion, l'appropriation et l'exploitation des collections par une diversité de publics plus ou moins experts.

Le **VOLET 3** du programme de recherche, **journée d'études** consacrée aux collections patrimoniales et à leurs usages, a réuni le 18 février 2013 les directeurs des départements spécialisés du site Richelieu, des professionnels d'autres établissements de conservation ainsi que des chercheurs, historiens ou anthropologues, usagers de ces institutions. Ouverte au public, la journée a été suivie par près de 80 personnes, étudiants ou professionnels.

La **première table ronde** s'est intéressée à l'évolution des pratiques et des normes de classement. Elle s'est interrogée sur la variété du signalement des collections patrimoniales et sur les relations entre pratiques de classement et pratiques de recherche. Les outils informatiques, puis la numérisation et la mise en ligne, ont bouleversé ces deux activités, modifiant l'articulation entre « l'ordre matériel » des fonds conservés et « l'ordre intellectuel » projeté sur lui par leur classement.

La **deuxième table ronde** a été l'occasion de prendre la mesure du phénomène des corpus en ligne, qu'il s'agisse des projets de collaboration entre plusieurs institutions pour la reconstitution « dématérialisée » de documents disséminés ou de la valorisation d'un fonds d'archive. Dans ce contexte, le « goût de l'archive », qui décrivait traditionnellement un rapport solitaire et privilégié aux originaux, semble céder la place à un « savoir de l'archive », désormais partagé par des communautés de recherche et objectivé par les traitements automatiques que permet la numérisation..

La **troisième table ronde** a mis en lumière la vitalité des recherches contemporaines autour des collections patrimoniales. L'importance des interactions entre institutions de conservation et mondes universitaires a été soulignée, pour l'émergence et le renouvellement des usages de recherche. En parallèle aux possibilités ouvertes par la numérisation et l'étude des documents en ligne, l'attention croissante des chercheurs à la dimension matérielle des documents et à l'histoire de leur transmission réactualise l'intérêt pour les bibliothèques patrimoniales.

Conclusions et préconisations

Pour la BnF, la connaissance qualitative de la fréquentation du site Richelieu, qui permet de comprendre la diversité de ses usagers et de leurs logiques d'action, se donne pour horizon **l'initiation d'une politique des publics**. Des actions de diffusion (expositions et valorisation patrimoniale du site Richelieu), qui dépassent le cadre de ce programme de recherche, constituent le levier d'une ouverture maximale à une grande diversité de publics, circonscrite à certains espaces dédiés. Un **espace intermédiaire** est la **Salle Ovale**, point d'articulation entre les différents publics, de différents niveaux d'expertise. Riche d'un imaginaire foisonnant, qui renvoie à l'exceptionnalité du patrimoine conservé sur le site Richelieu, elle est susceptible, grâce à une programmation rythmée et variée, de devenir le support de la fidélisation des publics du « deuxième cercle », amateurs éclairés et consommateurs culturels, tout en demeurant un lieu d'initiation pour les publics spécialisés. Des liens forts et réciproques avec les départements spécialisés et leurs personnels sont essentiels dans cette perspective. Les **salles de lecture des départements spécialisés**, réservées au travail sur les collections patrimoniales, restent, par définition, **réservées à des publics spécialisés**. Leur élargissement ne passe pas tant par une diversification des profils que par une **intensification de l'attractivité** auprès de ces publics spécialisés, dont **le vivier est loin d'être épuisé**, en France et à l'étranger. Plus que la conquête de nouveaux publics, il s'agit d'organiser, à l'intention des lecteurs-chercheurs qui méconnaissent ou boudent l'institution, de véritables « **retrouvailles** ».

Du côté des lecteurs-chercheurs, il ressort des entretiens que **la phase d'initiation au lieu et de compréhension de ses règles de fonctionnement** est insuffisamment accompagnée, donnant l'impression d'arbitraire pour les uns et de privilèges pour les autres. Une explicitation des normes seraient bienvenue, de même qu'une aide pédagogique offerte à tous sans distinction. A ce titre, la coïncidence des fonctions d'accréditation et d'orientation des lecteurs est source de confusion et de frustration pour les usagers. L'organisation actuelle (matérielle et humaine) est perçue comme un barrage situé aux frontières de l'établissement, à l'inverse d'un accueil. Plus largement, une **amélioration de la qualité de l'accueil** est nécessaire.

Comment rendre le site Richelieu plus accessible et plus attractif aux publics spécialisés, en optimisant l'information, l'accueil mais le bon usage des collections ? L'enjeu pour la BnF est d'augmenter la fréquentation et d'améliorer son image.

Premier levier d'action : la **simplification de l'information d'initiation au lieu**. Il semble nécessaire d'harmoniser tous les supports de communication, papier ou en ligne, autour d'un **message premier** : la BnF-site Richelieu se répartit en **six salles de lecture** correspondant à six départements spécialisés, donc à six fonds thématiques et à six équipes d'experts – la Salle Ovale est un lieu à part, généraliste et de première approche. La **coïncidence entre architectures conceptuelle, physique et organisationnelle** du site est nécessaire à la compréhension du message premier à transmettre aux usagers : où êtes-vous ? Comment le lieu fonctionne-t-il ? **Le site internet** serait un premier lieu stratégique pour la bonne diffusion de ce message, en privilégiant l'entrée par les départements et non par des thématiques transversales qui suscitent la confusion.

Deuxième levier d'action : rendre le temps passé sur le site de Richelieu **efficace et fructueux**. Dans le contexte d'une économie de la recherche en plein renouvellement (figure du chercheur-moissonneur, à l'emploi du temps contraint), il convient de redonner l'envie de se déplacer en assurant au chercheur un retour sur investissement. Plusieurs pistes se dessinent : A) Le savoir des personnels BnF sur les collections étant un motif de déplacement, **leurs domaines de compétences respectifs** devraient être accessibles à tous simplement. B) Compte tenu de l'importance pour tout chercheur de garder une trace réutilisable de sa consultation, il convient également de faciliter, et d'abord de **clarifier les règles de reproduction** numérique. C) L'archivage et le partage des reproductions numériques, souvent effectués en ligne, rendent souhaitables l'installation de **connexions internet** en salles de lecture ; d'autant plus que les lecteurs-chercheurs témoignent de la nécessité d'utiliser des ressources en ligne pendant leur temps de consultation. D) Enfin, les salles de lecture étant avant tout des espaces de travail individuel, voire solitaire, une autre manière de favoriser la venue de chercheurs réunis autour d'un projet serait la proposition d'**espaces de consultation en groupe**, non soumis à la norme du silence.

Troisième levier d'action : clarifier et objectiver **les modalités d'accès à l'original**, dans un discours qui prenne en compte la place légitime de l'expérience sensorielle dans la constitution du savoir. Les expressions devenues courantes de « dématérialisation » et de « documents de substitution » tendent à **recouvrir et confondre les rôles distincts que tiennent le document original et sa version numérique** dans un parcours de recherche avancé. Ces rôles renvoient à des moments différents de la recherche, le besoin de consulter l'original venant assez naturellement pour le lecteur-chercheur *après* la consultation de la version numérique.

Quatrième levier d'action : que la recherche soit collective ou individuelle, elle bénéficie toujours de l'insertion au sein d'un réseau. Ainsi, les dimensions informelles des échanges participent de

l'élaboration de la richesse scientifique. Dès lors, l'existence d'**espaces de convivialité (réels et virtuels)** apparaît nécessaire au confort du lecteur-chercheur mais également à l'exercice de ses fonctions. L'enjeu, pour l'institution, est d'**augmenter la satisfaction** des usagers et de fidéliser les **publics prescripteurs**.

PRESENTATION DU PROGRAMME

Rappel du contexte et du programme de recherche

Le quadrilatère Richelieu et les transformations du rapport aux savoirs

La rénovation du quadrilatère Richelieu constitue le chantier exceptionnel de valorisation du patrimoine que la BnF conduit jusqu'en 2017. À cette date, le site sera de nouveau entièrement accessible au public et la BnF pourra déployer la nouvelle dimension scientifique, culturelle et pédagogique du lieu. Le projet, qui est entré dans sa phase concrète en 2007, poursuit ainsi deux objectifs principaux : rénover les bâtiments et les équipements, garantir la sécurité des personnes et la sûreté des collections patrimoniales qui y sont conservées ; renouveler et moderniser les services offerts au public avec le réaménagement des salles de lecture des départements de collections spécialisées pour les chercheurs et lecteurs accrédités, la création d'une salle de lecture accessible au grand public dans la salle Ovale, de nouveaux espaces d'exposition et la création d'espaces permanents de valorisation des trésors de la Bibliothèque, le déploiement sur place d'activités pédagogiques pour les plus jeunes.

Fin 2010, la direction des collections a transmis à la délégation à la Stratégie et à la recherche une demande d'étude sur les publics actuels et à venir et les services à développer. La demande a été confirmée en janvier 2011 par le directeur des collections, qui en a souligné le caractère prioritaire. Au vu de l'ambition du sujet, il a été décidé de recourir à un groupe de chercheurs en sciences humaines et sociales. Le 4 janvier 2012, une convention a été signée entre la BnF et l'association Pavages, pour la réalisation d'un programme de recherche intitulé : « Le quadrilatère Richelieu et ses lecteurs. Pour un accès renouvelé aux collections ». Coordonné par Mélanie Roustan, ethnologue, chercheur associée au CERLIS (Centre de recherche sur les liens sociaux, CNRS/Paris Descartes), il implique également Anne Monjaret, ethnologue, directrice de recherche au CNRS et membre du IIAC-LAHIC (CNRS/EHESS/MCC), Camille Arnodin, sémiologue et directrice d'études indépendante, ainsi que Jasmina Stevanovic, doctorante à l'université Paris Descartes

Ce programme concerne les départements spécialisés, ainsi que la salle Ovale ; en ont été exclus le programme muséographique et les activités pédagogiques. Il s'intéresse aux évolutions des usages et des usagers des bibliothèques patrimoniales à l'ère du numérique, et à la modernisation des services du quadrilatère Richelieu en particulier.

En effet, les nouvelles technologies entraînent une « dématérialisation » du rapport aux savoirs permettant d'interroger la place et le rôle des objets originaux qui constituent les collections patrimoniales au sein des pratiques de recherche (scientifiques et artistiques). Elles contribuent également, grâce à un bouleversement des médiations, à

un renouvellement de la relation aux supports de la mémoire et de la connaissance (mobilité, externalisation, accessibilité à distance, caractères ludique et participatif...) qui offre une occasion d'élargissement des publics.

Les axes du programme de recherche

Trois axes de recherche guident le programme, qui se donne pour objectif général de comprendre les logiques d'usage des lecteurs actuels de la BnF-site Richelieu et d'en anticiper les évolutions dans les années à venir :

Axe 1 : Le quadrilatère Richelieu en tant que ressource

Quelle est l'image du quadrilatère Richelieu ? Quelle est sa place dans la cartographie des bibliothèques et lieux de conservation de collections spécialisées ? Qu'est-ce qui fonde sa spécificité et lui assure un caractère d'unicité ? Comment ses missions sont-elles identifiées par ses lecteurs actuels et ses publics potentiels ? Quelles sont ses évolutions possibles et souhaitables en tant que lieu d'accueil des chercheurs, étudiants et professionnels des sciences, des arts et de la culture ? Comment peut-elle améliorer ses services et diversifier ses publics ?

Axe 2 : Le rôle des bibliothèques pour les publics spécialisés à l'horizon 2017

Qui sont les publics spécialisés du quadrilatère Richelieu ? Quelle place occupent les bibliothèques – et les bibliothécaires – dans leur travail de chercheurs ? Quels usages en font-ils et vers quelles nouvelles pratiques évoluent-ils ? Les logiques scientifiques ou artistiques, professionnelles ou amateurs, conduisent-elles aux mêmes attentes et produisent-elles les mêmes usages de ces lieux ? Quelle valeur les lecteurs accordent-ils à l'authenticité et à la rareté des objets conservés ? Quels modes de reproduction et de diffusion utilisent-ils ? Quelles sont leurs méthodes de travail quant à l'établissement d'un corpus ?

Axe 3 : Le rapport des chercheurs à la matérialité des savoirs, aux supports de la connaissance

Comment les nouvelles technologies ont-elles contribué au renouvellement du rapport aux savoirs ? En quoi ont-elles permis une « augmentation » du regard ou au contraire son appauvrissement ? Quel impact la numérisation des collections et la mise en place de bases de données et de bibliothèques numériques ont-elles et auront-elles sur l'accès aux fonds spécialisés et sur leur médiation ? Par quels mécanismes reconfigurent-elles les modes de légitimité, via les systèmes participatifs et l'autodidactie ? Quelles conséquences ces transformations pourraient-elles avoir sur le rapport à la matérialité des objets patrimoniaux ? Sur le rapport à la mémoire ? Au savoir ? Comment sont-elles susceptibles de modifier le lien aux originaux et à leurs reproductions ?

Les trois volets du programme de recherche

Le programme de recherche inclut trois volets :

- une étude prospective sur le devenir de la salle Ovale (**VOLET 1**) ;
- une enquête qualitative auprès des personnels et des publics, actuels et potentiels, des départements spécialisés, portant sur leurs usages (**VOLET 2**) ;
- une journée d'études sur les collections patrimoniales (**VOLET 3**).

Méthodologie

Principes méthodologiques : une approche ethnographique

L'approche est ethnographique. La méthodologie proposée relève des sciences humaines et sociales : elle est qualitative, et combine techniques formelles et informelles de recueil des données (entretiens individuels ou collectifs, discussions informelles, écoutes flottantes, observations) ; l'approche est compréhensive (elle rend compte du point de vue des acteurs) ; elle est inductive (elle adopte une posture très ouverte et laisse émerger les éléments du terrain, tout en restant fidèle aux objectifs fixés).

Terrains d'enquête : personnels BnF, lecteurs in situ, usagers potentiels

Le terrain d'enquête a débuté à la BnF-site Richelieu, à l'automne 2011. Les premiers contacts avec l'institution ont été les réunions de concertation en vue de l'établissement du cahier des charges du programme de recherche.

Puis les rencontres avec les directeurs ou directeurs-adjoints des départements spécialisés ont commencé, afin de mieux saisir le métier des conservateurs et des bibliothécaires, et de comprendre le regard qu'ils portent sur les lecteurs. Le directeur du département de la Recherche bibliographique et plusieurs de ses collaborateurs nous ont également accueillis. Ont été rencontrés des responsables du service de l'orientation des lecteurs, qui délivre les accréditations et fournit une première aide aux personnes désireuses d'accéder aux salles de lecture. Des contacts ont été établis avec la chargée de mission « Statistiques et analyse des *process* », afin de prendre connaissance des données quantitatives disponibles sur les usages et usagers du lieu.

En plus de réunions directement opérationnelles, un comité de pilotage réunissant des représentants de la direction des Collections et de la délégation à la Stratégie et à la recherche s'est réuni à trois reprises. Lors de ces comités, les résultats des enquêtes menées auprès des publics étaient présentés et discutés.

Une étude centrée sur l'imaginaire et l'avenir de la salle Ovale a d'abord été réalisée (VOLET 1). Puis une enquête ethnographique a été menée dans les salles de lecture des départements spécialisés, en y observant les usages, les interactions, et en interrogeant

longuement les lecteurs sur leurs pratiques de recherche et leurs rapports à l'institution, mais aussi à d'autres bibliothèques, archives ou lieux de conservation. Une dernière enquête approfondie a été menée hors les murs, auprès d'étudiants, de chercheurs, de conservateurs, de professionnels de la documentation ou de passionnés amateurs, fréquentant de tels lieux dans le cadre de leurs activités. Des entretiens à leur domicile ou à leur bureau nous ont permis d'entrer dans le détail de leurs démarches de recherche, de leurs façons de faire au quotidien. Nous avons pu ainsi approcher les changements apportés par les nouvelles technologies, aussi bien de façon très concrète dans l'organisation du travail, que du point de vue de la production de la connaissance et de la construction des savoirs (VOLET 2). Enfin, une journée d'études a été organisée, le 18 février 2013, sur « Les collections patrimoniales et leurs usages », réunissant les directeurs des départements spécialisés de la BnF-site Richelieu et des invités issus du monde académique ou d'autres institutions de conservation (VOLET 3).

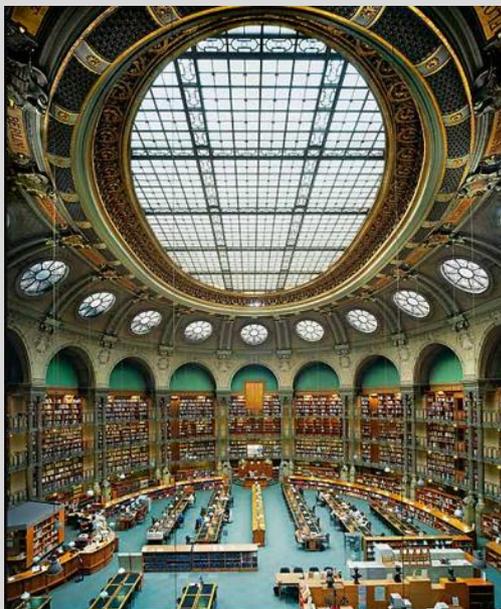
En résumé

- une enquête exploratoire par entretiens, menée auprès des directeurs des départements spécialisés (7 rencontres) ;
- une étude par *focus group* autour de l'imaginaire de la salle Ovale et son avenir ;
- une participation à plusieurs réunions du groupe sur la modernisation des services au public mis en place par le Projet Richelieu (5 réunions sur les 9 au total) ;
- une enquête ethnographique par entretiens et observations au sein des salles de lecture des départements spécialisés du site Richelieu (20 entretiens semi-directifs) ;
- une enquête par entretiens approfondis auprès de chercheurs (au sens large), usagers occasionnels ou potentiels des départements spécialisés du site Richelieu (10 entretiens compréhensifs) ;
- une consultation des données de billetterie de la BnF ;
- l'organisation d'une journée d'études sur « Les collections patrimoniales et leurs usages ».

VOLET 1 – ÉTUDE SALLE OVALE

Cf. rapport d'étude :

{BnF



La salle ovale, BnF Richelieu © David Carr/BnF

LE DEVENIR DE LA SALLE OVALE. ENJEUX ET PERSPECTIVES

Présentation des résultats
20 SEPTEMBRE 2012

Volet 3 du programme de recherche
« Le Quadrilatère Richelieu et ses lecteurs.
Pour un accès renouvelé aux collections »

PAVAGES – Recherche en sciences humaines et sociales
Camille Arnodin et Mélanie Roustan

VOLET 2 – ÉTUDE DES USAGES ET USAGERS DU SITE RICHELIEU

Se représenter les publics des départements spécialisés

👉 Qui sont les usagers de la BnF-site Richelieu ? Comment se perçoivent-ils ? Cet avant-propos explore les qualifications et les représentations des lecteurs des départements spécialisés.

Du lecteur au « lecteur-chercheur »

La qualification des usagers des collections patrimoniales en « lecteurs », courante voire systématique parmi les professionnels du lieu, ne rend justice ni à la diversité des objets d'étude, ni à la diversité des modalités de leur étude au sein de la BnF-site Richelieu. Étroitement liée à l'idée de lecture, la notion de « lecteur » indique une culture professionnelle centrée sur la bibliothèque et renforce une hégémonie implicite de l'écrit, sinon du livre, sur les autres formes de documents et d'objets présents au sein de collections patrimoniales.

A ce terme, sera préféré celui de « lecteur-chercheur », qui souligne la double identité de l'utilisateur des bibliothèques patrimoniales.

Les personnes susceptibles de fréquenter un département spécialisé exercent toutes une activité en lien avec la recherche : que ce soit au sens strict du monde académique (étudiants, enseignants-chercheurs, voire conservateurs)¹ ou dans une acception plus large incluant d'autres professions et d'autres formes de pratiques amateurs, telles que l'iconographie, la généalogie ou la biographie. Ces personnes sont issues des milieux académiques, des métiers de la culture ou de la société civile. Autrement dit, elles sont indifféremment : ce jeune étudiant qui découvre les lieux et ses règles, tentant de s'y familiariser, cet universitaire aguerri qui connaît certains fonds mais est toujours en quête de nouveau, de l'inédit, du détail qui fera avancer son domaine, ou encore ce conservateur fin connaisseur des collections dont il a la charge et auxquelles il consacre sa réflexion. Le terme « recherche » est en effet polysémique. Il peut définir un métier,

¹ Deux tiers des lecteurs accrédités des sites Richelieu, Arsenal et Opéra de la BnF proviennent du monde académique : 36% d'étudiants et 32 % de chercheurs et d'enseignants du supérieur (source : BnF, 2011).

voire un statut professionnel, comme au CNRS². Mais il qualifie avant tout une démarche à vocation scientifique ou prenant la science comme modèle. La recherche est alors recherche d'éléments objectifs relatifs à un objet d'étude et recherche de cadres d'analyse et d'interprétation de cet objet.

Les activités des usagers des collections patrimoniales impliquent par ailleurs un rapport étroit à l'écriture, qu'elles visent la production de textes scientifiques, culturels ou littéraires, et que ces derniers soient ou non destinés à la publication. Pour les disciplines concernées, les humanités sont reines³.

Deux autres points communs rassemblent les personnes fréquentant les lieux de conservation de collections patrimoniales : un regard tourné vers le passé, et un fort intérêt pour ses traces matérielles.

Professionnels ou amateurs, débutants ou confirmés, lorsqu'ils entrent en contact avec la BnF ou d'autres lieux de conservation, ces lecteurs-chercheurs sont ainsi doublement chercheurs : leur démarche globale relève de la recherche, et leur intérêt particulier procède d'une recherche de sources. Ils se trouvent à la jonction entre deux cultures professionnelles : d'une part, celle du monde académique et, d'autre part, celle de l'univers de la conservation et de la documentation. Leurs logiques sont distinctes, parfois opposées, car le lecteur-chercheur veut user des fonds et le conservateur les préserver. Mais leurs logiques sont aussi, pour une part, sécantes. Car une porosité existe entre conservateurs et chercheurs : les conservateurs sont également des chercheurs, et les chercheurs, dans une moindre mesure, sont également des conservateurs quand ils doivent gérer et organiser leurs archives et collections personnelles accumulées au fil des ans. Dans la sphère de la recherche, on croise ainsi des corps professionnels (chercheurs, enseignants-chercheurs, conservateurs, etc.) de cultures différentes (formations, fonctions, institutions), pouvant vivre dans une relative concurrence. Ces corps ont en effet des points communs, des missions qui se rapprochent quand elles ne se recouvrent pas.

En conclusion, les lecteurs-chercheurs des départements spécialisés peuvent être définis comme des « publics spécialisés » : déjà connaisseurs, voire experts sur leurs thèmes ou dans leurs domaines, ils exercent une activité de recherche (au sens large), relevant pour la plus grande part de la sphère intellectuelle et entretenant des liens étroits avec l'écriture (de la production de savoirs à la création).

² Pour la France par exemple, les « chercheurs » du CNRS appartiennent à deux corps, celui de « chargé de recherche » ou celui de « directeur de recherche ».

³ Plus de 85 % des lecteurs des sites Richelieu, Arsenal et Opéra de la BnF se concentrent autour de quatre ensembles disciplinaires : 27,5 % en Histoire, 22 % en Langues et littératures, 22 % en Art et architecture et 14 % en Musique (source BnF, 2011).

Portraits des lecteurs par eux-mêmes

Lorsqu'il a été demandé aux lecteurs rencontrés dans les salles de lecture de décrire qui les fréquentaient, d'après leurs impressions, les discours furent plutôt convergents. Tous s'accordent sur le fait que les usagers des lieux sont des publics « spécialisés ».

« C'est surtout pour les spécialistes de la question ou les étudiants. (...) C'est ouvert au public et c'est le choix du public de venir ou pas. (...) Mais c'est vrai que pour venir ici, tu dois être plus spécialisé. Le Haut-de-Jardin à Tolbiac est plus ouvert. Mais c'est vrai qu'ici c'est plus restreint. »

(Léa, 30 ans, doctorante, architecture, enquête in situ)

« Par rapport à ceux que je vois, ce sont des chercheurs. Je ne pense pas que le grand public aurait accès facilement aux manuscrits. Je ne pense pas qu'on donne cette possibilité aux amateurs. »

(Isabelle, 30 ans, doctorante, littérature, enquête in situ)

L'idée est partagée que l'accès à des collections patrimoniales nécessite un certain niveau d'expertise. Les activités exercées par les publics imaginés comportent une forte dimension de recherche, voire se centrent sur celle-ci : « chercheurs », « profs en université », « étudiants », « thésards », mais aussi « généalogistes », « biographes » ou « journalistes »... La proximité au monde savant est soulignée : ce sont « des érudits » (Béatrice, 38 ans, chercheur, anthropologie, enquête *in situ*). Le domaine de spécialité est également mentionné. Le champ est limité aux sciences humaines. On a affaire au « littéraire chercheur au sens large » (Alain, 58 ans, universitaire, musicologie, enquête *in situ*), on cite différentes disciplines telles que « l'archéologie, l'histoire, l'histoire de l'art » (François, 43 ans, métiers de la documentation, enquête *in situ*).

Sont également croquées des attitudes, et livrés des traits de caractère ou des positions sociales supposés.

« Ce sont des chercheurs sérieux. »

(Thomas, 38 ans, doctorant, histoire, enquête in situ)

« L'utilisateur type ?... Il a des lunettes... Je cherche... C'est peut-être lui, derrière... C'est-à-dire quelqu'un de très cultivé, de... genre Chartiste... Spécialisé dans la recherche, dans les livres. »

(Sylvie, 68 ans, retraitée, enquête in situ)

« Des érudits. Hommes et femmes. Nettement plus âgés qu'à Tolbiac. En termes de classe sociale : plutôt élevé, plutôt bourgeois. »

(Béatrice, 38 ans, chercheur, anthropologie, enquête in situ)

Un portrait-type du lecteur de Richelieu est esquissé, qui le présente comme relativement âgé – que cette dimension d'âge soit associée au traditionalisme des méthodes de travail ou à l'expertise dans un domaine.

« Il y a un petit côté scribouillard : déjà, un certain âge, qui prend des notes au crayon... Alors qu'à Tolbiac ce sont plutôt des gens jeunes qui viennent avec leur ordinateur. »

(Louis, 62 ans, professions artistiques, enquête in situ)

« Son portrait-type ? Il est assez âgé, il n'a pas beaucoup de temps... Après je sais que grâce à l'INHA il y a beaucoup de doctorants en histoire de l'art, qui donnent un côté plus jeune aux couloirs. (...) En tout cas la moyenne d'âge est nettement plus élevée qu'à Tolbiac. »

(Isabelle, 30 ans, doctorante, littérature, enquête in situ)

« Il y a peu de jeunes. Ce sont quand même des gens qui ont un bagage. Moi je dois être une des plus jeunes. Ce sont des profs en universités, des chercheurs... (...) Et des étudiants. Quelques-uns. Mais là, je n'en n'ai pas vu beaucoup. Mais il doit bien y avoir des thésards quand même... »

(Alice, 33 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)

Toutefois, cette perception cohabite avec celle d'une diversité d'âges, en lien avec la présence de doctorants.

« Je dirais que ce sont des chercheurs... Il y a de tout : des gens âgés, des jeunes. »

(Catia, 34 ans, doctorante, archéologie, Tunisie, enquête in situ)

« Hommes, femmes, et un mélange profs-étudiants. Parce que là je vois des gens qui ont l'âge d'être doctorants et d'autres qui n'ont plus l'âge d'être doctorants... »

(Jacqueline, 70 ans, universitaire, littérature, Canada, enquête in situ)

La perception d'une certaine mixité existe également : hommes et femmes semblent fréquenter la BnF-site Richelieu, même si est souligné le caractère plus féminin des publics et personnels des bibliothèques et celui, plus masculin, des publics et personnels des archives. La dimension internationale est de même souvent remarquée⁴.

« Et pour le peu de lecteurs qu'il y a, c'est très international, il doit y avoir une renommée qui dépasse largement les frontières. »

(Richard, 57 ans, métiers de la finance, enquête in situ)

Quand les lecteurs-chercheurs rencontrés se décrivent eux-mêmes, c'est d'abord en termes de « fidélité », une notion qu'ils entendent à la fois comme intensité de fréquentation⁵, attachement au lieu, respect pour l'institution et constance dans le travail.

« Oui je suis quelqu'un de très fidèle. »

(Léa, 30 ans, doctorante, architecture, enquête in situ)

« J'espère être fidèle. J'essaie de faire ça sérieusement. »

(Isabelle, 30 ans, doctorante, littérature, enquête in situ)

« Je pense vouloir être quelqu'un de fidèle vis-à-vis d'ici. C'est-à-dire vis-à-vis de l'encadrement, même si c'est un peu militaire. (...) Je respecte les règles et j'ai également mon petit règlement intérieur à moi : j'arrive tôt le matin, j'essaie de repartir tard le soir. »

(Louis, 62 ans, professions artistiques, enquête in situ)

⁴ En effet, près d'un tiers des lecteurs (29%) des sites Richelieu, Arsenal et Opéra de la BnF résident à l'étranger et plus d'un tiers (37,5%) sont de nationalité étrangère (source : BnF, 2011).

⁵ Les données quantitatives donnent une moyenne d'assiduité annuelle de 5,55 venues par lecteur, pour l'ensemble des sites Richelieu, Arsenal, Opéra (source : BnF, 2011).

Certains expriment leur familiarité vis-à-vis du lieu et de ses codes ; une familiarité qui ne va pas de soi mais demande d'entrer en relation avec ceux qui le connaissent et l'animent. De cette familiarité naît un sentiment de fierté.

*« Je me sens dans mon élément. Dans une dynamique où je ne me sens pas perdue, où petit à petit je découvre par moi-même tout en sachant que je peux m'adresser aux gens s'il me manque des choses. Mais bon je découvre ici, car ce n'est pas du tout le même langage que la bibliothèque municipale. Et ça, ça me demande d'aller voir des personnes, soit dans la salle, soit en amont ou d'en parler avec des gens qui s'y connaissent. Sur le vocabulaire, sur comment on cherche dans la presse, s'il existe des usuels dans ce domaine-là. À la fois j'en apprends sur le fond et sur la forme. Je me sens très curieuse et un peu détective. Et je me sens fière aussi d'être là car c'est passionnant de pouvoir faire cette recherche. »
(Alice, 33 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)*

D'autres, au contraire, centrent leur propos sur les fonds et leur nécessité ponctuelle d'y avoir accès.

*« Moi, je suis un opportuniste, je viens quand j'en ai besoin »
(Thomas, 38 ans, doctorant, histoire, enquête in situ)*

*« Moi, je suis assez typique des Américaines qui sont ici pas pour longtemps, qui n'ont pas beaucoup de temps, une semaine, deux semaines, peut-être un mois si on peut, et qui essayent de travailler très vite, d'avoir les arguments et de retourner aux États-Unis. J'ai rencontré quelqu'un du Japon il y a quelques jours, moi je suis ici juste pour une semaine pour faire un peu de recherche. Je suis typiquement ici pour une période très ponctuelle et pour un but précis, pour un article, pour un livre... »
(Mary, 54 ans, universitaire, théâtre, États-Unis, enquête in situ)*

Au travers des quelques mots choisis pour leur autoportrait, les lecteurs-chercheurs de la BnF-site Richelieu en soulignent deux dimensions fondamentales : d'une part, les collections, d'autre part, le « lieu », au sens fort d'une institution qui requiert une certaine manière d'être et suscite des sentiments moraux (respect, sérieux, fierté).

☞ La qualification des usagers des collections patrimoniales en « lecteurs », courante voire systématique parmi les professionnels des bibliothèques, ne rend justice ni à la diversité des objets d'étude, ni à la diversité des modalités de leur étude au sein de la BnF-site Richelieu. A ce terme, sera préféré celui de « lecteur-chercheur », qui souligne la double identité – éphémère – de l'utilisateur des bibliothèques patrimoniales. Comment ces derniers se perçoivent-ils ? Quel portrait font-ils d'eux-mêmes ? Pour les personnes rencontrées en salles de lecture durant l'enquête, les usagers du site Richelieu sont des publics experts : érudits, sérieux, relativement âgés... ou thésards. Les notions d'habitude, de familiarité et de fidélité à l'institution ressortent également des propos recueillis. Ils entrent en résonance avec un lieu perçu comme spécialisé, codifié.

1. Pénétrer le « saint des saints »⁶

☞ Le chapitre 1 s'intéresse aux premiers contacts avec l'institution, à la façon dont les lecteurs-chercheurs la comprennent et s'initient à son fonctionnement. Comment vivent-ils leur rencontre avec la BnF-site Richelieu ? Comment saisissent-ils et s'adaptent-ils aux règles imposées ?
Pour la BnF, comment rendre le site Richelieu plus accessible et plus ouvert aux publics spécialisés, en optimisant l'information et l'accueil ?

L'image du lieu

Un lieu majestueux, au cœur de la capitale

Le site Richelieu se compte parmi les « hauts lieux »⁷ de conservation de la capitale française. Comme toute bibliothèque, il se définit par ses fonds, mais également par une histoire attachée à la recherche sur ces fonds qui nourrit l'imaginaire.

*« C'est un lieu extraordinaire, chargé d'histoire, c'est ce qui en fait tout le charme. C'est l'ambiance vraiment de travail. Ce ne sont pas des lieux aseptisés. On sent qu'il y a des gens qui ont travaillé ici depuis longtemps. Je trouve que ça donne envie de travailler. »
(Jean-Pierre, 48 ans, professionnel du patrimoine, enquête in situ)*

Il est en effet un lieu de référence pour les spécialistes de nombreux domaines, d'autant plus qu'il détient des originaux qui ne se trouvent pas ailleurs. Il apparaît même comme le parangon de la bibliothèque patrimoniale. Cette spécificité l'inscrit dans la cartographie internationale des grands établissements culturels.

Selon certains enquêtés, sa proximité avec l'INHA transforme le quartier en triangle d'or de l'histoire de l'art.

⁶ Cf. PEREC Georges, 1989, « Le Saint des Saints », in *L'infra-ordinaire*, Seuil (Librairie du XX^e siècle), p. 89-95.

⁷ Cf. MICOUD André (dir.), 1991, *Des Hauts-lieux. La construction sociale de l'exemplarité*, Paris, Editions du CNRS.

*« Mes collègues sont soit dans la bibliothèque de l'INHA, soit dans le couloir, soit dans la galerie Vivienne. C'est un triangle qui marche très bien : le bureau de la recherche, le DER de l'INHA qui est de l'autre côté de la rue, la bibliothèque de l'INHA qui est dans la salle Ovale et le département des réserves des photographies. C'est un triangle ou un cercle. »
(Olivier, 41 ans, chercheur, histoire de l'art, enquête in situ)*

Sa situation au cœur de la capitale comparée à d'autres sites – tel le site de François-Mitterrand – en fait un atout, car il est considéré comme plus accessible.

*« (...) ici tu es dans la ville. A Tolbiac tu es éloigné de tout ça. »
(Léa, 30 ans, doctorante, architecture, enquête in situ)*

*« À propos de la différence avec Tolbiac, déjà, pour moi, ici, c'est d'ordre géographique : donc c'est plus facile car c'est entre mon travail et mon domicile »
(Jean-Pierre, 48 ans, professionnel du patrimoine, enquête in situ)*

D'autres personnes rencontrées sont moins enthousiastes quant à l'implantation dans ce quartier, qu'elles considèrent plutôt moribond. Le charme historique et patrimonial semble, pour elles, moins opérer. Sans doute le chantier en cours contribue-t-il à modifier les visions attachées habituellement à ce lieu.

Un lieu en chantier, un lieu bouleversé

Le chantier prend actuellement le dessus visuellement. Dehors, les filets, les équerres de bois, les préfabriqués de l'entrée ou encore le panneau signalant la restructuration sont quelques-uns des indices tangibles qui augurent des transformations architecturales internes.

Malgré l'annonce d'amélioration du confort et de l'accueil, certains appréhendent les démolitions annoncées.

*« (...) après ce que je voudrais surtout, c'est qu'on n'abîme pas trop les choses, le décor. Comme la grande polémique autour de l'escalier. Puisqu'on va détruire ce grand escalier. L'architecte qui a travaillé sur le projet en a décidé ainsi avec l'accord de la direction et on est beaucoup à ne pas être d'accord. Beaucoup d'architectes, de professeurs, d'historiens, d'historiens d'art. Moi je trouve qu'il ne faut pas toucher le lieu, on peut l'améliorer, il y a des tas de choses à faire, mais là on passe à des actes de destruction importants. Ça devrait être restauré mais pas transformé et puis de toute façon il y a des parties qui sont classées au titre de monuments historiques, et c'est toujours délicat de rénover sans... on peut améliorer mais il faut garder l'intégrité des lieux.»
(Jean-Pierre, 48 ans, professionnel du patrimoine, enquête in situ)*

Ce que pointe cet enquêté, soucieux des problématiques patrimoniales compte tenu de son profil, c'est que le changement architectural proposé touche à l'intégrité du lieu et en particulier ici au majestueux et imposant escalier. Sont questionnées en filigrane les limites d'une intervention architecturale sur ce qui peut être considéré comme « monument », c'est-à-dire un patrimoine. Mais ce sont aussi la Salle Ovale et d'autres espaces encore qui vont connaître des changements.

La transformation du lieu dérange, car elle vient non seulement modifier les espaces mais aussi – peut-on le supposer – les habitudes qui se sont formées au fil du temps.

Autrement dit, le cadre familial des habitués se voit bousculé. La crainte du nouveau, réaction classique face au changement, est exprimée par les personnes interviewées.

Ce changement transforme en définitif l'image du site Richelieu. Pour l'institution, l'authentique bibliothèque du XIX^e siècle – écrin fixé dans le temps et lieu du savoir – doit se conjuguer désormais avec une modernité technologique. L'image du site se trouve de la sorte renouvelée, réactualisée. Aux lecteurs-chercheurs de composer avec cette nouvelle image.

Un lieu incontournable pour la recherche, un espace tranquille pour le travail

Dans tous les cas, les trésors que le site recèle, la richesse de ses départements nourrissent toujours les représentations qui lui sont associées. Ses collections le placent du côté du temps noble de la conservation et de la recherche, ce qui en fait un lieu « *incontournable* », un lieu du savoir qui appelle le respect. Ce respect est perceptible dans l'atmosphère qui y règne tant du côté des lecteurs que du côté des personnels.

« Riche, riche en documents je veux dire, silencieux. Et je crois aussi qu'il y a un certain respect des personnes qui y travaillent, un respect pour le lieu. Il y a l'adhésion du personnel, j'ai cette impression, c'est un sentiment qui ressort. Un sentiment de fierté et c'est très agréable. »

(Richard, 57 ans, métiers de la finance, enquête in situ)

Ici, le travail se fait dans le silence, mais cette caractéristique n'est pas propre au site Richelieu. Les usagers des bibliothèques recherchent toujours une certaine tranquillité, celle qui leur permet de se retirer dans leur bulle pour mieux se concentrer. Dans ces conditions, on comprend que certains enquêtés aient fait de Richelieu quasiment leur annexe personnelle ; cette démarche est d'autant plus facilitée et valorisée qu'ils habitent à proximité.

« Je suis du quartier et je viens depuis ces trois dernières années. Avant, les deux premières années je venais chaque jour et maintenant je viens juste les lundis et mardis. (...) Ici ou à Tolbiac, c'est mon lieu de travail. »

(Léa, 30 ans, doctorante, architecture, enquête in situ)

Ils y trouvent parfois aussi un lieu de travail qui pallie le manque d'un bureau, que ce soit à leur domicile ou dans leur laboratoire ou université.

Ce qui apparaît en revanche plus spécifique au site Richelieu et à ses annexes (Louvois), ce sont leurs dimensions humaines, qualités qui ne sont pas attribuées à François-Mitterrand dont l'image est plutôt associée à celle d'une organisation complexe et quasi industrielle.

« Et c'est aussi une question de confort et de tranquillité. Je trouve ça plus agréable de travailler ici, dans cette ambiance d'anciens départements. Pour moi, Tolbiac, c'est trop l'usine. »

(Jean-Pierre, 48 ans, professionnel du patrimoine, enquête in situ)

Cette dimension offre la possibilité d'un entre soi.

*« A Louvois, c'est vraiment, un peu, comment dire, le lieu... D'ailleurs, c'est la seule bibliothèque qui a des dimensions, qu'on pourrait dire humaines, et avec des dimensions assez restreintes, et par rapport, évidemment aux autres lieux de la BnF. Et, en plus, comme le public est extrêmement ciblé, c'est clair que, nécessairement, tu croises des gens que tu connais, soit que tu connais directement, soit dont tu connais les travaux. Et c'est un lieu, qui est un lieu de rassemblement, surtout pour les chercheurs étrangers. »
(Mona, 35 ans, chercheur, musicologie, enquête hors les murs)*

Dès lors, la Bibliothèque se transforme en un lieu de ressources humaines où la reconnaissance entre pairs est possible, où des rencontres et des échanges entre spécialistes d'un domaine se développent, où les affinités intellectuelles sont permises.

Se rendre sur place

Apprendre à localiser les lieux de référence

Avant toute chose, le travail de recherche consiste à repérer sur internet les références pertinentes et localiser les sources. Internet permet une approche panoramique des établissements de conservation (bibliothèques, archives, musées, etc.) et de leurs fonds ; il permet aussi de préparer une éventuelle visite dans ces lieux, et dans certains cas de l'éviter.

Le débutant doit se familiariser avec les découpages institutionnels des fonds, parfois peu lisibles. Connaître les missions des lieux de conservation ne suffit pas toujours à détecter un document. Il arrive qu'un même type de document se trouve dans plusieurs endroits à la fois. Ainsi, le lecteur-chercheur se confronte aux logiques de classement qui répondent à des normes institutionnelles, fruits d'une histoire complexe. Certains regrettent à ce titre l'impression de confusion que donne le site internet de la BnF :

*« Je trouve que le site de la BnF est très confus. Il y a trop d'informations en fait mais bon c'est peut-être le revers de la médaille, il y a tellement de choses : la BnF Mitterrand, la BnF Richelieu, les expositions, le catalogue, Gallica. Il y a trop d'informations en fait et du coup tout est écrit en tout petit sur le site et on ne sait pas trop où se diriger. »
(Simon, 26 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)*

Au-delà des catalogues et ressources en ligne des bibliothèques, tous les types de sites peuvent être consultés pour une recherche : sites de passionnés, sites commerciaux (eBay, maisons de ventes), etc. Certains chercheurs font sur internet une veille permanente, se tenant en alerte pour suivre les nouveautés, suivre en outre les originaux qui circulent en dehors des institutions de conservation et qui sont mis en vente par des particuliers, collectionneurs ou marchands. Pas nécessairement pour les acheter, mais d'abord pour en capturer l'image :

« Si, si, mais... si, si, il y a du repos, mais depuis dix ans, la numismatique, c'est une vraie passion, j'avoue que je ne passe pas un jour sans regarder des monnaies ! Si je n'ai pas d'ordinateur, j'ai mon téléphone qui va sur Internet et je regarde les nouvelles monnaies qui sont apparues sur les sites de vente, etc. Parce que les sites de vente permettent de visualiser les monnaies, qu'elles ne m'échappent pas. Enfin, leurs photos. Ce qui se vend dans les Bourses ou sous le manteau, je perds la photo, je perds la monnaie, je ne sais pas qu'elle existe... Je regarde tous les sites de vente de monnaie répertoriés, tous les jours. Puisqu'il en arrive tous les jours, et... premier arrivé, premier servi... donc si quelqu'un arrive avant moi, avant que je ne vois la monnaie, il peut l'acheter, elle disparaît rapidement de vue. »

(Marin, 28 ans, doctorant, numismatique, enquête hors les murs)

Après avoir parcouru le web de chez soi, de France comme de l'étranger, le chercheur se pose la question de la nécessité ou non de se rendre dans l'institution pour consulter un fonds. *A priori*, la masse des données déjà disponibles sur internet pourrait en atténuer la nécessité. Se déplacer ne va plus de soi. Pourtant, dans certains domaines de recherche, la consultation à distance ne suffit pas. Il arrive un moment où il apparaît obligatoire de se rendre en bibliothèque pour étudier au plus près les sources nécessaires aux travaux en cours. Les nouveaux outils numériques permettent d'écourter le temps de travail sur place, pas de le supprimer. Par ailleurs, le chercheur professionnel se contente rarement des corpus connus, d'autant plus quand ses travaux lui apportent les preuves de l'existence d'autres documents, encore non catalogués ou inventoriés.

« Par exemple, au Louvre, vous avez un centre de documentation photographique. Vous ouvrez des boîtes et ce n'est pas classé par artistes, vous avez des photos publiées nulle part, des dessins comme ça... Vous pouvez faire le net autant que vous voulez, vous ne les trouvez pas ! »

(Annie, 60 ans, conservateur, enquête hors les murs)

Quelques motifs de venue sur le site Richelieu

Le site Richelieu s'inscrit dans la cartographie des lieux « (res)sources » très prisés par des chercheurs concernés par les domaines qu'il recouvre. De plus, il demeure aux yeux de certains comme un lieu central : géographiquement mais aussi scientifiquement, comparé à d'autres lieux parisiens. La BnF recèle des bijoux dans ses collections qui encouragent la venue de chercheurs de tout horizon, français et étranger. L'exceptionnalité crée l'engouement, en lien avec l'idée de découvertes à faire et de fonds encore méconnus.

« Ici, il y a des trésors, des coins sombres, et des découvertes à faire. »

(Jacqueline, 70 ans, universitaire, littérature, Canada, enquête in situ)

Mais plus ordinairement, les lecteurs-chercheurs se rendent en bibliothèque pour consulter les documents dont ils ont besoin, quelle que soit leur valeur patrimoniale. Il s'agit, en outre, d'accéder aux savoirs existants sur les fonds, y compris aux savoirs humains, autrement dit à ceux détenus par les personnels de la BnF – en particulier les conservateurs. Comme nous le développerons plus loin, de ces rencontres naissent des collaborations, l'émergence de savoirs communs. Parfois encore, il s'agit de consulter la

documentation qui accompagne le fonds ou les outils de recherche papiers (fichiers, inventaires, etc.) non encore informatisés.

Certains lecteurs-chercheurs font de ce lieu quasiment leur deuxième maison. D'autres, en revanche, n'y font qu'un passage plus furtif, non moins organisé : vérification d'une donnée, recherche d'une iconographie déjà documentée, etc. Tout dépend en outre de l'étape de la recherche, recherche entendue ici dans son sens large. De la sorte, les motivations des lecteurs apparaissent nombreuses, même si l'on observe certaines récurrences selon le profil du lecteur, et en particulier s'il vient ou non du monde académique.

Malgré cette diversité, la visite requiert dans tous les cas une motivation très forte au départ, en raison des démarches à effectuer et des obstacles à franchir. De l'avis même des chercheurs professionnels, ceux qui se rendent à la BnF-site Richelieu sont des personnes n'ayant pas vraiment le choix compte-tenu de leurs recherches :

*« (Q : quel est le rôle de la BnF-site Richelieu ?) D'aider les chercheurs, les profs, etc. (Q : Et les passionnés ?) J'en n'ai pas rencontré, il faut une telle patience pour accéder à toutes ces démarches. Je ne vois pas des gens faire ça juste pour le plaisir. »
(Léa, 30 ans, doctorante, architecture, enquête in situ)*

La figure du passionné venant « juste » pour son plaisir ne semble pas la plus naturelle à cette jeune chercheuse pour décrire les usages du lieu, même si des chercheurs amateurs ont bien été rencontrés dans le cadre de l'enquête.

Anticiper sa visite

Si le site de Richelieu apparaît comme un lieu respecté, il est également craint de par sa complexité. Il a la réputation d'être « compliqué » et sa visite demande une certaine préparation en amont.

*« C'est un lieu incontournable, la BN, mais on sait d'avance que tout y sera compliqué »
(Josiane, 58 ans, conservateur, enquête hors les murs)*

Ainsi, la décision de se rendre sur place n'a rien de spontané.

Une fois celle-ci prise, le lecteur-chercheur est amené à préparer méticuleusement sa venue pour un meilleur rendement sur place, à anticiper ce qu'il veut consulter, car il ne dispose généralement que de peu de temps sur place pour réaliser son travail (l'unité habituelle de temps étant la journée), compte tenu de ses contraintes personnelles ou professionnelles. L'organisation du travail des lecteurs-chercheurs en bibliothèque dépend non seulement de contraintes extérieures, mais également des règles de consultation imposées par le règlement de l'établissement : horaires, nombre de documents transmis dans une journée, etc. Parmi les personnes rencontrées, nombreuses sont celles qui expliquent avoir planifié leur travail, certaines redoutant d'être « aspirées » par l'ampleur des tâches. La recherche, quelle qu'elle soit, semble imposer une discipline minimale à laquelle chaque lecteur-chercheur doit se soumettre.

La préparation commence à domicile. S'informer des démarches à suivre, identifier les documents exacts à consulter appartiennent aux premières étapes habituellement réalisées. Chacun a sa manière de se préparer, chaque lieu commande une préparation différente.

« Alors je prépare mes affaires de manière différente suivant si je viens ici, ou à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris. C'est à chaque fois une préparation différente. »

(Louis, 62 ans, professions artistiques, enquête in situ)

Il s'agit en général de ne pas perdre de temps et les services en ligne, en particulier le catalogue général de la BnF, sont pour cela précieux.

« C'est vrai que grâce au catalogue internet je peux déjà chercher chez moi et c'est sûr que je ne perds pas une demi-heure ou une heure. Bon cette demi-heure je la perds chez moi mais au moins en arrivant ici je suis effectif, efficace. »

(Simon, 26 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)

« J'ai procédé par une recherche sur le catalogue général qui est en ligne sur le site de la BnF, j'ai fait une sortie d'écran, un "print-écran" pour être sûr d'avoir la bonne cote, la bonne référence, et après je me suis adressé au chef de salle qui les a enregistrés. »

(Richard, 57 ans, métiers de la finance, enquête in situ)

A l'approche de la visite, la vérification du bon fonctionnement de l'équipement (appareil photo, ordinateur, etc.) qui les accompagnera pour travailler sur place s'avère impératif car il s'agit de lever toutes zones d'incertitude qui menaceraient le bon déroulement de la séance.

Il s'agit surtout de s'accorder un « vrai » temps de recherche sur place.

Loin des représentations du chercheur qui construit sa recherche hors de toute contrainte, prend son temps et le temps qu'il faut, le lecteur-chercheur est en réalité soumis à des exigences temporelles strictes. Le travail en bibliothèque ne peut aujourd'hui être séparé d'une économie générale de la recherche aux rythmes resserrés (réforme Licence Master Doctorat) et évaluée en termes de performance (nombre de publications). Le travail en bibliothèque doit être efficace, il nécessite de savoir rentabiliser son temps ; cela est d'autant plus vrai pour les étrangers qui ne viennent que pour un court séjour en France.

« En fait nous sommes en stage de 3 mois donc on en profite un maximum parce que 3 mois c'est une période courte. Donc on partage notre temps entre ici, le Rez-de-Jardin et les séminaires. Aujourd'hui si nous sommes là c'est pour consulter quelques ouvrages. Parce que bon, nous, notre spécialité, c'est l'archéologie et donc ici il y a quelques collections qui existent »

(Catia, 34 ans, doctorante, archéologie, Tunisie, enquête in situ)

Une visite en bibliothèque n'est jamais impromptue, elle se prépare.

Les règles d'accès de l'institution

L'épreuve de l'accréditation

Pour accéder au « saint des saints », le lecteur-chercheur doit passer par la voie de l'accréditation qui nécessite de se déplacer.

L'accréditation n'est pas donnée en fonction de critères systématiques et simples à vérifier, ce qui contraint certains à justifier sur place le bien-fondé de leur demande et à négocier leur accès à la Bibliothèque.

L'accréditation fait l'objet de nombreuses critiques de la part des lecteurs-chercheurs enquêtés. Elle n'apparaît pas seulement comme un rite de passage qui contribuerait à la transformation statutaire de l'individu, passant d'un profil ordinaire à celui de lecteur-chercheur et couronnerait son intégration à l'institution, mais elle se rapprocherait plutôt d'une mise à l'épreuve, notamment psychologique.

« Je repense à la personne qui m'a fait ma carte, je la refaisais car j'étais déjà venu l'année dernière, et déjà l'accueil l'année dernière a été un peu étrange, dans le sens, où on se demande si... ça donne pas envie de faire la recherche. C'est-à-dire que j'avais oublié mon justificatif de domicile. Bon, déjà, je trouve que c'est très lourd, mais on me l'a reproché lourdement. Tandis que quand on arrive dans la bibliothèque (en salles), c'est un autre univers. C'est beaucoup plus accueillant. Hier, quand j'ai refait ma carte, on m'a dit : "On ne peut pas vous faire confiance monsieur". Bon, j'ai trouvé ça un peu dur mais bon, j'avais besoin de ma carte donc je me suis tu. Parce que je n'avais pas fourni ce fameux justificatif de domicile qui aujourd'hui ne sert plus de justificatif mais je l'avais déjà pas fait. Bon j'ai préféré me taire mais ça je ne comprends pas. Les gens des bureaux administratifs n'ont pas du tout le profil BnF à mon avis. Je me suis présenté en tant que chercheur consultant mais j'ai dit à la personne que j'étais encore étudiant au cas où ça pouvait me faciliter l'accès. »

(Simon, 26 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)

L'individu se sent jaugé, jugé voire humilié quand ses compétences et sa bonne foi sont remises en question. L'accréditation est perçue comme un moment où se testent compétence et ténacité, un véritable examen.

« Par contre, la BnF... Moi, j'ai eu un sentiment de rejet de la part du personnel d'accueil, j'entends. (...) On me demande mais pourquoi je viens là ! Très souvent, il y a même des gens qui disent : "Vous êtes un amateur, etc." C'est tout juste si on ne vous fiche pas dehors ! Si vous voulez... Alors, c'est l'impression que j'ai eue. Je suis peut-être mal tombé, des gens mal lunés, tel jour ou tel autre... »

(Gérard, 68 ans, retraité, enquête hors les murs)

L'accréditation oblige à se confronter à des jugements de valeurs, d'autant plus blessants aux yeux de ceux qui les reçoivent, qu'ils sont émis par des personnels n'ayant pas forcément, à leur avis, les compétences pour les émettre, ou qu'ils s'appliquent à des lecteurs-chercheurs fréquentant depuis longtemps les lieux, preuve de leur assiduité et de leur intérêt. L'ensemble de ces attitudes conforterait l'argument d'un protectionnisme institutionnel.

Plus pragmatiquement, elle contraint le lecteur-chercheur désireux d'effectuer des recherches, quelles qu'elles soient, à faire la démonstration de la pertinence de sa démarche.

Il reste qu'à l'écoute des témoignages, cette situation n'est pas à systématiser, elle concernerait le plus souvent des jeunes apprentis de la recherche, autrement dit des étudiants. Ceux appartenant au « cercle des initiés » bénéficieraient de plus de considération. Ainsi, le sentiment que les portes s'ouvrent ou se ferment sans raison objective a été énoncé. Ici, ce sont les enjeux statutaires qui se dévoilent, laissant apparaître ce qui semble être considéré comme des privilèges.

Pour certains, privilège de l'âge et de l'expérience. Pour d'autres, privilège d'une profession proche académiquement.

« Au tout départ j'étais étudiant donc j'ai eu besoin pour mon accréditation d'une lettre de mon directeur de recherche mais maintenant comme personnel de la culture, et bien justement j'ai été renouvelé aujourd'hui, il n'y a aucun problème avec les cartes professionnelles, je n'ai aucun souci. J'ai même appris qu'on avait un profil et qu'on pouvait le faire directement sur le net. Il n'y a plus besoin de revenir. Les critères ? Tout dépend à quel type de documents les gens veulent avoir accès. Ils ne peuvent pas avoir accès forcément à tout. Les originaux, que ce soit pour des raisons de conservation ou de sécurité... Parce que malheureusement il y a des dégradations volontaires sur des ouvrages ou des objets. Il y a toujours des gens bien intentionnés (ironique) donc il faut faire très attention et ce sont des règles strictes qui sont appliquées partout, pas spécialement ici et donc forcément il y a des restrictions à ce niveau-là et c'est normal. Et il y a des ouvrages qui sont très très fragiles et on ne peut pas les consulter ou alors il faut une excellente raison pour le faire. On ne peut pas le faire comme ça, au titre d'une passion ou de découverte. »

(Jean-Pierre, 48 ans, professionnel du patrimoine, enquête in situ)

« Non, tu es obligé d'arriver et de dire : "Voilà, je voudrais consulter telle chose". Et tu es obligé de revenir de toute façon après, puisque ça vient de Richelieu... pardon, de Mitterrand pour Richelieu et c'est gardé pendant, je crois, quinze jours, si mes souvenirs sont bons. Et là, encore tu as tout un cheminement qui pourrait être étudié en ethno, parce que c'est assez incroyable, où tu arrives, tu montres ta carte, donc tu refais... tu as tout payé... Alors moi, comme j'ai une carte d'enseignante universitaire, on est chouchoutées, donc on est enregistrées pas pareil que les autres... donc, c'est sympa parce que tu as l'impression d'avoir un petit peu de privilèges... ça a été un peu plus vite... donc c'est bête, mais bon...! »

(Gaëlle, 37 ans, chercheur, ethnologie, enquête hors les murs)

Avoir des autorisations pour consulter

Nous commençons ici à aborder la question de l'autorisation de consultation, même si nous reviendrons plus longuement dessus dans la troisième partie, car de l'accord préalable reçu peut dépendre l'accès à l'institution (accréditation), voire plus simplement la visite, quand celle-ci est motivée par un besoin ponctuel.

Avant d'accéder à un document quel qu'il soit, le lecteur-chercheur doit solliciter l'autorisation de le consulter. Il est possible à présent de le faire à distance sur internet via le site de la BnF.

*« Maintenant on peut demander en ligne. Il y a deux mois, pour une collègue qui m'a demandé de faire cette recherche pour elle, parce qu'elle est assez âgée, elle se déplace difficilement, j'ai demandé en ligne de voir ces documents. On m'a refusé. Avec comme motif de refus : "Autre". Donc, je suis venue sur place, j'ai rempli le formulaire, j'ai expliqué exactement ce que je devais voir, on m'a dit : "Bon, il faut attendre la réponse"... et puis, j'ai fini par avoir une réponse positive ! (...) C'est difficile, par exemple, pour un Américain qui fait le voyage outre-Atlantique, c'est risqué si on n'a pas l'autorisation d'avance. »
(Elizabeth, 61 ans, universitaire étranger, littérature, enquête hors les murs)*

L'accès aux manuscrits se révèle parfois une véritable épreuve.

*« J'aime beaucoup y aller. Il devient de plus en plus difficile d'avoir accès aux manuscrits. Mais j'arrive... Il faut maintenant écrire, expliquer exactement pourquoi, et il m'arrive, par exemple, l'année dernière, je devais consulter un manuscrit que j'avais déjà vu plusieurs fois, et même très longtemps, mais pour vérifier la composition d'un des cahiers j'avais besoin de le voir encore pendant quinze, vingt minutes et on m'a expliqué que j'avais déjà assez vu ce manuscrit et que je ne pouvais plus y toucher ! J'ai fini par le voir, ils ont fini par me le donner mais vraiment... pendant une demi-heure... (...) En expliquant exactement pourquoi j'avais oublié de noter la composition d'un des cahiers, de voir, il me semblait qu'il y avait des feuillets collés dans un des cahiers mais je n'avais pas marqué le détail et on ne peut pas le voir sur la numérisation. J'ai dû demander au conservateur qui était là et puis qu'il demande au chef des manuscrits médiévaux qui dit oui ou non. »
(Elizabeth, 61 ans, universitaire étranger, littérature, enquête hors les murs)*

Ces demandes sont à adresser selon les cas (selon les départements et selon les documents), au président de salle, au responsable du fonds ou au directeur du département.

*« Il faut que j'envoie un petit mot pour les boîtes, car ce sont des boîtes d'archives qui viennent des réserves. Donc il faut que je fasse une demande à l'avance, pour que les documents sortent en avance. Là, je l'ai fait la semaine dernière car comme il n'y a que deux jours consultables, je l'ai fait il y a presque une semaine. Donc une semaine en avance pour consulter, et chaque semaine je refais une demande, mais parfois il y a des gens qui consultent les mêmes documents et donc il faut que je prenne une autre boîte. C'est compliqué, mais bon, on y arrive ! (...) Je réserve plutôt par internet, directement avec le responsable. J'ai son email et il est responsable des archives et il me fait les rendez-vous. »
(Léa, 30 ans, doctorante, architecture, enquête in situ)*

La rapidité de la réponse dépend de la disponibilité du conservateur :

*« Disons que ce n'est pas pratique de devoir toujours passer par une conservatrice pour avoir ses documents. Il y a des moments où elle-même est débordée et donc ça met un peu plus de temps à arriver et on aimerait que ce soit plus rapide. Ça peut être entravant mais je ne pense pas qu'il y ait de grandes solutions à ce genre de problèmes. Des fois je relance gentiment et là je l'obtiens dès le lendemain. (Q : Vous avez l'impression que ça se fait à la tête du client ?) Non je n'ai pas eu cette impression-là. »
(Isabelle, 30 ans, doctorante, littérature, enquête in situ)*

Il s'agit donc de s'assurer en amont de l'accord de consultation mais aussi de la disponibilité du document, pour ne pas se déplacer en vain. Une fois sur place, il faut apprendre à se familiariser avec les règles, les normes et les pratiques institutionnelles.

Se familiariser avec les cadres pratiques de l'institution

Comme toute institution, les bibliothèques – et celle de Richelieu en particulier – n'échappent pas aux règlements internes, ceux-ci appartenant à ce qui construit la culture du lieu.

Ils sont organisationnels et rythment d'abord les ouvertures et les fermetures de l'établissement au public, mais aussi le début et la fin des demandes de consultation ou de reproduction. Certains départements ont développé leurs propres normes (telle la pause-déjeuner) qui ont le désavantage de demander un effort d'adaptation supplémentaire aux non-habitués.

Néanmoins, les horaires de la BnF sont jugés par la plupart des enquêtés plutôt « classiques ».

« C'est comme partout, c'est apparemment 9h-17h. Bon et bien, c'est au lecteur de s'adapter. »

(Richard, 57 ans, métiers de la finance, enquête in situ)

Ils disent s'adapter aux rythmes qui leur sont imposés, respectant ceux adoptés par les personnels, en particulier la fermeture en soirée et le dimanche.

« Les nocturnes, ce doit être difficile à mettre en place du point de vue de l'organisation du travail. C'est vrai que le lecteur peut toujours dire : pourquoi pas jusqu'à minuit ? Mais bon, quid des magasiniers ? Des chefs de salle ? Et l'ouverture le dimanche ? Moi je suis contre, donc je ne peux pas dire que ce serait bien car je suis contre le travail le dimanche. »

(Richard, 57 ans, métiers de la finance, enquête in situ)

Les plus jeunes et les plus férus de recherche académique portent un regard cependant plus critique sur les horaires d'ouverture. Ils considèrent que ceux-ci pourraient être étendus et que les journées apparaissent actuellement bien courtes dès lors qu'ils sont plongés dans les documents qu'ils sont en train de consulter.

« Cela n'ouvre pas assez tôt et ne ferme pas assez tard. (...) Si là ça ne fermait pas à 18h, je serais resté plus longtemps. A Beaubourg tout le monde reste jusqu'à 22h. Heureusement qu'elle ne ferme pas à 2h du matin ! »

(Simon, 26 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)

Pour appuyer leur argument, ils usent de comparaison : ici, la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges-Pompidou, mais aussi le site François-Mitterrand (pour l'heure de fermeture du samedi, plus tardive). S'ils ne revendiquent pas pleinement des nocturnes, en revanche, contrairement, aux lecteurs les plus âgés, ils envisagent la possibilité du travail dominical.

« Les horaires sont trop courts. 18h c'est beaucoup trop tôt. 20h ce serait bien. La nocturne, oui, mais on ne peut pas... Bon, autant que Tolbiac, ce serait bien. Ici, le samedi, c'est 17h, c'est trop court. Et le dimanche moi je ne serai pas contre. »

(Isabelle, 30 ans, doctorante, littérature, enquête in situ)

Dans tous les cas, nombreux sont ceux qui disent pratiquer la journée continue.

« Non j'en suis à ma deuxième carte annuelle. En fait je travaille tous les jours, soit ici, soit à la bibliothèque historique. J'essaie de faire quelque chose de poussé. Il faut que ce soit à plein temps. Il faut arriver ici à 10h du matin et en ressortir à 17h. Sinon on fait du tricot devant sa télévision et puis voilà. Il faut aussi une grosse organisation iconographique. Il ne faut pas se perdre dans les documents proposés et ne pas se tromper dans les documents à choisir. »

(Louis, 62 ans, professions artistiques, enquête in situ)

Dans une optique de rentabilité déjà mentionnée, ils exploitent au maximum la durée d'ouverture imposée. Est-ce ce souci d'une gestion optimisée du temps qui pousse certains enquêtés à remarquer qu'il manque des pendules dans les salles ?

« Il manque une pendule dans la salle avec la date du jour parce qu'il faut remplir des papiers pour demander des documents et je ne sais jamais quelle date on est. »

(Louis, 62 ans, professions artistiques, enquête in situ)

Les autres règlements relèvent de mesures préventives contre le vol ou la dégradation des collections. On ne pénètre pas dans les salles des départements sans se plier à certaines obligations qui, de l'avis de certains enquêtés, apparaissent souvent contraignantes, du moins fastidieuses. La motivation permet cependant de se prêter volontiers à ces règles, comme par exemple celle de se débarrasser au vestiaire (dans des casiers) de ses effets personnels, ne conservant sur soi qu'un minimum d'outils de travail, placés dans une mallette en plastique : crayon, ordinateur, éventuellement appareil photographique, scanner, etc.

« Oui je me sens bien accueilli. Je n'ai rien à redire. Bon je regrette un peu le côté sac en plastique, mais bon je les comprends »

(Louis, 62 ans, professions artistiques, enquête in situ)

« Mais après, il faut que tu montres ta carte, une fois que tu as ta carte, on te donne une clef, avec cette clef, tu dois aller déposer tes affaires dans un casier spécial et tu déposes tout ! Tu ne prends rien avec toi ! Et tu n'as... Et surtout, c'est parce que ma collègue avait fait l'expérience avant, tu n'as droit qu'au crayon à papier, crayon à papier et bloc-notes, parce que sinon, si tu es comme moi, ben, voilà, tu as ton carnet, ton stylo, tu vois des choses... Même pas l'ordinateur... Enfin, si, remarque, j'ai vu des gens avec l'ordinateur dans la salle, je dis des bêtises, tu as quand même droit à l'ordinateur, mais voilà, donc rien que la mise en place, et une fois que tu as tout déposé, tu reviens, il me semble que tu donnes ta clef ou que je ne dis pas de bêtises ou que tu as laissé ta carte, il y a tout un cheminement qui prend au moins une heure, au moins ! Et une fois que tu as obtenu, une fois que tu as tout fait dans les normes, c'est-à-dire, que tu n'es pas en maillot de bain mais presque... avec ton crayon à papier, ton bloc-notes, là, enfin, tu peux consulter. Donc, ça te demande en gros pour faire une bonne consultation, il faut prévoir une demi-journée minimum... Oui, une demi-journée parce que la mise en route ça te prend au moins une heure ! »

(Gaëlle, 37 ans, chercheur, ethnologie, enquête hors les murs)

Une fois les démarches administratives d'entrée réglées, après avoir passé le cap de l'accréditation, le périple du lecteur-chercheur n'est donc pas terminé. Ce n'est que progressivement qu'il se rapproche des documents qu'il désire consulter.

L'accueil en salle

Les premiers contacts avec les personnels de salle

L'accueil participe des bonnes conditions de travail pour le lecteur-chercheur. Cet accueil est d'autant plus important que c'est à ce moment précis que se joue l'image de l'institution. La forme que revêtent les premiers contacts avec les professionnels du lieu retient particulièrement l'attention des usagers interrogés, qui se disent attachés à leur qualité, que cela soit à l'orientation des lecteurs ou dans les salles de lecture.

Certaines des personnes rencontrées ont l'impression de ne pas être les bienvenues ou du moins de ne pas être vraiment accueillies en salle. Elles ont le sentiment que l'effort d'adaptation doit venir d'elles et non des personnels de la Bibliothèque, alors que la mission de ces derniers est avant tout de rendre service au public et que leur rôle est crucial pour le bon déroulement de la recherche. Pourtant, aux dires des personnes interrogées, cette aide semble aléatoire, plus ou moins assurée, le personnel n'étant pas systématiquement disponible. La représentation du conservateur débordé est révélatrice des manières dont il est mis en scène et dont il se met en scène, et par là des manières d'user d'un pouvoir.

De ces interactions, ou plus précisément de ces non-interactions, naissent les malentendus et les découragements. Ce sentiment se vérifie plus fortement chez les moins expérimentés des lecteurs car ce sont eux qui, encore intimidés par les lieux et ses codes, peinent à se retrouver dans les démarches à suivre et tentent pour cela d'entrer en contact.

Certains regrettent qu'il n'y ait pas une plus grande transparence dans les compétences respectives de chaque agent assurant la surveillance en salle et sur les manières de faire et d'être dans ce milieu.

« Je dirais que Richelieu est très compliqué au départ. Pour accéder aux documents il faut demander au conservateur, il faut attendre les réponses. Il faut trouver le lieu, je sais qu'il y a des gens qui ne savent pas trop où aller au départ. Avoir la bonne place, tout ça, il y a un protocole en fait, qu'il faut connaître et comprendre. Le coup des casiers qui est spécifique à ce lieu-là. Le coup des crayons à papier, il faut pas prendre sa trousse. Bon il faut savoir toutes ces choses-là. »

(Isabelle, 30 ans, doctorante, littérature, enquête in situ)

Le problème de l'opacité des domaines de spécialité des personnels en salle est l'un des points récurrents mentionnés par les lecteurs-chercheurs. Tenter de (re)connaître les compétences et fonctions de ces professionnels est une démarche qui apparaît peu évidente, surtout lorsque l'on fait ses premiers pas dans cet univers.

« Ce qui me fait un peu rager, c'est que quand je croise quelqu'un ici, je ne sais pas quelle est la personnalité de la personne, ce qu'elle a fait avant, ce qu'elle fait dans la Bibliothèque. Maintenant j'ai compris qui classe les livres. Il y a une fille très bien que je respecte énormément, qui aurait pu travailler dans le spectacle. J'ai repéré qui était responsable du cirque, j'ai repéré qui était responsable des décors de théâtre et de costumes ; mais tout cela ce n'est pas marqué. Ça serait un plus. »

(Louis, 62 ans, professions artistiques, enquête in situ)

Le service personnalisé, un service pour tous les publics ?

Si les règles de fonctionnement, comme les horaires ou l'accréditation précédemment évoqués, participent à l'organisation interne de l'établissement, ils participent également à une forme de contrôle des visiteurs. On peut alors se demander si le contrôle n'est pas un principe d'interaction propre à cette institution. Montrer que l'on tient les rênes concourt à faire la démonstration d'une certaine maîtrise organisationnelle. Mais il s'agit aussi de marquer la distinction entre l'intérieur (les personnels BnF, quel que soit leur rang) et l'extérieur (les lecteurs). Cette situation n'est pas à proprement parler spécifique au site de Richelieu, elle dénote un type de relations sociales qui tend à marquer la différence entre le profane et l'initié. C'est ainsi que la relation entre lecteurs-chercheurs et conservateurs peut souvent évoluer avec le temps.

En effet, la progressive familiarité avec les lieux et les personnes, le repérage des règles (institution) et des normes (départements) dans l'établissement, autrement dit la compréhension du fonctionnement institutionnel devient un atout pour conduire au mieux ses travaux.

« Il y a toujours des souplesses qui sont faites : on n'est pas du tout dans la même contrainte que Tolbiac. Bon, mais il y aussi le fait de venir depuis plusieurs années, d'être aussi un professionnel de la culture. On n'est pas dans la même position que le lambda qui arrive. »

(Jean-Pierre, 48 ans, professionnel du patrimoine, enquête in situ)

Les habitués ne nient pas le fait qu'ils bénéficient d'un traitement de faveur, comparé aux non-habitués qui doivent recourir à des stratégies spécifiques pour arriver à leurs fins.

« C'est partout comme cela : vous avez beau avoir le règlement le plus strict – où il n'y a pas de photos, où vous ne pouvez pas prendre de notes, etc. – vous faites une simple observation pendant trois jours, vous verrez qu'il y a des chercheurs qui en ont le droit et d'autres non. (...) Il y a des questions de statuts. Entre le prof au Collège de France et l'étudiant Sri Lankais qui vient pour 3 jours, vous n'allez pas avoir le même traitement. »

(Paul, 40 ans, universitaire, anthropologie, enquête hors les murs)

Les relations avec les personnels, les conservateurs en particulier, se sont parfois nouées de longue date.

« Oui, mais ça se fait à long terme. Quand on vient quatre fois par semaine, à la fin on se sent avoir un accueil plus personnalisé qu'au début. La conservatrice un peu plus, parce que je la sollicite beaucoup. »
(Isabelle, 30 ans, doctorante, littérature, enquête in situ)

Les protagonistes peuvent jouer de ces affinités pour obtenir plus facilement et plus rapidement, ce qu'ils désirent. Ce que notent les enquêtés, à partir de leurs observations ou de leurs expériences, c'est qu'une connaissance mutuelle est propice au développement d'un service « personnalisé ».

« Oui bien sûr, certains conservateurs, spécialistes sur certaines périodes ou certaines régions et même les personnes qui sortent les ouvrages du magasin, ils connaissent très bien et ils peuvent conseiller sur des références alors qu'on n'a pas forcément l'idée tout de suite. En sortant une référence ils sortent une autre référence. Parce qu'il y a des gens ici qui travaillent ici depuis plusieurs années et qui connaissent très bien les fonds, ce qui n'est pas tout à fait... par exemple à Tolbiac, c'est différent. Les manuscrits c'est la même chose, on est dans une autre optique de travail. Ici, il y a une approche plus personnalisée mais aussi parce qu'il y a moins de monde et que c'est un autre contexte. »
(Jean-Pierre, 48 ans, professionnel du patrimoine, enquête in situ)

Ce service sur-mesure est adapté aux besoins du lecteur-chercheur.

« Non parce qu'il y a des ouvrages qu'on peut mettre de côté si on n'a pas terminé, donc je n'ai jamais eu de soucis. »
(Jean-Pierre, 48 ans, professionnel du patrimoine, enquête in situ)

Certains considèrent alors bénéficier de quelques passe-droits.

« Oui parce que comme je reviens tout le temps les gens me reconnaissent et hier par exemple j'ai oublié ma carte à la maison mais j'avais un rendez-vous avec les archives et donc ils m'ont laissé passer sans la carte. Ou parfois ils m'envoient des articles ou des annonces qui concernent mon sujet. Spécialement les gens qui connaissent mon travail. C'est assez personnalisé. »
(Léa, 30 ans, doctorante, architecture, enquête in situ)

Ces avantages seraient réservés à certains habitués. Ceux qui considèrent ne pas en bénéficier y voient des privilèges. Ce service à deux vitesses dérange ceux qui en ont pris conscience.

« C'est d'une perversité ! C'est l'accès au savoir, et pourtant c'est l'énigme du Sphinx ! (...) C'est une relation de pouvoir, pour parler comme Foucault, qui est énorme, parce que vous ne pouvez rien faire sans le bibliothécaire ou l'archiviste, alors que lui peut tout à fait vivre sans chercheurs. (...) Donc il faut établir une relation de confiance. (...) C'est une interaction, c'est comme le rapport entre le médecin et le malade, c'est du même ordre. »
(Paul, 40 ans, universitaire, anthropologie, enquête hors les murs)

L'arbitrage qui en découle apparaît d'autant plus déroutant qu'il s'effectue dans un établissement public. Cette personnalisation du service laisse apparaître les ambiguïtés du service au public. Et pourtant elle contribue à fidéliser les lecteurs-chercheurs qui trouvent là les réponses à leur demande, et surtout les bons interlocuteurs pouvant y répondre...

Du nécessaire accompagnement pédagogique

Le travail de lecteur-chercheur réclame des compétences indispensables relatives à l'étude des sources elles-mêmes. Ces compétences s'acquièrent généralement hors du lieu de conservation⁸ : comprendre un document et arriver à le lire, décoder les annotations qu'il recèle, analyser la substance de son contenu, mais aussi connaître les conditions légales de son usage.

A ces compétences élémentaires viennent s'ajouter la capacité de comprendre les langages professionnels, vernaculaires, des bibliothèques, et plus largement des établissements de conservation. Il y a en fait un double apprentissage.

Le jargon professionnel peut apparaître comme une barrière à celui qui ne le maîtrise pas ou peu. Le vocabulaire employé usuellement peut prêter à confusion (« lecteur », « catalogue », « magasins », « communication », « imprimés », « usuels », etc.). Les bibliothécaires – parce qu'ils sont habitués à ce langage – semblent peu à même de faire un effort de traduction. Son apprentissage, et par ce biais celui des règles internes de fonctionnement, de gestion, de conservation et de classement, apparaît comme la condition *sine qua non* pour que le travail du lecteur-chercheur se déroule correctement.

Ceux qui viennent de longue date travailler sur le site Richelieu, connaissent parfaitement les rouages de l'institution.

« Non ça fait au moins 15 ans que je viens. (Q : Toujours dans le même département ?) Non je vais aussi dans le département des Estampes et le département des Manuscrits. (Q : À quelle fréquence ?) C'est assez variable. Ces derniers temps je n'ai pas eu beaucoup le temps mais sinon je viens aussi le samedi. Je viens parfois en semaine mais surtout le samedi. »

(Jean-Pierre, 48 ans, professionnel du patrimoine, enquête in situ)

Il n'en va pas de même pour le débutant ou le lecteur occasionnel qui ne sont pas encore familiers avec ces codes institutionnels. C'est un monde nouveau que le néophyte doit découvrir. L'apprentissage s'effectue « sur le tas » et il apparaît d'autant plus nécessaire que la culture professionnelle interne est forte.

⁸ Les cours méthodologiques délivrés dans les universités apparaissent comme de précieux supports pour les étudiants de master qui effectuent leurs premiers pas dans la recherche. Citons à titre d'exemple ce séminaire à l'initiative de deux historiennes de l'Université de Lille 3, d'abord destiné aux masters, doctorants mais également ouvert aux « collègues » : « Connaissance et usage des sources ». « Le séminaire a pour objectif de former les doctorants à l'usage des différentes sources qu'ils sont amenés à exploiter durant leur travail de thèse, quelle que soit la discipline dans laquelle ils travaillent (sources manuscrites et imprimées, iconographiques, audiovisuelles, orales, informatiques...). Le rapport aux sources, en effet, n'est pas toujours aisé en début de recherche : comment savoir quelles sources utiliser ? où les trouver ? quelle distance critique observer par rapport à elles ? comment les exploiter ? quel usage précis en faire aux différents moments de la thèse ? Une attention particulière sera portée aux questions qui se posent pour l'étude des sources à l'échelle européenne. Les organisatrices du séminaire proposent aux doctorants intéressés de se familiariser avec différents types de sources, sous la conduite de spécialistes, lors de sept séances de trois heures ».

D'après les témoignages, c'est la fréquence des visites qui transforme le lecteur-chercheur en habitué reconnu comme tel, ce qui a pour conséquence de rendre les démarches plus confortables, les dialogues avec les professionnels plus fluides. En définitive, la régularité des visites permet d'intégrer les règlements, d'acquérir les codes internes, formalisés ou non, de les assimiler pour mieux s'y ajuster ensuite. Ce n'est que progressivement que le jeune lecteur-chercheur apprend, souvent tout seul, à se mouvoir dans ce milieu.

*« Au début c'était vraiment compliqué, mais maintenant ça roule. Mais au début, c'était vraiment compliqué de comprendre les modalités mais on fait avec. Mais au début... Oui c'était compliqué de se familiariser et aussi d'organiser mon planning parce qu'il fallait que je trouve des lundis et mardis libres. (Q : Et vous avez pu ?) En fait j'ai une bourse de recherche et je ne travaille pas à côté sinon ça pourrait être encore pire. »
(Léa, 30 ans, doctorante, architecture, enquête in situ)*

*« De toute façon c'est aussi une question d'habitude : je connais les usuels, je connais les fonds de références donc après c'est très facile. »
(Jean-Pierre, 48 ans, professionnel du patrimoine, enquête in situ)*

En attendant que vienne cette « habitude », tous les lecteurs-chercheurs n'ont pas la même facilité d'utilisation des outils mis à disposition. Certains n'hésitent pas à reconnaître leur incompetence.

*« C'est comme la dame qui tout à l'heure m'a donné un document parce que j'avais sûrement mal utilisé le moteur de recherche interne : c'était soit "expert", soit "avancé", j'ai peut-être mal renseigné les bonnes zones. A une lettre près ou à un mot près on peut être dirigé vers un type de document. Ça résulte sûrement d'une mauvaise utilisation de ma part du moteur de recherche, ou de l'index mais sinon je trouve qu'il est très satisfaisant. »
(Richard, 57 ans, métiers de la finance, enquête in situ)*

*« (Q : vous avez des difficultés à trouver des références ?) Parfois oui, sur le site de la BnF, mais je crois que c'est dû à mon incapacité au niveau de la recherche bibliographique. Bon à la fin j'y arrive. Parfois je demande à la bibliothécaire. Mais bon maintenant j'ai l'habitude. (Q : Vous avez dû vous adapter à une certaine logique ou c'est intuitif ?) Non pas du tout, le numérique, c'est pas du tout intuitif. »
(Léa, 30 ans, doctorante, architecture, enquête in situ)*

Quand ils n'osent demander de l'aide, d'autres s'en sortent en se familiarisant seuls progressivement aux outils.

La demande d'un accompagnement pédagogique permettant de s'initier aux fonctionnements internes est souvent énoncée ; sans doute est-elle insuffisante sur le site Richelieu. Les établissements de conservation proposent de plus en plus ce type d'initiation. D'une façon générale, les lecteurs-chercheurs formulent le besoin d'être guidés, non systématiquement mais au moins ponctuellement quand se pose un problème. Le rôle des personnels de salles apparaît crucial pour répondre au mieux aux différentes demandes, celles-là mêmes qui contribueront à un travail de consultation efficace.

« (...) le chef de salle m'a accueilli, elle m'a aidé à trouver un document supplémentaire que j'avais zappé. Je n'avais pas pensé. Donc ça peut être utile pour certains, ils vont être rassurés, mais en l'état actuel de l'organisation ça me paraît très bien aussi. (...) Oui la responsable de salle, pour être sûr que je n'avais rien oublié dans ma demande et effectivement j'avais oublié quelque chose, donc son soutien, son apport m'a été très utile, ça a même été le document essentiel. »

(Richard, 57 ans, métiers de la finance, enquête in situ)

☞ Comme dans tous les hauts-lieux de conservation, le lecteur-chercheur anticipe sa venue et la prépare. C'est une venue motivée, avec un souci de rentabilité et d'efficacité. Dès lors qu'il pousse les portes de la BnF-site Richelieu, le lecteur-chercheur est soumis à un contrôle, qui contribue à l'image qu'il se forme du lieu : de l'accréditation à la consultation en salle, il faut se conformer à certaines règles. Les différentes étapes de ce passage peuvent être vécues comme un véritable parcours du combattant. Le site a la réputation d'être difficilement accessible. Les discours recueillis sur l'accréditation mettent en évidence un hiatus : le lecteur-chercheur s'attend à une étape administrative et se voit jugé sur sa légitimité scientifique. L'arrivée en salles de lecture soulève d'autres questions : qui est le bon interlocuteur ? Comment trouver ce que l'on cherche ? La qualité de l'aide apportée aux publics, en particulier aux nouveaux venus, est interrogée. La Bibliothèque apparaît comme un monde codifié, en première approche opaque. Son bon usage passe par une familiarisation progressive avec les lieux qui demande un effort important de la part de l'utilisateur. La demande d'un accompagnement pédagogique est formulée, qui permettrait de s'initier aux fonctionnements et langages internes.

2. Travailler sur place

☞ Le chapitre 2 cherche à éclairer les logiques du travail sur place des lecteurs-chercheurs, et à explorer les dynamiques de leur (in)satisfaction. Comment rendre efficace un déplacement en bibliothèque ? Pour l'institution, comment donner satisfaction à l'usager qui s'est déplacé, et, dans la mesure du possible, le faire revenir dans les lieux ou les recommander ?

Travailler pour soi, pour d'autres, avec d'autres

Le travail de recherche en bibliothèque apparaît à première vue comme solitaire, confortant un certain stéréotype du chercheur que l'on imagine assis à une table, tête penchée sur les documents qu'il étudie. Dans le cadre d'un projet en équipe, il peut arriver qu'un des membres vienne d'abord seul faire des repérages, puis revienne accompagné, comme cela a pu nous être rapporté. D'une façon générale, il est peu courant de croiser des lecteurs venus à plusieurs pour consulter ; seules quelques personnes rencontrées ont témoigné d'une telle pratique.

*« Disons que c'est plutôt un travail individuel. C'est assez rare de travailler à deux ou alors c'est parce qu'il y a une urgence. Mais c'est assez rare... »
(Jean-Pierre, 48 ans, professionnel du patrimoine, enquête in situ)*

Explorer un fonds à plusieurs, un cas particulier

Le cas peut se présenter d'historiens menant une recherche collective sur un fonds d'archives ou sur une œuvre en particulier.

*« Parfois, quand des équipes du CNRS travaillent des fois à trois sur un manuscrit, là je pense qu'il faudrait des espaces collectifs et à la fois sécurisés parce qu'ils ont des documents. Ils ne peuvent pas vraiment dialoguer parce qu'on leur fait signe de se taire. Ce se serait vraiment très utile. »
(Isabelle, 30 ans, doctorante, littérature, enquête in situ)*

Des conservateurs se trouvent parfois en situation d'explorer des collections à plusieurs, par exemple dans le cadre d'une recherche préparatoire à une exposition. Soit ils visitent ensemble un lieu de conservation, soit ils se répartissent les espaces à parcourir et partagent ensuite leurs trouvailles.

*« Dans les réserves de ce musée, à un moment, on a pu être avec un magasinier qui nous montrait les choses, et là, on a photographié tout ce qu'il nous fallait, enfin... On a tout photographié, avec ma collègue. Après, avec les catalogues du musée, avec les notes qu'on avait prises, et tout... on avait... on s'est bien repéré. (...) On a commencé à ranger nos photos dans le train, parce qu'on a fait le voyage ensemble, on s'est dit, justement, on en a tellement, qu'il faut vraiment, quand c'est encore frais... Donc, on s'est partagé les choses, et puis on a légendé par paquet, par ensemble, voilà. Et puis après, on s'est repassé les choses. C'est-à-dire qu'on avait chacune, on avait tout, brut, tel qu'on l'avait photographié, dans l'ordre où on l'avait photographié – parce que c'est vrai que chacun a une mémoire un peu différente, en fait. Il y en a qui localisent, d'autres qui refont des ensembles tout de suite, enfin, voilà. Et puis cette collègue était allée dans une autre ville faire toutes les photos dans la villa décorée par cet artiste, où le décor était resté et nous, on était allées ensemble voir une autre exposition qui s'était faite il y a des années. Oui, donc, on avait fait déjà tout un travail préparatoire. Après, chacune, on s'est fait nos dossiers, on s'est repassé les photos. Au départ, il y a un vrai travail collectif, puis après chacun a repris ses... son truc, quoi ! Mais dès qu'on trouvait quelque chose : "Ah tiens ! Regarde", on s'envoyait les photos, "J'ai trouvé ça, ça t'intéresse ?", "Ah tiens ! J'ai retrouvé une date, est-ce que tu l'avais ? Est-ce qu'elle te paraît...?" On était dans l'échange tout le temps. Et c'est ça qui est bien, vraiment, c'est un vrai travail commun où chacun apporte sa pierre, mais aussi participe au travail des autres. (...) Deux ont contribué au catalogue raisonné, en écrivant une partie, et l'autre était vraiment co-commissaire avec moi. »
(Josiane, 58 ans, conservateur, enquête hors les murs)*

Dans le cadre de ces démarches, la place centrale de la photographie numérique est frappante. Elle révèle un mode d'articulation entre dimensions individuelle et collective du travail de recherche, au double sens de localisation et d'identification d'objets pertinents, et d'étude de ces derniers à des fins de production de connaissance. Si la notion de partage, tout particulièrement des sources, est fréquente dans nombre de contextes de recherche, c'est souvent par le biais des reproductions numériques des documents qu'elle s'opère, et non par un travail collectif au sein des lieux de conservation. Ainsi, le partage se fait *a posteriori*, après le travail en salles de lecture.

Travailler seul, dans le cadre d'une recherche collective

Assez classiquement, les chercheurs du monde académique participent à des recherches collectives : préparation d'un rapport d'étude ou d'un article à plusieurs signatures, rédaction ou direction d'un ouvrage scientifique, édition d'œuvres, conception d'une exposition... Les lecteurs-chercheurs rencontrés, sur place ou hors les murs, témoignent de cette part plus ou moins prégnante de leur activité : la participation à des équipes, à des projets rassemblant plusieurs personnes, plusieurs institutions ou plusieurs disciplines. Ils se déplacent alors en bibliothèque patrimoniale pour trouver des sources qui serviront un objectif commun.

*« Je suis canadienne et je suis à Paris pendant un mois. Je fais partie d'une équipe qui fait une édition critique des œuvres de cet auteur. Donc voilà pourquoi je suis là, parce qu'il y a des choses que je ne trouve pas chez moi »
(Jacqueline, 70 ans, universitaire, littérature, Canada, enquête in situ)*

Au sein de l'équipe, la personne qui a la charge de ce travail de recherche dans les fonds est parfois celle qui en a l'opportunité, notamment géographique.

*« Nous, on a un groupe de recherche privé, donc, associatif, puisque c'est... comme c'est une façon de faire qui est un peu nouvelle, on n'est pas tout à fait reconnu, mais c'est pas grave comme ça on travaille tranquillement et donc, j'ai une assistante qui est aussi une créatrice de costumes, donc à ses moments perdus, comme elle n'est pas tout le temps sur des tournages, comme moi j'habite loin, c'est elle qui va un peu débroussailler le terrain. »
(Gaëlle, 37 ans, chercheur, ethnologie, enquête hors les murs)*

Dans d'autres cas, le choix d'un membre de l'équipe pour explorer un fonds relève d'arbitrages relatifs aux compétences et aux statuts de chacun.

*« Je suis venu pour faire une recherche sur un fort établi dans une ville proche de Paris. Il s'agit de chercher les documents qui pourraient renseigner le site archéologique. Pour dater les ouvrages, pour essayer de comprendre les organisations du camp, des choses comme ça. Je fais ça dans le cadre d'une étude documentaire pour le compte de l'INRAP [Institut national de recherches archéologiques préventives]. Il y a une fouille qui est réalisée là-bas, où a été découvert les fondations d'un fort du XVII^e siècle. »
(François, 43 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)*

La personne qui effectue le travail sur les sources n'est pas nécessairement la même qui les étudie et les analyse. Dans certains contextes, la fonction documentaire est considérée comme autonome, parfois jusqu'à l'externalisation.

Étudier les sources pour quelqu'un d'autre, jusqu'à la délégation

Dans les milieux universitaires, la délégation du travail sur les sources peut prendre différentes formes : rôle attribué à un spécialiste, mission confiée à un étudiant, service demandé à un collègue...

*« Je suis venue tout à fait exceptionnellement, à la demande d'un de mes collègues autrichiens pour faire une recherche sur une traduction des œuvres complètes d'un auteur, de 1832, qui se trouvent déposées ici. (...) Mon but, c'était de voir l'édition en quatre volumes. (...) J'ai donné la cote et en dix minutes on me l'a apportée. Ensuite j'ai pris des notes car je ne suis pas spécialiste de cet auteur, ni même de l'époque romantique mais mon collègue voulait simplement savoir, à quoi cela correspondait par rapport à une autre édition, que j'ai pu consulter cette fois-ci sur le site François-Mitterrand, à la bibliothèque de Recherche. Il fallait que je repère exactement le nombre de pages, la division en chapitres, c'étaient donc des choses tout à fait matérielles, j'ai donc très rapidement terminé ce travail. Ce qui m'ennuie un tout petit peu, c'est que je n'avais pas, contrairement à ce qui s'était passé à François-Mitterrand, une édition allemande de référence pour voir ce qui avait été traduit et ce qui ne l'avait pas été. Le problème étant que ces éditions françaises de l'époque traduisaient soit l'intégralité, soit résumaient certains chapitres. Mais ce n'est pas grave, ce n'était pas mon travail. Mon travail était juste de vérifier, et la version allemande n'était pas ici puisqu'elle est à François-Mitterrand, je n'ai pas essayé de la faire venir ici. »
(Christine, 66 ans, universitaire, littérature, enquête in situ)*

Il existe également une professionnalisation de cette tâche, puisque le travail de détection de documents, plus ou moins accompagné d'un premier niveau de classement ou de mise à plat, constitue un métier.

*« Je suis venu car la BnF a un fonds qu'on ne trouve pas ailleurs. (...) En fait, c'est dans un cadre professionnel, car un j'ai un client à San Francisco qui a besoin de faire des recherches. Et il se trouve que géographiquement, j'ai un atout, c'est que je suis à Paris. Je peux donc travailler pour lui aisément juste en prenant le métro. Je suis consultant en photographie d'art, c'est de la recherche appliquée. (...) En fait je suis comme un doctorant sauf que moi je travaille ! – je suis payé pour le faire. »
(Simon, 26 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)*

La délégation, rémunérée ou non, du travail en bibliothèque et autres lieux de conservation, représente une autre manière d'inscrire un travail personnel dans une dynamique de recherche.

Les recherches personnelles

Le travail dans le cadre d'une recherche individuelle reste toutefois le plus fréquent. Typiquement, le lecteur-chercheur a besoin de se confronter à des collections patrimoniales ou à des archives lors de la préparation d'une production personnelle, le plus souvent la rédaction d'un texte scientifique.

*« Étant de passage à Paris, j'en profite pour finir des recherches. Je cherche deux choses : des estampes du XVII^e que je tache de mettre en rapport avec le contexte local et culturel de l'époque – je suis historienne, mais l'image est ma source principale – et je suis aussi sur les âges de la vie, car j'ai des estampes italiennes, du XVI^e que je voudrais comprendre mieux dans le contexte de la production urbaine sur le degré des âges. Ce sont deux articles, enfin, l'un, c'est le chapitre d'un livre collectif que j'édite sur les cocus en Europe sous l'Ancienne régime, et l'autre, c'est un article que je crois que je vais placer dans une revue américaine. »
(Lina, 62 ans, universitaire, histoire, États-Unis, enquête in situ)*

*« Je suis en train de terminer un livre sur l'Alsace et la Lorraine. J'ai passé un an à Strasbourg et maintenant je fais un peu le ménage dans mon manuscrit, j'essaye de trouver une ou deux autres cartes pour finir le projet. »
(Lucy, 32 ans, universitaire, histoire, États-Unis, enquête in situ)*

Dans certains cas, le travail en bibliothèque et autres lieux de conservation arrive en début du parcours de recherche, il en constitue la base, tant les sources primaires apparaissent comme le socle de la démarche. Dans d'autres cas, la venue sur place correspond à une volonté de parfaire un texte, voire de l'illustrer. C'est alors en bout de chaîne que la visite d'une institution a lieu.

Autre configuration de recherche individuelle : nombreux sont les amateurs passionnés qui se sont fixés comme objectif, sans nécessairement se donner de délais, de parvenir à la rédaction d'un ouvrage, souvent sur un personnage marquant d'une histoire proche, locale ou familiale.

« Je suis là pour faire des recherches sur une musicienne française dont j'ai hérité, par hasard, d'une partie des archives. Il se trouve qu'il y a un fonds à la BnF qui est intéressant et du coup les perspectives de recherche sont intéressantes. Je poursuis un objectif de faire une biographie, on va dire, de cette musicienne, parce que rien n'a été fait alors qu'elle était assez connue en son temps. (...) J'aime bien, c'est un jeu de pistes de se plonger dans une époque et d'essayer de comprendre ce que cette femme a vécu. Elle a côtoyé quand même les plus grands musiciens français de l'époque mais aussi de l'étranger. Elle a fait découvrir des grands musiciens. C'est passionnant, je trouve. (...) Je ne viens pas que pour faire de la recherche. Je monte à Paris car j'y ai des amis, de la famille. Je suis venue il y a un peu plus d'un an. Disons que comme je fais ça dans le cadre personnel, car je travaille à côté et que maintenant j'habite à Montpellier, je ne peux pas venir toutes les semaines. Mais dès que je peux venir, je travaille dessus. Là, je suis obligée d'écrire un article pour la sortie d'un bouquin sur les femmes musiciennes, édité par une association, et du coup ça m'oblige à mettre un coup de cravache. »

(Alice, 33 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)

« Je fais des recherches généalogiques liées uniquement au parcours de mes ascendants qui étaient en Alsace et dans le grand-duché de Bade. (...) C'est une passion, la généalogie. Ça n'a rien à voir avec des recherches liées à ma profession. C'est un loisir. Là, j'essaie de retracer l'itinéraire d'une ancêtre, une ascendante, qui est née en Allemagne et qui a émigré en France dans la première moitié du XIX^e. Quel chemin, quelle route, quelle voie navigable elle aurait pu emprunter ? Parce qu'il semblerait qu'elle ait eu un enfant de père inconnu. (...) Je suis venu car la BnF, son département des Cartes était le seul à pouvoir me donner des réponses à des questions que je me posais. Bon, peut-être pas le seul car peut-être des archives départementales du Bas-Rhin y répondraient mais comme j'étais sur Paris, c'était l'occasion. Je suis déjà venu, la première fois, c'était il y a un an et demi. C'était un peu plus compliqué, car ça représentait des pays étrangers, mais les réponses ont été apportées. »

(Richard, 57 ans, métiers de la finance, enquête in situ)

Les lecteurs-chercheurs amateurs accumulent à leur rythme les matériaux propres à leurs recherches. Hors du cadre professionnel ou étudiant, ces lecteurs-chercheurs apparaissent plus détendus et moins contraints par le temps. Le plaisir est au cœur de leur démarche et la solitude du travail en bibliothèque n'est pas vécue comme un sentiment négatif, d'autant moins que ce travail ne constitue par leur quotidien mais appartient plutôt au registre des loisirs.

L'environnement de travail

Les conditions physiques de travail

Si la salle de lecture peut donner l'impression momentanée d'être une bulle séparée du monde extérieur, elle est aussi un lieu de travail comme un autre tant pour les personnels que pour les lecteurs-chercheurs et la qualité de l'environnement a un impact direct sur le travail effectué.

Certains enquêtés n'hésitent pas à mentionner qu'il fait parfois froid dans les salles. D'autres encore s'appesantissent sur le manque de lumière qui ne favorise pas la prise de photographies de qualité.

*« C'est satisfaisant. Alors peut-être, on pourrait noter que pour faire des photos, ça manque un peu de lumière. Hormis cet aspect-là, c'est plutôt fonctionnel. C'est adapté, il y a des très grands plans de travail où on peut étaler les cartes. Pour prendre des photos il y a même un archiviste qui m'a apporté un petit escabeau pour être surélevé par rapport aux plans, ce que je n'avais pas eu la première fois. Je trouvais ça intéressant et vraiment le seul reproche serait peut-être celui de la lumière que j'ai trouvé insuffisante. Oui alors, il faudrait un espace avec un éclairage car les photos flash sont strictement interdites. Voilà, donc, une surface où on puisse poser le document avec un éclairage au-dessus et adapté pour prendre une photo dans des meilleures conditions. »
(Richard, 57 ans, métiers de la finance, enquête in situ)*

L'étroitesse de la place assise et, par-là, le manque d'espace sur les tables pour s'étaler confortablement ont également été évoqués.

Certains notent que si les postes informatiques mis à disposition existent, leur petit nombre pourrait être compensé par l'installation de Wifi dans les salles. En effet, ayant besoin de consulter régulièrement des sites internet pour sa recherche, l'un d'eux explique qu'il préfère parfois rester chez lui pour travailler :

*« Oui, ça arrive souvent que je reste chez moi parce que j'ai besoin des sites qui répertorient les monnaies, qui ne sont pas disponibles, pas accessibles... Ils sont disponibles mais sur les deux postes (en salle). Les postes de Richelieu ne sont pas faits, enfin en tous cas (ceux) du Cabinet (des Monnaies), ne sont pas faits pour être monopolisés pendant de longues minutes. Même s'il n'y a pas énormément de lecteurs, je ne peux pas passer deux heures sur le poste, si jamais il y a plus de trois lecteurs. Quelqu'un aurait besoin... »
(Marin, 28 ans, doctorant, numismatique, enquête hors les murs)*

Le travail de recherche s'élabore en cumulant les supports d'information. En salle, comme nous aurons l'occasion de le vérifier, la consultation d'un document peut nécessiter le recours à des informations disponibles sur internet.

Notons que ces remarques ont été recueillies dans un contexte spécifique : le chantier du site Richelieu de la BnF. Les lecteurs-chercheurs, bien que critiques, ont conscience que la situation actuelle est transitoire. Ils aspirent cependant à une amélioration de leurs conditions de travail, qui passe par une modernisation de l'environnement et des équipements.

La solitude du thésard

Le doctorant⁹ fait l'apprentissage du métier de chercheur en étant soumis à des exigences académiques. Son travail solitaire s'inscrit donc dans un autre cadre que celui à l'intérieur duquel évoluent les autres lecteurs-chercheurs. Il mérite à ce titre une attention particulière.

⁹ Les doctorants représentent 20,5 % des lecteurs accrédités sur les sites Richelieu, Arsenal et Opéra (source : BnF, 2011).

Sous la conduite d'un directeur de recherche, le doctorant travaille la plupart du temps par et pour lui-même. Il accumule savoirs et réflexions afin de produire un texte qui viendra valider son titre. Bien souvent, il se consacre essentiellement à cette tâche, connaissant peu la multiplication des activités propres au chercheur confirmé. Il mène seul un travail individuel, long et difficile, qui occupe le plus clair de son temps et de ses forces, ce qui favorise un sentiment d'une solitude subie et pénible. L'absence d'espace de rencontres sur le site Richelieu est pour cette raison regrettée.

« Tu es toujours seul, tu travailles seul, tu manges seul, tu es toujours tout seul... Ici il n'y a pas vraiment d'espace pour se rencontrer avec les autres, pour parler avec d'autres. (...) Le problème, dans les sciences humaines, c'est que tu es un peu dans une petite cage quand tu travailles tout seul. C'est vrai que je ne bosse pas à côté, du coup, je me trouve assez solitaire »
(Léa, 30 ans, doctorante, architecture, enquête in situ)

La forte spécialisation des thèmes de recherche, qui, par principe, dans le cadre d'une thèse de doctorat, doivent être originaux, accroît l'impression de solitude.

« C'est rare, les doctorants en numismatique. J'en connais une, et encore, en numismatique grecque. Donc, on ne peut pas vraiment comparer nos travaux. (...) Je me sens un petit peu isolé. J'aimerais pouvoir parler de mes recherches... C'est un petit peu ce que je fais avec un chercheur étranger, on communique un petit peu depuis quelques mois. »
(Marin, 28 ans, doctorant, numismatique, enquête hors les murs)

Enfin, la moyenne d'âge relativement élevée sur le site Richelieu de la BnF, combinée à l'absence de lieux de convivialité, amène certains doctorants à s'y sentir moins à l'aise que sur le site de François-Mitterrand, site où nombre de doctorants se retrouvent régulièrement, bénéficiant d'une dynamique collective de travail.

« Non je ne me reconnais pas beaucoup dans l'usager-type de Richelieu. Je me sens, je l'espère, plus jeune. Ça correspond moins à ce que j'ai vécu à Tolbiac où on est plus entre nous, entre amis doctorants. »
(Isabelle, 30 ans, doctorante, littérature, enquête in situ)

La convivialité sur place : des interactions entre pairs

Outre les relations avec les personnels de l'établissement, les lecteurs-chercheurs de la BnF-site Richelieu entretiennent des liens plus ou moins étroits et suivis entre eux.

Ces interactions sont limitées par les contraintes spatiales et sociales qu'implique la fréquentation d'une salle de lecture.

« C'est un espace d'échanges, sauf qu'il y a toujours une notion de silence qui doit s'imposer, comme dans toute bibliothèque de recherche. »
(Richard, 57 ans, métiers de la finance, enquête in situ)

Parfois, la fréquentation assidue des lieux amène à une certaine familiarité, bien souvent de surface : on se salue, on se reconnaît d'un regard ou d'un signe de tête.

*« Il y en a qu'on reconnaît, il y en a qui vous parlent... Mais finalement, ce sont souvent les chercheurs étrangers qui vous parlent le plus facilement parce qu'ils sont un peu paumés. Mais les autres peu, il n'y pas beaucoup de d'échanges. »
(Isabelle, 30 ans, doctorante, littérature, enquête in situ)*

Les pauses constituent les rares occasions de rencontres et de discussions.

*« On parle de boulot, du travail en cours. On va faire une pause ou on va boire un café. »
(Alain, 58 ans, universitaire, musicologie, enquête in situ)*

Les conversations portent sur le monde professionnel, dans ses composantes essentielles comme plus triviales.

*« On parle de l'actualité, des prêts d'objets, des actualités culturelles qu'on a les uns et les autres, des problèmes qu'on a tous au niveau des crédits, au niveau du personnel, des réductions, parce qu'on éprouve tous la même chose. Donc des conditions de travail. »
(Jean-Pierre, 48 ans, professionnel du patrimoine, enquête in situ)*

Dans certains cas, les relations sont plus approfondies et relèvent de la sociabilité entre pairs, voire de l'animation du réseau professionnel – dont la salle de lecture de certains départements spécialisés peut constituer un pôle.

*« Pendant des années et des années, les musicologues se sont croisés et se croisent encore dans cette salle. Vous avez des collègues mais vous avez aussi les étrangers. Un jour vous vous dites "Oh, celui-là est là !" et c'est justement l'occasion d'aller boire un café en face... »
(Alain, 58 ans, universitaire, musicologie, enquête in situ)*

Les lecteurs-chercheurs, souvent érudits et passionnés, se plaisent à échanger sur leurs thèmes préférés avec leurs semblables. Certains s'amuse à les reconnaître sans d'autres indices que leur allure physique – et à se reconnaître dans le miroir qu'ils constituent.

*« Les seuls gens à qui j'ai envie de parler, ce sont des gens comme moi, qui sont du spectacle et qui font des recherches déjà assez poussées sur des personnes qui me sont chères comme Louis Jovet. (Q : Et comment savez-vous qu'ils travaillent dessus ?) À la tête des gens, le physique a beaucoup d'importance. Il y a des gens qui ont des physiques à ne jamais avoir de chance avec les ouvrages qu'ils prennent et il y a des gens avec des physiques qui ne se trompent pas beaucoup. Ça c'est très curieux, et moi, une personne intermittente du spectacle, je le vois tout de suite. »
(Louis, 62 ans, professions artistiques, enquête in situ)*

Souvent plus frappés par la solitude que les chercheurs confirmés, les doctorants semblent tout particulièrement avides d'échanges et de rencontres avec d'autres étudiants dans leur situation. Certains expriment sans ambages à quel point il leur est important de croiser des homologues, telle cette doctorante qui s'écrit :

*« Quand je rencontre un collègue, je lui saute dessus ! »
(Isabelle, 30 ans, doctorante, littérature, enquête in situ)*

Là aussi, les interactions s'appuient à la fois sur l'échange d'informations et le partage d'expérience.

*« On parle du temps... On parle aussi de la recherche, on se donne des nouvelles. C'est surtout pendant la pause. On partage les mêmes problèmes : quand va-t-on finir la thèse ? Comment on va trouver des moyens financiers, etc. »
(Léa, 30 ans, doctorante, architecture, enquête in situ)*

Plusieurs doctorants comparent le site Richelieu à celui de François-Mitterrand au détriment du premier. Ils soulignent que le second se prête mieux aux pauses réconfortantes entre pairs et aux réunions informelles où l'on échange sur ses méthodes de travail et l'actualité de la recherche.

Mais cet avis n'est pas partagé par les plus âgés, qui développent un discours opposé, citant en exemple la salle Labrouste avant les travaux.

*« C'est un lieu de rencontre, et ça, c'est ce qu'on a perdu à Tolbiac. Parce que la salle Labrouste ici permettait ça. Les gens se connaissaient, elle a beau être grande... Aujourd'hui à Tolbiac, on ne rencontre plus des gens connus. Alors là-bas, il y a des espaces de rencontre, de convivialité, mais pourquoi puisqu'on ne connaît personne ? Vous voyez les paradoxes... »
(Alain, 58 ans, universitaire, musicologie, enquête in situ)*

Toutefois, certains chercheurs, notamment en histoire de l'art, soulignent une dimension nouvelle et positive du quadrilatère Richelieu : la synergie de quartier (avec l'INHA), propice à l'essor d'un pôle de recherche.

Travailler sur les documents

Les règles d'usage des documents

Avant de pouvoir se mettre au travail, le lecteur-chercheur est tenu d'attendre que les autorisations de consultation lui soient remises. Quels que soient les motifs de sa venue, il doit faire preuve de patience. C'est avec humour que certains relatent la manière dont ils se soumettent aux injonctions internes, en particulier celle de remplir différents types de formulaires.

*« Non ce n'est pas compliqué (...) Bah c'est sûr que je ne risque pas d'oublier là où j'habite ! Par jour, je dois écrire 100 fois mon adresse, 100 fois mon nom, mais bon ça va quand même assez vite. Franchement si on a conscience de ce qu'on a entre les mains, moi ça ne me dérange pas de passer par des règles, des formulaires etc. »
(Simon, 26 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)*

La règle impose également, en vertu d'un principe de protection contre le vol, la remise d'un nombre limité de documents au lecteur-chercheur. Ce dernier est amené à évaluer son temps de consultation au *prorata* des documents délivrés.

*« Cela prend du temps... donc il faut calculer un peu combien de temps tu vas avoir à ta disposition pour faire tout ça dans deux journées par semaine. Là par exemple, j'ai demandé six boîtes, six dossiers en fait. Ce sont des dossiers de correspondances sur une œuvre et aussi quelques plans ou dessins de travail »
(Léa, 30 ans, doctorante, architecture, enquête in situ)*

Autrement dit, le lecteur-chercheur doit développer une certaine capacité à évaluer la somme de travail qu'il aura à effectuer sur place en fonction du nombre de boîtes ou de documents dont il a demandé la sortie. L'exercice reste difficile quand on sait que l'examen des documents réserve toujours des surprises, tant positives que négatives. La consultation peut être vite écourtée ou au contraire prolongée. Il semble cependant que les règles peuvent s'assouplir, c'est le contexte qui dicte leur resserrement ou leur relâchement.

*« Je crois que c'est 10. Je pense que c'est très subjectif, parce qu'hier j'en ai commandé plus sans le vouloir car j'ai commandé des périodiques et j'ai commandé telle année et dans une année il y a 12 mois. Donc voilà, ils sont assez ouverts. Et je pense que quand ils n'ont pas trop de travail ils passent au-delà cette règle de 10. Bon, sans non plus donner des centaines d'ouvrages par jour parce que de toute façon, après, il faut pouvoir les consulter. Mais après, de toute façon, en restant 3h ou 4h, si on a vraiment les ouvrages qu'on voulait consulter, c'est difficile de vraiment vouloir tout regarder. »
(Simon, 26 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)*

Une autre série de règles a trait à la manière de manipuler les documents transmis. La qualité et la valeur du document – plus rare, fragile, etc. – vont conditionner les manières de le consulter : poser le document sur un lutrin, enfiler des gants pour le toucher et le feuilleter, se servir d'ordinateurs ; l'usage du crayon ou du scanner pouvant être interdit. Toutes ces précautions sont prises pour protéger les documents et le lecteur-chercheur doit s'y conformer.

L'ensemble de ces procédures de communication, parfois lourdes, apparaissent d'autant plus compréhensibles aux yeux du lecteur qu'il s'agit de respecter les collections patrimoniales sur lesquelles il bâtit sa recherche. Comme nous le verrons, plusieurs lecteurs-chercheurs déclarent utiliser autant que possible la version numérique du document pour éviter de détériorer les originaux.

Les expériences au sujet des règles à respecter sont diverses. Ainsi, l'une des personnes rencontrées explique qu'elle n'a jamais utilisé de gants pour consulter les manuscrits qui l'intéressent :

*« Si vous voulez, il y a des recommandations pratiques de lecture de manuscrits pour éviter de les abîmer, bien sûr... (...) Non, moi je n'ai jamais utilisé de gant. Alors, maintenant, peut-être que mes manuscrits ne valaient pas la peine, je ne sais pas... Non, mais je ne me souviens avoir vu, d'ailleurs, dans la salle des manuscrits à la Bibliothèque Nationale, des gens avec des gants. »
(Gérard, 68 ans, retraité, enquête hors les murs)*

D'autres s'étonnent d'avoir dû en utiliser :

« Par rapport à mon domaine qui est très spécifique, moi, je suis arrivée avec mes photos de repérage, donc, j'ai dit voilà, moi, j'ai telles photos et d'ailleurs, la surveillante... parce que en plus c'est une surveillante !! Tu es comme au pensionnat, tu as une surveillante qui est en hauteur qui regarde si tu ne fais pas de bêtises !! Alors, ma collègue qui les avait déjà consultées à mains nues, si je puis dire... On est venu lui demander de mettre des gants ! Parce que moi, je prenais des notes en disant : ah, mon dieu, c'est ça, c'est ça !... Parce que comme la narration du scénario c'est moi, donc, je prenais les notes et elle m'avait bien dit, surtout n'oublies pas, prends deux ou trois crayons à papier, un taille-

*crayon, une gomme, enfin, bon,... bref, on s'était adaptées à la situation... et donc... »
(Gaëlle, 37 ans, chercheur, ethnologie, enquête hors les murs)*

Son étonnement, expliquera-t-elle, tient au fait, d'une part, qu'elle découvre la pratique au moment même de la consultation et, d'autre part, qu'elle s'aperçoit qu'autour d'elle les autres ne semblent pas y être soumis. Elle ne remet pas en cause l'utilité de l'usage des gants qui introduit une certaine distance tactile avec l'objet consulté, mais l'absence de règles explicites à ce sujet sème en elle quelque doute sur son fondement. Autrement dit, ce n'est qu'au moment même de la consultation du document que la norme semble être énoncée.

Affineurs et moissonneurs

Vient le moment d'étude des documents proprement dits, certains se focalisant sur le contenu (le document comme source d'information), d'autres y ajoutant le contenant (le document comme une trace historique).

Il existe une hiérarchisation des documents qui distingue par exemple les manuscrits des imprimés, plaçant les premiers au sommet de la pyramide ; cette hiérarchisation reflète l'élaboration de registres de valeurs auxquelles le lecteur-chercheur peut adhérer, à moins qu'il adopte une posture critique, faisant de cette construction institutionnelle, de cet ordonnancement des choses, un objet d'étude en soi. Ce ne sont plus seulement le document ou le corpus dont il est tiré qui sont étudiés mais aussi leurs places dans l'institution qui les conserve.

« C'est une archive parce qu'elle me permet de comprendre le contexte d'une certaine manière. Je traite ce numéro de revue comme si je traiterais un manuscrit, en gros. Moi, je ne fais pas de distinction entre l'imprimé et l'archive. Dans les centres d'archives, vous avez toujours cette distinction, effectivement d'un côté le manuscrit et de l'autre, ce qui est de l'ordre de l'imprimé. Moi, je ne fais pas de distinction, pour moi les deux ont la même nature. Déjà, je n'ai pas une définition classique de l'archive, c'est ça que je veux dire. J'ai une définition extrêmement large sur laquelle les historiens ne seraient absolument pas du tout d'accord. »

(Paul, 40 ans, universitaire, anthropologie, enquête hors les murs)

Ainsi, les manières d'envisager la recherche peuvent conduire à se débarrasser des hiérarchies existantes et à considérer l'ensemble des documents ou des collections patrimoniales comme égaux, dans le sens où ils apportent tous mais différemment des informations susceptibles d'enrichir l'interprétation de l'histoire. Ces positions ne sont pas sans lien avec les façons de concevoir le travail sur le document.

Revenons plus précisément sur chacune des actions que les lecteurs-chercheurs réalisent au cours d'une consultation de documents, et sur la manière dont ils expliquent ce qu'ils « fabriquent ».

Savoir observer ce qu'il a devant lui apparaît comme l'une des qualités première du lecteur-chercheur. Cet exercice demande en particulier de la concentration et de la patience. Étudier un document – texte écrit, iconographie, etc. – c'est d'abord savoir le

regarder.

« D'abord l'étude des dessins, beaucoup les regarder, beaucoup regarder leur style, beaucoup regarder l'iconographie, beaucoup regarder toutes les inscriptions qui figurent sur le dessin, il y a toujours des éléments. On tire beaucoup de choses en regardant, vraiment, l'iconographie, toutes les inscriptions, le style, et puis ensuite, ça va se construire petit à petit en comparant avec d'autres œuvres de l'artiste pour lequel on sait que le dessin a été fait et petit à petit les choses se construisent. »
(Annie, 60 ans, conservateur, enquête hors les murs)

C'est aussi pouvoir le lire – au sens large d'être en mesure de rendre compte d'une organisation relativement cohérente des signes qui le composent. Cette lecture requiert des compétences acquises grâce à un savoir cumulatif : souvent de mémoire, le lecteur-chercheur professionnel est capable de faire des correspondances d'un document à l'autre, il est à même de comprendre la cohérence d'un corpus, d'une collection.

La comparaison est également une approche fréquemment mobilisée pour appréhender un document ou un objet. Elle permet d'identifier un auteur, une signature, l'appartenance à un ensemble plus vaste.

Il arrive cependant que ce savoir acquis requiert un avis extérieur, en particulier quand l'œil fatigue et devient source de doute.

« Mais j'ai toujours des interrogations, certaines fois, je laisse un point d'interrogation et souvent un avis extérieur est plus facile. Quand j'ai passé plusieurs minutes sur deux monnaies et que je ne sais plus où j'en suis, un avis neuf m'aide. »
(Marin, 28 ans, doctorant, numismatique, enquête hors les murs)

Après une première lecture du document – manuscrit, objet, imprimé – il passe à sa description ; pour se faire, il prend des notes, commence déjà son analyse voire son interprétation.

« Là, je rédige la notice du manuscrit en consultant les notes. Donc une description détaillée de chaque aspect et de l'histoire du manuscrit. Et puis après que j'ai rédigé les notices de chaque groupe, je fais l'introduction générale du groupe et puis je fais l'introduction générale au livre après avoir fait de chaque groupe. »
(Elizabeth, 61 ans, universitaire étranger, littérature, enquête hors les murs)

Les techniques de recueil d'informations sont plus ou moins professionnalisées : certains optent pour la prise de notes manuscrites, d'autres préfèrent se servir de leur ordinateur, d'autres encore peuvent combiner les deux ; certains optent pour la prise de clichés photographiques qu'ils associent aux notes. Tous ont en commun de chercher à conserver des traces de leur consultation.

La question pour le développement des services en bibliothèques est de savoir en quel lieu désormais chacune de ces actions s'effectuera le plus souvent (*in situ* ou en dehors des établissements de conservation) et surtout à quelles conditions (outils, cadre requis) ? Nous avons en effet observé deux grands modes d'action *in situ* et par là d'approche des services d'une bibliothèque ; deux façons de procéder précisément avec les documents dont se dégagent deux profils d'utilisateurs : celui des « affineurs » et celui des « moissonneurs ».

Les premiers, les affineurs, qui pourraient être considérés comme le modèle du chercheur travaillant « à l'ancienne », prennent leur temps pour affiner sur place leur observation et commencer leur étude à proprement parler : ils regardent, lisent, décrivent, transcrivent, reproduisent aussi, étudient, etc. Le stock d'informations recueillies est analysé *in situ*, ce qui demande parfois la mobilisation de sources et ressources accessibles sur internet. L'ordinateur portable du chercheur contenant son stock d'archives personnelles permet également un travail comparatif simultané entre les documents dont il possède déjà une copie numérique et ceux qu'il découvre ou vient revoir sur place.

Les seconds, les moissonneurs, ont en revanche une toute autre posture. Ils font partie de ces générations qui ont pris en marche les évolutions du numérique, adaptant ainsi leur pratique. Ils semblent ne pas vouloir perdre de temps *in situ* : ils moissonnent – parce que cela est devenu possible et surtout facile – pour plus tard et ailleurs. Autrement dit, ils amassent, reproduisent, stockent, préparant ainsi la phase d'étude qui s'effectuera hors les murs de la bibliothèque, celle où ils se mettront à classer, inventorier, analyser, interpréter, etc. Les nouveaux outils informatiques et la nouvelle économie de la recherche déjà mentionnée ont un effet non négligeable sur les pratiques des lecteurs-chercheurs modifiant leurs manières de travailler. Dans ce contexte, la figure du « moissonneur » risque de prendre le pas sur celle de « l'affineur ».

Si la présentation de ces deux profils est volontairement schématique, et n'exclut pas des profils croisés, elle permet de mettre en évidence des logiques de travail différenciées et des évolutions dans les manières de faire.

Un besoin de connexion

Les lecteurs-chercheurs ont désormais l'habitude de disposer de versions numériques de leurs documents de travail, qu'ils relèvent des sources primaires, des sources secondaires ou de leurs propres productions.

Outre les modalités d'étude du document qu'elles permettent, tant au plan des contenus symboliques que des caractéristiques matérielles, leur accumulation encourage les pratiques de comparaison. Qu'il faille identifier une version d'un manuscrit, attribuer une estampe ou comprendre une traduction, la comparaison est des plus utiles. En l'absence de centralisation physique des collections en un lieu unique, la consultation des reproductions est précieuse. Ces dernières peuvent être stockées dans l'ordinateur du lecteur-chercheur, qui aura téléchargé des numérisations ou produit ses propres photographies ; elles peuvent être stockées en ligne, sur des espaces personnels ou sur les sites des institutions de conservation (voir le chapitre 4).

« J'étais à Bruxelles il y a une semaine, j'avais deux manuscrits devant moi et j'avais en ligne – ils ont installé internet assez récemment – un troisième manuscrit de la Nationale : vous pouvez comparer tout de suite. Vous avez la possibilité de vous mettre près d'un écran, d'avoir un manuscrit ou même deux... (...) J'ai commencé à faire des découvertes en comparant ces manuscrits. J'ai commencé à voir certaines des questions que je n'aurais jamais vues si j'avais qu'un seul devant moi. »

(Elizabeth, 61 ans, universitaire étranger, littérature, enquête hors les murs)

Outre les reproductions de documents et objets similaires utiles à la recherche, les lecteurs-chercheurs disposent parfois en ligne de textes de référence ou d'ouvrages qu'ils jugent importants.

« J'utilise beaucoup les documents numériques. Si c'est possible pour moi de mettre un document sur mon ordinateur, je préfère l'avoir. Mais aussi, par exemple, maintenant, il y a un livre qui était important pour moi, parce que pour moi très intéressant, c'est dans mon université, il y a quelque chose comme e-library, c'est en ligne et j'ai toujours accès à ça. Sauf ici, quand j'ai besoin de consulter... car il n'y a pas de Wifi... »

(Mary, 54 ans, universitaire, théâtre, États-Unis, enquête in situ)

Enfin, certains ont coutume de se tourner vers internet quand il s'agit de vérifier des informations qui font consensus ou pour utiliser des outils de conversion ou de traduction.

« L'accès à internet, c'est utile, parce qu'on a toujours une question à se poser. Ce matin par exemple, ça m'est arrivé, je me posais la question de la bataille d'Eylau – c'était en 1807 et j'hésitais entre 1803 et 1807. J'aurais aimé pouvoir répondre immédiatement. »

(Richard, 57 ans, métiers de la finance, enquête in situ)

« C'est vrai que ce serait bien pour des traductions instantanées, de magazines allemands par exemple. Parce que l'allemand je lis dix lignes et j'ai mal au crâne ! Donc oui ce serait bien d'avoir des traductions instantanées. »

(Simon, 26 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)

La connexion à internet offre l'accès à des ressources, savoirs ou outils, personnels ou publics. L'ensemble de ce processus de consultation contribue à fabriquer la recherche, il participe d'une dynamique de la connaissance : travailler sur place – consulter – ne se réduit pas à la seule observation des documents. Il s'agit aussi et déjà pour le lecteur-chercheur de retrier, reclasser, réordonner, en reprenant un découpage déjà existant – chronologique, thématique, conceptuel – ou en proposant un découpage qui lui est propre, structurant ainsi une pensée.

Le besoin de traces : la demande de reproductions

Outre l'accès aux originaux, l'enjeu de la visite en bibliothèque patrimoniale réside aussi dans la possibilité de repartir avec une trace de ce qu'on y a observé, si possible au format numérique. Voir un document ou un objet, c'est bien ; pouvoir en garder une reproduction, c'est mieux, car la réplique ou la représentation sont promesses d'archives personnelles et d'utilisations ultérieures.

« L'un n'exclut pas l'autre (original et numérique). Au contraire, les étudiants d'aujourd'hui, ils font avec nous des mémoires de recherche beaucoup plus intéressants que ceux qu'on faisait à ma génération. Et ils les font grâce à cette articulation. Parce qu'ils vont travailler beaucoup plus volontiers sur des documents aussi dans la mesure où ils vont pouvoir en avoir une copie avec eux. »
(Vincent, 38 ans, universitaire, histoire, enquête hors les murs)

La révolution de la photographie numérique

L'image numérique, nouveau support de mémorisation, constitue une forme d'extension de la mémoire humaine, potentialisée par les capacités de mémoire et de partage propres au monde informatique. Ainsi, elle se présente comme le prolongement du carnet de note du chercheur, voire au cerveau lui-même, ou encore comme leur substitut.

« Prendre des photographies, cela permet de poursuivre la recherche et de se rappeler certains détails. Si on a affaire à un grand nombre de manuscrits, c'est parfois difficile d'emmagasiner tout ça. »
(Elizabeth, 61 ans, universitaire étranger, littérature, enquête hors les murs)

L'image numérique exonère du temps que le chercheur passait à recopier ou dessiner patiemment l'objet, voire à l'étudier sur place quand envisager sa réplique ne semblait pas raisonnable, comme dans le cas d'un manuscrit ancien par exemple.

« La photographie numérique a tout changé. Ça a changé que je prends beaucoup moins de notes papier : parce que, évidemment, quand on est dans un endroit où l'on peut photographier, plutôt que de copier la lettre, tu photographies, tu te dis "Je verrai après". Ça change tout ! (...) Moi, j'ai des souvenirs d'avoir copié des articles de journaux, des paragraphes entiers de trucs, j'ai des cahiers comme ça, pleins de notes... »
(Josiane, 58 ans, conservateur, enquête hors les murs)

Qu'il soit salué ou qu'il soit regretté, le phénomène de la photographie numérique est perçu comme une inéluctable évolution de l'activité de recherche.

« En archive, ce qui prime c'est le rapport aux documents. C'est-à-dire, le temps passé avec le document, à le comprendre, à le recopier, voilà. Travailler dans une espèce de proximité. On peut passer deux heures sur une lettre à essayer de déchiffrer le mot et cela participe de la compréhension. Avec la photo numérique... c'est "clic-clac, c'est dans la boîte" : il y a un rapport à la temporalité qui est très différent. (...) Maintenant j'y vais, je demande des choses – à peu près partout les appareils photos sont accessibles – donc, je demande 50 boîtes et je fais 200 photos et je rentre chez moi et j'ai du travail chez moi. Il y a encore cinq ans, c'était totalement impossible. Cela change énormément la manière de travailler. On a perdu... Je pense que réellement j'ai perdu cette proximité avec le document. »
(Paul, 40 ans, universitaire, anthropologie, enquête hors les murs)

Un double mouvement a eu lieu. Une symétrie est observable entre pratiques des institutions et pratiques des usagers : d'un côté, la numérisation de certains fonds conservés, de l'autre, la photographie de certains documents consultés.

Du côté des lecteurs-chercheurs, l'appareil photographique numérique est présenté comme un outil qui a bouleversé le rapport aux sources, et, de là, aux établissements de

conservation d'archives ou de collections patrimoniales. Il permet d'emporter avec soi une trace de ce qu'on y a vu. De la regarder ailleurs. Avec d'autres personnes. De la partager. De la travailler à plusieurs. D'approfondir sa connaissance avec des outils informatiques. De la comparer avec d'autres documents disséminés dans le monde entier.

« Cela m'a beaucoup aidé, parce que j'ai photographié à Londres beaucoup de documents anciens avec une écriture que je n'arrivais pas à déchiffrer et puis ici, j'avais l'aide de personnes qui s'y connaissent bien et qui m'ont aidée à déchiffrer des mots. Sinon ça aurait été impossible. »

(Pilar, 36 ans, chercheur étranger, musicologie, enquête hors les murs)

« Ce qui a le plus changé notre façon de travailler par rapport au moment où moi j'ai débuté, en termes de pratiques quotidiennes, c'est la photo numérique. C'est quelque chose qui, paradoxalement, est venu se potentialiser avec ce discours sur les sources. Parce que, ce qui est devenu le couple-type de l'étudiant ou du chercheur, ou de la façon où je travaille, c'est à la fois une attention hyper-forte portée à la matérialité de l'objet – c'est-à-dire voir absolument l'original, pouvoir le décrire, le travailler, pas forcément très longuement mais en avoir une connaissance très, très précise – et, inversement, d'un autre côté, pouvoir avoir une sorte de réplique de cet original en photographie utilisable chez soi sans les contraintes du dépôt d'archives ou de la bibliothèque et sans le risque d'abîmer le document de façon trop intensive si on travaille pendant un an sur le même fonds. »

(Vincent, 38 ans, universitaire, histoire, enquête hors les murs)

La photographie œuvre à une forme d'externalisation partielle des collections : partielle car il ne s'agit pas de s'approprier l'objet mais une image de l'objet, qui en restitue le contenu et livre un grand nombre d'informations sur sa matérialité.

Pour la part fournie par les institutions, les documents issus de la numérisation des originaux, mis à disposition, à distance ou en salles de lecture, comptent aujourd'hui parmi les ressources habituelles des lecteurs-chercheurs. Leur premier avantage est la possibilité qu'ils ouvrent d'une consultation à distance : gain de temps, d'argent, de confort.

« Le principal apport est quand même déjà le fait de pouvoir rester chez soi. On le voit bien avec Gallica (...) de nombreux ouvrages sont numérisés et ça permet la consultation à distance, sans se déplacer, surtout pour les provinciaux comme moi. »

(Richard, 57 ans, métiers de la finance, enquête in situ)

« Cela me permet de ne pas venir à la bibliothèque pour les lire. En fait, cela permet un accès plus facile, cela permet de les stocker, de se faire une bibliothèque, de les lire chez soi à n'importe quel moment, en fumant, en buvant un café, tard le soir, tôt le matin, à distance... Donc voilà, c'est un grand bénéfice. Mais ça n'élimine pas le fait qu'à un moment donné, il faut passer à l'objet lui-même. »

(Thomas, 38 ans, doctorant, histoire, enquête in situ)

Dans tous les cas, que le document numérique soit produit par l'utilisateur ou proposé par l'institution – différence qui ne paraît pas essentielle aux yeux du lecteur-chercheur – l'un de ses points forts est sa capacité d'appropriation. Le lecteur-chercheur peut en conserver une version sur son ordinateur, la transmettre à des collègues, l'entreposer

sur des sites en ligne de partage de documents, permettant ainsi un travail collectif à distance.

Une consultation en salle sur le mode de l'anticipation

Il s'agit donc, pour le lecteur-chercheur, de s'assurer qu'une reproduction de ce qu'il a vu en salle de lecture viendra pallier sa mémoire et garantir la pérennité de son travail, indépendamment de son retour sur les lieux. Les possibilités de reproduction des documents entrent désormais en ligne de compte dans le choix des lieux de consultation.

*« J'ai peu de temps (...). Donc, par exemple, s'il faut aller à l'INHA, c'est tout un cirque, pour les photocopies. Je vois ailleurs où je peux trouver l'ouvrage pour ne pas attendre. »
(Annie, 60 ans, conservateur, enquête hors les murs)*

Il s'agit également de consacrer le « juste » temps au travail sur place : la durée correspondant à la localisation et à l'exploration des sources ayant une pertinence est estimée acceptable, bien qu'elle doive être réduite au minimum tant les outils disponibles pour la recherche à distance sont aujourd'hui performants ; la durée de travail consacrée à la reproduction de tout ou partie de documents ou d'objets est vue comme un temps productif, mais se juge à l'aune de l'efficacité, de la rentabilité : recopier apparaît alors bien moins avantageux que photocopier, photographier ou scanner – car le temps d'implication sur place se juge en termes d'anticipation du travail qui se fera ailleurs.

*« C'est sûr que recopier, je perds du temps. Je me dis que je ne vais pas redemander le carton d'ici la fin de ma thèse. C'est un peu rageant parce qu'en plus on peut numériser les images, comme sur Gallica, maintenant. Ça, je l'utilise pour les journaux par exemple. »
(Isabelle, 30 ans, doctorante, littérature, enquête in situ)*

La photographie numérique apparaît comme reine dans cette logique de travail.

*« Il y a effectivement l'intérêt de l'image numérique, et c'est ce que je fais généralement, quand j'ai des documents qui sont très longs, de photographier entièrement le document. Il m'arrive de photographier des dizaines, voire des centaines de pages. Dans ce cas-là, je photographie entièrement le document – quand j'ai l'autorisation bien-sûr – et ensuite je le retranscris tranquillement à mon bureau. Donc ça dépend du type de travail... C'est appréciable car on peut avoir d'un côté le document, par exemple sur un écran, et un autre écran où faire la saisie. C'est plus facile à suivre, au niveau du document. »
(François, 43 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)*

Si des lecteurs-chercheurs « immortalisent » seulement une sélection de documents, opérant un tri en fonction de leur pertinence à ce moment précis de leur recherche, ils apparaissent de plus en plus nombreux à remettre à plus tard cette opération de sélection. Ces « moissonneurs », comme nous les avons appelés, préfèrent se focaliser sur l'accumulation de reproductions (par dizaines, voire par centaines), propres à alimenter leurs archives personnelles, réutilisables sous différents angles d'approche, anticipant également leurs pertinences relatives et participant de l'établissement de banques de données qui ouvre à l'approche comparative ou à l'approche statistique.

« J'ai besoin d'accéder à l'original pour le photographier et l'avoir dans ma banque de données personnelle. »

(Marin, 28 ans, doctorant, numismatique, enquête hors les murs)

En termes de comportement au sein des lieux de conservation, cela mène à des prises de vue « à la chaîne ».

« Je me suis fait mon petit dossier comme ça, en prenant des photos, et j'ai fait la même chose à peu près partout. Il y avait des inventaires, des catalogues qu'on n'avait jamais vus. Je tournais les pages et ma collègue faisait les photos à la chaîne. »

(Josiane, 58 ans, conservateur, enquête hors les murs)

Certains s'équipent en conséquence, faisant l'acquisition de matériel performant et coûteux, témoin de la place centrale occupée par la photographie au sein de leur démarche de recherche.

« Les photos des articles je les prends avec mon iPhone et les photos des monnaies, j'ai un appareil photo, un macro, qui prend de belles photos. J'ai dû investir. J'ai un gros appareil photo, qui ne sert qu'à ça, qu'aux monnaies. C'est un Reflex avec un énorme objectif, cent millimètres macro, qui doit faire une vingtaine de centimètres de long. Je l'amène partout, avec ma petite installation. Je transporte de quoi surélever les monnaies, une petite plaque de verre qui repose sur des plots pour qu'il y ait de la distance entre le fond et la monnaie, pour que ça soit flou. Parce que sinon, si je posais la monnaie directement sur mon support blanc, il y aura toujours une ombre sur le côté et ce serait difficile de détourner. Parce que pour mieux lire la monnaie, je détourne une fois que j'ai pris la photo, je mets un fond blanc et ça m'aidera quand je devrai faire mes planches. Car je devrai faire des planches pour prouver mes conclusions, faire des liaisons, pour ma thèse. »

(Marin, 28 ans, doctorant, numismatique, enquête hors les murs)

D'autres se prennent à rêver de disposer d'un outil permettant à la fois la réplique des documents et la recherche en leur sein, comme le scanner avec reconnaissance de texte.

« J'aimerais bien avoir un scanner à disposition et que ça puisse aller directement sur ma boîte mail par exemple. Ça, ce serait parfait. Ou alors être autorisé à prendre des photos. Mais ce serait plus long, parce que c'est de l'image, pas du texte, donc c'est plus lourd. Après il faut "resizer", et ça c'est long. Ce qu'il faut c'est le scanner-texte-sur-email et ça c'est cadeau ! »

(Simon, 26 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)

Le travail sur les contenus textuels imprimés engendre des besoins différents de celui s'intéressant aux autres formes d'écriture, aux images, ou encore à la matérialité des documents et objets. Dans le premier cas, la numérisation institutionnelle est préférée à la photographie personnelle, en ce qu'elle ouvre la possibilité d'une reconnaissance de texte (les possibilités de reconnaissance de forme des images sont encore peu connues ou imaginées).

Une conscience des questions de droits, mais des difficultés à en saisir la logique

Comme dans d'autres contextes patrimoniaux, la photographie des objets conservés par les usagers des lieux ne va pas de soi¹⁰.

Le débat s'articule autour des questions juridiques de droits d'auteur, de droits de reproduction et de diffusion, etc. Les propos des lecteurs-chercheurs abondent de récits d'autorisation ou d'interdiction de photographier dans des bibliothèques, archives ou réserves de musées. Mais ces arguments juridiques tendent à être perçus comme une rhétorique. Souvent, la confusion règne et les raisons de l'autorisation ou de l'interdiction demeurent mystérieuses.

« On n'a pas le droit de photographier, même sans flash, et je trouve ça dommage parce que quand même, quand ils font Gallica, c'est bien qu'ils sont dans une volonté de tout numériser, d'accessibilité. Et après pour les droits d'auteur, je trouve que d'une bibliothèque à l'autre ça change. Là aujourd'hui je ne peux pas photocopier ou photographier avec mon téléphone portable sans flash, alors que cet ouvrage je vais le retrouver dans une autre bibliothèque et j'aurai le droit... »

(Simon, 26 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)

Les personnes rencontrées semblent avoir assimilé que l'autorisation de photographie n'allait pas de soi, sans toujours en comprendre les tenants et les aboutissants.

« La photographie numérique, on peut avoir le droit, sauf qu'il faut avertir le conservateur. Il faut demander l'autorisation et, généralement, c'est accordé. »

(François, 43 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)

Si l'autorisation de photographier est conditionnée par un certain usage des clichés, elle dépend de la confiance accordée par le conservateur au lecteur-chercheur qui en fait la demande.

« Ici et à Bruxelles on permet parfois. Il faut à chaque fois demander et indiquer les folios des manuscrits ou bien le détail qu'on veut capter, mais il faut aussi promettre de ne pas publier sans permission. »

(Elizabeth, 61 ans, universitaire étranger, littérature, enquête hors les murs)

Sans nécessairement maîtriser l'ensemble du discours institutionnel sur la question du droit ou non à photographier les pièces conservées et communiquées au public, la plupart des lecteurs-chercheurs savent que l'application de ce droit dépend de l'usage qui sera fait de la photographie.

« Parfois, maintenant, c'est possible de prendre des photos à la BnF, s'il n'y a pas de droits. A Londres, aux Archives Nationales, on peut prendre des photos. Il faut payer, pas beaucoup, c'est une permission pour la journée de trois ou quatre Livres, et après, on peut prendre toutes les photos qu'on veut. Bien sûr, il ne faut pas les publier, c'est pour les recherches. »

(Pilar, 36 ans, chercheur étranger, musicologie, enquête hors les murs)

Certains prennent simplement acte de cette impossibilité.

¹⁰ CHAUMIER Serge, KREBS Anne, ROUSTAN Mélanie, 2013, *Visiteurs photographes au musée*, Paris, La Documentation française, coll. « Musées-Mondes ».

*« Je n'ai pas de bibliothèque personnelle mais il faudrait ! C'est surtout parce que mes manuscrits ne sont pas encore numérisés. Et ici on n'a pas le droit de prendre des photos, même sans flash, parce qu'il y a des droits de reproduction. Donc voilà. »
(Thomas, 38 ans, doctorant, histoire, enquête in situ)*

Les lecteurs-chercheurs peinent à dégager ce qui relève du droit de ce qui procède des règles locales ou de leurs marges d'application. Ils en retirent un sentiment de méfiance et de désappointement.

La question de la qualité du cliché entre également en jeu. Pour les lecteurs-chercheurs rencontrés, il semble clair que le besoin de photographies en vue de la publication induit une demande de reproduction de haute qualité aux services compétents de la Bibliothèque.

*« Les demandes de reproduction, j'ai cru comprendre que c'était assez long au niveau des délais. Bon, ça dépend aussi du type de demande : si c'est pour avoir un document de travail que je garde chez moi, que je consulte éventuellement si j'ai des soucis de lecture, je prends mes photos. Mais effectivement, ça n'a pas la même qualité que des clichés faits par la BnF. Pour un projet de publication, il faut passer par leur service. »
(François, 43 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)*

*« Autrefois, j'ai fait publier, pour un travail collectif, un manuscrit avec enluminures du département des Manuscrits. On nous a fourni le CD-Rom en couleurs. Eh bien, c'est immédiatement exploitable par un imprimeur, on a pu immédiatement faire le fac-similé. »
(Alain, 58 ans, universitaire, musicologie, enquête in situ)*

La photographie pour préserver les originaux

Les lecteurs-chercheurs justifient également leur volonté de prise de vue par un souci de préservation des originaux. Une partie du travail se fera à partir des images des documents, et non des documents eux-mêmes, ce qui présentera le double intérêt de faciliter un premier contact avec le document et de lui éviter d'usantes manipulations.

*« Des fois c'est bien de passer par la photographie avant d'accéder aux originaux pour des raisons de conservation, tout simplement. Cela évite des manipulations inutiles. Parfois des bonnes photos, c'est suffisant pour du repérage et justement, dans un deuxième temps, on peut faire une sélection et faire un choix sur les originaux. Donc c'est pour une facilité de lecture et aussi pour des raisons de conservation. (...) Cela évite de manipuler ces grands plans qui ne sont pas toujours faciles à maintenir ou à présenter pour pouvoir travailler dessus, alors qu'un document numérique c'est beaucoup plus aisé. »
(Jean-Pierre, 48 ans, professionnel du patrimoine, enquête in situ)*

« Aujourd'hui, dans la plupart des cas, les fonds d'archives départementales ou les Archives Nationales sont extrêmement bienveillantes à l'égard des jeunes étudiants qui viennent photographier des documents, qui viennent trois jours, cinq jours, faire une analyse matérielle et photographier des documents. Je n'ai pas rencontré d'obstacles récents et au contraire, je crois qu'il y a eu une intériorisation très grande par les archivistes du fait que ça simplifiait la tâche de tout le monde, y compris la leur, et que par ailleurs ça préservait le document. Ce qui est d'ailleurs l'argument que maintenant j'utilise systématiquement quand j'écris à des collègues directeurs d'archives que je ne

connais pas. Je leur dis voilà, j'ai un étudiant qui va travailler sur tel sujet. Ce serait très important pour lui qu'il puisse décrire de très près son objet mais en revanche, si vous pouvez l'autoriser à faire une campagne photographique un peu complète du document, ça permettra que lui travaille chez lui et que d'un autre côté vous ne sortiez pas le document 50 fois dans l'année. »

(Vincent, 38 ans, universitaire, histoire, enquête hors les murs)

C'est la même logique qui amène les lecteurs-chercheurs à « épuiser » la version numérisée proposée par l'institution avant de demander, le cas échéant, un accès à l'original.

*« Tous les manuscrits je les ai lus sur microfilms d'abord et ensuite je demande à les voir. »
(Thomas, 38 ans, doctorant, histoire, enquête in situ)*

« Il faut voir l'original, c'est hyper important... Mais on peut travailler pendant des mois, quand on est un étudiant débutant, sur des photos numériques. On n'a pas besoin d'aller tout de suite voir le document et souvent j'explique aux étudiants et aux conservateurs que voilà, on va commencer le travail, l'étudiant va déjà se familiariser, parce que c'est bien de faire de l'analyse matérielle mais il faut quand même lire, déjà. Avoir regardé de très près les documents, avoir lu toute la biblio, etc. »

(Vincent, 38 ans, universitaire, histoire, enquête hors les murs)

Les publics prescripteurs, enseignants ou directeurs de recherche, semblent particulièrement conscients des différents degrés d'approche d'un document.

Certains lecteurs-chercheurs, dont la recherche ne nécessite pas un examen poussé de la matérialité des collections, préfèrent se contenter des versions numérisées, par crainte d'abîmer le précieux patrimoine.

« Par hasard, j'ai fait venir certains documents originaux, mais honnêtement, ce n'est pas trop ce que je recherche. Je préfère chercher des documents sur Gallica, ce qui permet de ne pas fatiguer l'ouvrage. (...) Moi, pour ma condition personnelle, je préfère avoir accès aux microfilms car cela permet de ne pas fatiguer, dégrader l'original. L'idéal c'est la version Gallica, car en plus n'importe qui en Province peut y avoir accès. Personnellement je n'aime pas trop toucher à des choses fragiles. »

(Louis, 62 ans, professions artistiques, enquête in situ)

☞ Dans les façons de consulter, deux figures ressortent : l'« affineur », qui travaille les documents *in situ*, et le « moissonneur », qui vise l'accumulation de reproductions dans l'optique d'une étude et d'une analyse ultérieures. Ce dernier tend à devenir la figure dominante, celle d'un usager équipé et connecté, collecteur et collectionneur de traces numériques. Parmi les « moissonneurs », certains agissent par délégation ou dans l'optique d'un partage : projet de recherche collectif, service rendu à un collègue ou prestation rémunérée. Par conséquent, un point central est la facilitation de l'accès aux documents et de leur reproduction (proposée comme service ou acceptée comme usage). Il s'agit de garantir la possibilité d'une transmission la plus large possible de l'expérience de recherche. De plus, l'archivage et le partage des reproductions numériques, souvent effectués en ligne, rendent souhaitables l'installation de connexions internet en salles de lecture. D'autant plus que les lecteurs-chercheurs témoignent du besoin de recourir à des informations ou des outils accessibles seulement sur internet pendant leur temps de consultation.

3. Accéder aux originaux, de façon « raisonnée »

☞ Le chapitre 3 s'intéresse à la communication des originaux, point de cristallisation des tensions mais aussi des coopérations entre usagers et bibliothécaires. En toile de fond, deux paradigmes s'entremêlent : d'un côté, l'accès au patrimoine public, sa connaissance et sa valorisation, de l'autre, les exigences de sa conservation préventive. Le contexte est celui d'une révolution numérique, qui favorise la démultiplication des reproductions en images de haute qualité des objets et documents. Pourquoi et comment continuer à accéder aux originaux, et, le cas échéant, aux fonds non inventoriés ? Comment préserver les collections, et articuler leurs conditions de consultation à l'existence de reproductions numériques ? Mais aussi, comment encourager les processus collaboratifs de recherche sur ces collections ?

Le trésor et la forteresse : la justification de l'accès à l'original

L'original a un statut à part : il apparaît comme un trésor dont la consultation ne va pas de soi. L'objet est unique ou rare, et l'est d'autant plus quand aucune reproduction n'en existe. Si le lecteur-chercheur veut travailler dessus, il n'a d'autres choix que de se déplacer pour venir l'étudier en bibliothèque. Et si même une ou des reproductions sont disponibles, il arrive qu'à un moment donné de la recherche, le lecteur-chercheur souhaite prolonger sa réflexion à partir de l'original, ce dernier pouvant lui apporter d'autres informations ou la confirmation de celles qu'il avait déjà. Il ne s'agit alors pas uniquement de s'intéresser à son contenu mais également à sa matérialité.

Certains cas font consensus. La confrontation à l'original apparaît nécessaire par exemple dans le cas de la recherche d'une attribution de signature.

*« C'est en regardant les originaux que nous allons discuter ensemble, avec ces chercheurs, ces conservateurs, et affiner l'attribution. »
(Annie, 60 ans, conservateur, enquête hors les murs)*

Elle se révèle également utile dans le cadre de la préparation d'une exposition, quand le lecteur-chercheur prévoit de valoriser le document ou l'objet en le montrant au public.

*« Il y a quand même un degré d'information supplémentaire à voir l'original, qui n'est pas répertorié dans les fiches. Après, c'est le côté esthétique : c'est quand même plus agréable de voir une pièce, surtout si on a à la présenter dans une exposition publique. Pour voir aussi son bon état général, voir s'il y a une éventuelle restauration à faire ou pas. »
(Jean-Pierre, 48 ans, professionnel du patrimoine, enquête in situ)*

Mais quand la volonté d'accéder à l'original s'inscrit dans le cadre de sa « simple » étude, ressort l'idée d'une forme de concurrence entre originaux et reproductions numériques, comme si l'existence d'une image de l'objet venait disqualifier le besoin de se confronter à l'objet lui-même.

L'existence d'une reproduction numérique, rempart à la consultation de l'original ?

Si les outils techniques donnent la possibilité de zoomer, de se balader sur la page d'un document reproduit numériquement pour y lire certains détails, ils n'offrent pas toutes les qualités d'une observation *in situ* des originaux et ne sauraient suffire à en proscrire l'accès.

*« Je continue à m'intéresser aux manuscrits, mais ça devient de plus en plus difficile de voir l'original avec la numérisation. Et en fait, il y a certaines questions pour lesquelles il faut absolument voir le manuscrit. »
(Elizabeth, 61 ans, universitaire étranger, littérature, enquête hors les murs)*

Cette consultation de l'original permet d'accéder au hors-champ du document numérisé : les marges, les reliures, les versos, les tranches, les estampilles. En outre, chaque indice matériel devient parlant : la taille, le volume, les couleurs, les encres...

*« Pour les livres anciens, du siècle précédent, oui bien sûr, j'utilise beaucoup les bases de données qui sont en ligne. C'est plus rapide, et aussi tu peux les enregistrer sur ton ordinateur. Et surtout, ça va vite. Avec les originaux, il y a toujours une démarche à faire... Même si parfois, c'est mieux d'avoir les originaux parce que ceux qui font la numérisation ne numérisent pas toutes les choses, il y a des petits coins qu'on ne voit pas très bien (...) ou alors il y a pas mal de choses qui n'ont pas été numérisées parce qu'on croyait que c'était pas très important »
(Léa, 30 ans, doctorante, architecture, enquête in situ)*

*« Oui, ça, les bases de données c'est très bien mais en fait, ce que je trouve un peu décourageant, un peu... C'est que je ne voudrais pas que toute cette technologie nous empêche de voir les documents. Et parfois ici, j'ai un peu... J'ai de la chance, parce que pour mon travail, ils doivent toujours me donner les manuscrits. Mais je sais que ce n'est pas toujours le cas. C'est de plus en plus on garde les manuscrits, c'est numérisé, donc tu ne peux pas les voir. Il y a les filigranes à l'œil nu. Il y a la qualité du papier. Il y a des choses qu'il faut voir ou parfois, on ne lit pas très bien, il faut voir ce qu'il y a écrit, parfois, c'est... je crains... J'aime beaucoup les nouvelles technologies ça permet beaucoup de choses, mais je crains que parfois c'est même un peu trop poussé. Je veux dire, si un chercheur a besoin de... après qu'il a travaillé sur le document reproduit, bien sûr, si c'est reproduit, je pense que tout le monde est content de l'avoir chez lui, mais après il faut quand même voir le document original. Et bon... J'ai des amis qui sont venus ici à la BN et à qui on a dit : "Ah non, vous ne pouvez pas voir ce document !". Mais, ils sont venus de l'étranger pour le voir... c'est quand même... »
(Pilar, 36 ans, chercheur étranger, musicologie, enquête hors les murs)*

S'exprime en arrière-fond une crainte face au « tout numérique », qui empêcherait à terme l'accès aux collections patrimoniales.

L'expression couramment employée de « documents de substitution » pour désigner des reproductions numériques est révélatrice d'une certaine vision de leur usage. Ce terme induit de « remplacer » l'original par son image, réduisant la part des possibles. Dans ces conditions, les lecteurs-chercheurs éprouvent une crainte à l'idée de ne plus pouvoir accéder aux collections lorsqu'elles ont été numérisées – comme si l'existence de reproductions offrait un argument imparable au refus de communication des originaux.

Les personnes rencontrées mobilisent un certain nombre d'arguments pour montrer combien il est indispensable d'accéder à la matérialité du document, de développer une connaissance « rapprochée » de ce dernier pour une compréhension juste et mesurée, quel que soit le domaine ou l'objet étudié, quel que soit l'objet d'étude, et ce, sans pour autant faire un procès d'intention aux versions numériques, qui ont un autre rôle dans le cheminement de la recherche.

La question de la numérisation soulève aussi celle de son champ d'application (les fonds jugés moins prioritaires que d'autres), et renouvelle la notion d'inédit dans le domaine de la recherche.

« Moi mes originaux n'ont jamais été retranscrits donc ce sont des inédits et donc pour les récits de voyages c'est intéressant parce qu'on a tous les carnets de notes de voyages. Ça a été dur de déchiffrer, très très dur. Je n'arrive pas à tout lire. L'écriture est très difficile, c'est écrit au crayon à papier, ça a été écrit dans les voitures de l'époque, dans les gondoles. La conservatrice qui a travaillé sur le même homme politique que moi m'aide beaucoup. C'est elle qui m'aide le plus. (...) C'est difficile de vous répondre sur la numérisation car je n'en ai pas, mais je vois par rapport aux étudiants sur Proust, car j'ai regardé ce qu'ils ont fait. La numérisation a apporté beaucoup car on peut grossir avec une très bonne qualité mais de temps en temps ils sont obligés d'aller vérifier sur une feuille elle-même pour les informations supplémentaires. Moi par exemple avec le crayon à papier même avec une très bonne numérisation je ne sais pas si... il faudrait vraiment une qualité exceptionnelle parce que des fois il faut faire bouger la feuille pour réussir à lire le crayon à papier parce qu'il est presque effacé. Bon après il y a des choses sur le papier; l'épaisseur et tout ça. Bon moi ça je ne sais pas faire mais je sais qu'il y en a que ça intéresse. Et je pense qu'il y a des gens, j'ai déjà vu des gens demander les documents sur Proust et qui sont déçus quand on leur dit que c'est numérisé parce qu'il y a quelque chose d'affectif, il y a plus d'émotions à prendre le document en lui-même. »
(Isabelle, 30 ans, doctorante, littérature, enquête in situ)

L'accès à l'original permet de « sentir » le document, au propre et au figuré.

« Et puis en plus, je ne sais pas, il y a l'aspect, je ne sais pas si on peut dire, sentimental, la sensibilité au papier. Pour moi, ça a toujours été, donc, mais je n'ai connu que ça, le papier. C'est un peu comme lire un livre, si vous voulez. Lire un livre papier et se mettre sur un écran comme le font les jeunes maintenant pour lire les œuvres de Proust ou autre... moi je veux bien mais enfin... moi, je ne peux pas ! Je ne peux pas ! »
(Gérard, 68 ans, retraité, enquête hors les murs)

Une « sensibilité » à l'objet matériel

Une dimension affective est perceptible, même si elle n'apparaît pas comme centrale. Une progressive familiarité s'établit avec les objets étudiés au point de provoquer chez certains l'impression d'une plongée dans le passé.

*« Moi, je me projette. C'est absolument, c'est la chose qui m'a le plus frappé. C'est de vivre dans le passé à travers du papier. »
(Gérard, 68 ans, retraité, enquête hors les murs)*

Les archives sont « sensibles », car elles conduisent à mobiliser les sens et à réintroduire une part d'intuition et d'émotion dans les processus d'élaboration de la connaissance – une part qui semble refusée par l'étude des reproductions numériques.

Certains lecteurs-chercheurs posent un regard critique sur la relation qu'ils entretiennent aux documents originaux, opposant un versant « froid » rationnel et un versant « chaud » de l'ordre du sensible.

*« Ça m'apporte quoi ? Pas vraiment grand-chose ! Bon parfois, on est fétichiste avec les originaux mais pour moi l'important c'est l'information qu'il y a dedans. Si un jour il y avait toutes ces archives en copies, ça pourrait être la même chose car l'essentiel serait d'avoir l'information qu'il y a dedans. (...) Il y a une forme de bénéfice affectif à voir l'écriture... Le tactile, toute cette histoire... »
(Léa, 30 ans, doctorante, architecture, enquête in situ)*

Le rapport aux documents est complexe et intense. C'est en passant par une relation de proximité qu'une familiarisation progressive à l'objet d'étude s'établit.

*« Je pense que c'est vraiment avec le temps, en passant des heures et des heures, et même des semaines et des semaines que j'y ai passé. Au début j'étais assez gêné par l'usure d'une monnaie qui n'est pas la même ou par l'éclairage, selon où est placée la source de lumière, ça peut créer des ombres et ça peut nous tromper. Alors, il y a des petites combines, de voir, par exemple, une erreur dans le coin, quelque chose qui est mal gravé, deux lettres qui sont légèrement écartées plus que d'habitude, une petite usure ou une petite cassure dans la matrice, il faut essayer de trouver des détails, et ça marche comme ça. »
(Marin, 28 ans, doctorant, numismatique, enquête hors les murs)*

Une forme d'imprégnation devient possible. Quand elle atteint un niveau suffisant, chaque détail peut provoquer un déclic, faire avancer la réflexion.

Le travail sur les indices matériels devient une méthode d'appréhension et d'analyse. Il faut du temps pour bien voir, l'œil doit en quelque sorte s'acclimater pour déceler certains signes ou détails.

« Non, mais il suffit de bien regarder pendant plusieurs heures pour commencer à voir. Il y a un style d'écriture, quand on voit... ce même style d'écriture, cette même écriture dans un autre manuscrit, on se rappelle : Ah oui, j'ai vu cette main quelque part ! Des petits signes dans les marges qu'on ne comprend pas, dont on ne comprend pas la signification, si on les voit dans plusieurs manuscrits, on commence à se poser des questions. Pour certains, je pense qu'il y a des signes en marge pour indiquer quels ouvrages doivent être copiés dans un autre manuscrit. Parfois, il s'agit de corrections, on voit, par exemple, deux petits points et quand on les voit assez souvent à côté d'erreurs, on se rend compte que c'est le code du copiste. (...) C'est surtout le regard. J'essaye de ne pas trop y toucher. Et

puis, il y a certaines bibliothèques où vous portez des gants. On touche délicatement. On ne veut pas effacer l'écriture qui est parue. »

(Elizabeth, 61 ans, universitaire étranger, littérature, enquête hors les murs)

Le développement de cette sensibilité implique un accès à l'original. Dans ce cas, les images disponibles pour le moment ne proposent pas une alternative intéressante ; on peut penser qu'à l'avenir les progrès technologique (3D, etc.) viendront transformer ce rapport à l'original.

Les indices matériels, sources de savoir

Face à un original, le lecteur-chercheur peut être attentif à toutes les interventions humaines sur un document, celles au moment de sa fabrication, celles au moment de son utilisation, celles au moment de sa conservation. L'analyse des pliures est prise ainsi en exemple.

« Par exemple sur les... il y a des choses caricaturales, qui peuvent frapper l'imagination. Des études sur les pliures sur des documents d'archives qui montrent comment ils ont été pliés et quand on a plusieurs pliures et qu'on arrive à comprendre les différentes époques où les pliures ont été faites, on arrive, en fait, avec les mentions dorsales et les pliures à reconstituer les politiques d'archivages et d'utilisation des documents, par exemple, de documents produits au XIII^e siècle mais qui au XIV^e siècle ont été utilisés d'une certaine manière, qui au XV^e siècle ont été retriés et réutilisés d'une autre manière. »

(Vincent, 38 ans, universitaire, histoire, enquête hors les murs)

D'autres interventions concernent le texte lui-même : annotations, écritures surajoutées, grattages, retouches...

« Et, j'ai travaillé sur les manuscrits parce qu'on ne peut pas bien décrire un manuscrit sans le voir. On ne peut pas voir les grattages, par exemple, on ne peut pas voir, même en images numérisées, on ne peut pas être sûr de la composition des cahiers du manuscrit. Donc pour certaines questions, il faut absolument voir. (...) Sur le parchemin on gratte les lettres pour faire dans le meilleur des cas, on gratte les lettres pour faire les corrections. Parfois les corrections sont surimposées si c'est fait rapidement. Et si c'est bien fait, c'est gratté, parfois on peut récupérer le texte d'origine à l'aide de la lampe aux ultraviolets. Donc, il faut faire ça aussi, et puis même pour voir la signature, les anciennes provenances des signatures qui souvent sont grattées par de nouveaux propriétaires, il faut voir l'objet »

(Elizabeth, 61 ans, universitaire étranger, littérature, enquête hors les murs)

Le lecteur-chercheur peut être également attentif aux conséquences du temps et à l'état du papier : les marques d'usure, les tâches, les signes de dégradation, etc.

Certains s'arrêtent à la surface quand d'autres sondent l'épaisseur de la matière. Certains se contentent du contenu quand d'autres « creusent » plus profondément le document, cherchant autre chose, comme par exemple des informations sur les choix de celui qui l'a produit ou de ceux qui l'ont conservé. Cette exploration dépend principalement du degré d'expertise du lecteur-chercheur et de ses compétences lorsqu'il tente de faire « parler » la matière.

« On peut apprendre des éléments à la fois sur la qualité de la réalisation, mais bon des choses qui étaient déjà observables auparavant. Mais surtout, on peut également connaître des choses sur les formes de transmissions donc de conservation, donc on peut prendre le document au deuxième degré, c'est-à-dire non seulement le document pour ce qu'il contient comme information pour les raisons pour lesquelles on l'a écrit, mais aussi pour les raisons pour lesquelles on l'a conservé, ce qui veut dire qu'on peut, par exemple, restituer une problématique en termes de réception qui est quand même un des grands problèmes d'époques faiblement documentées. Donc, d'un seul coup, quand on a eu à réfléchir à la manière dont un manuscrit ou un document d'archive a été non seulement produit, mais conservé et transmis, alors ça change complètement. »
(Vincent, 38 ans, universitaire, histoire, enquête hors les murs)

Les historiens s'intéressent de plus en plus à la carrière des objets, une démarche adoptée depuis longtemps par les ethnologues. Ainsi, il s'agit de dresser la généalogie de l'objet, de saisir l'environnement de sa production jusqu'à celui de sa conservation pour mieux l'inscrire dans une histoire de la collection.

« Jusqu'à peu, il n'y avait pas de réflexion sur l'inventaire en tant que tel et sur la conservation de ses états antérieurs. On avait une mémoire orale des vieilles bibliothécaires qui se souvenaient que par hasard, elles avaient mis ça plutôt à droite, plutôt à gauche, mais il n'y avait pas une vraie réflexion. »
(Paul, 40 ans, universitaire, anthropologie, enquête hors les murs)

La résurgence de cet attrait pour la matérialité s'inscrit dans des évolutions épistémologiques ; elle n'est pas séparable du renouvellement des approches en histoire, du développement d'un savoir réflexif et critique sur les pratiques de l'historien. « Que fait-on ? » « Comment ? » « Pourquoi ? » « Sur quoi ? » sont les questions qui guident la recherche, qui induisent de nouvelles manières de faire et de concevoir la pratique de l'histoire, qui interrogent la construction de la recherche en train de se faire. Est-ce ce qui explique que des dialogues entre l'historien et l'anthropologue émergent de nouveau ?¹¹

La tension entre accès à un patrimoine public et exigences de conservation préventive

Nombreux sont ceux qui pensent que les freins à la communication des originaux tiennent à un certain protectionnisme des conservateurs, qui se transforme parfois en une sorte de mainmise.

« On a l'impression que ces gens-là ont des choses qui leur appartiennent, des manuscrits à eux et ils ne veulent surtout pas les montrer aux autres ou tout au moins, c'est réservé à des catégories très précises de chercheurs assermentés, de professeurs, etc. Alors, il faut montrer patte blanche, même les... enfin, si je peux dire... les professeurs avec qui j'en parle, les chercheurs, les étudiants, le jugement vis-à-vis de l'accueil est relativement unanime pour dire : c'est plus difficile d'aller à la BnF que d'aller aux Archives Nationales. »
(Gérard, 68 ans, retraité, enquête hors les murs)

¹¹ BURGUIERE André, 2007, « Les historiens de la France saisis par l'anthropologie », *Ethnologie française*, pp. 99-102 ; ANHEIM Étienne, 2012, « L'historien au pays des merveilles ? Histoire et anthropologie au début du XXI^e siècle », *L'Homme*, n° 203-204 : « Anthropologie début de siècle » (sous la dir. M. NAEPPELS), pp. 399 à 427.

Dans cette bataille de légitimité, qui, dans les perceptions, laisse peu de place à la négociation, l'argument de conservation apparaît toujours l'emporter.

Cette volonté de contrôle ne serait pas propre au corps des conservateurs. D'après les lecteurs-chercheurs, elle se retrouve également, au sein des bibliothèques, chez les personnels d'autres catégories. Ce comportement s'expliquerait dans la relation de « fétichisation » que ces derniers entretiennent eux-aussi parfois avec les documents.

« Voilà, d'ailleurs ça, c'est un truc assez marrant aussi quand on veut faire, toujours sur le versant ethnographique, c'est la fétichisation du document alors en particulier dans les dépôts où il n'y a pas beaucoup de vrais conservateurs en titre et où au fond, plus on descend dans la hiérarchie très souvent, plus pour faire respecter la raison administrative de précaution des documents, les conservateurs font passer des consignes extrêmement strictes et du coup vous vous retrouvez parfois dans des situations où il y a des gens qui sont agents administratifs, cadres C et B et qui sont beaucoup, beaucoup, beaucoup plus contraignants dans l'usage et le rapport à l'objet que ne le seraient leurs supérieurs, mais simplement : le patron n'est pas là. Par exemple, vous regardez des cartulaires que personne ne regarde, qui sont hyper-solides dans du gros parchemin et on vous explique qu'absolument il faut avoir des gants pour les consulter et que là, aujourd'hui, il n'y a pas de paire de gants, et que vous ne pouvez pas consulter... des cartulaires comme ça, dans la société européenne, on en a tourné des pages par milliers pendant des siècles, enfin... c'est absurde. Même je si comprends très bien que ça vient d'une démarche de préciosité qui est que, oui, il y a des manuscrits qu'on va abîmer si on ne les regarde pas avec des gants. C'est assez difficile d'avoir un rapport raisonné à l'objet. »

(Vincent, 38 ans, universitaire, histoire, enquête hors les murs)

Cette attitude paraît contradictoire avec la mission de ces établissements publics. Les fonds qu'ils détiennent sont des fonds publics. Les collections sont qualifiées de « bien commun » et à ce titre, tout public peut en disposer même s'il se doit en contrepartie de le respecter.

« Si vous voulez, moi, en tant que citoyen, je me passionne pour ça, pour les vieux papiers, donc, j'attends, je suis citoyen français, les manuscrits qui sont à la Bibliothèque Nationale comme ceux qui sont ici, m'appartiennent un petit peu, comme ils appartiennent à tout le monde. Donc, j'attends à ce qu'on m'accueille en disant : "Vous cherchez quelque chose, même si vous êtes amateur, vous n'êtes pas professionnel, professeur ou autre chercheur, vous vous intéressez à ça, on va vous faciliter les choses, puisque c'est un bien commun", voilà. Et ça m'a choqué, si je peux dire, qu'on me donne l'impression que je ne faisais pas partie des gens dignes de pouvoir accéder... »

(Gérard, 68 ans, retraité, enquête hors les murs)

Les personnes rencontrées s'accordent sur les exigences de conservation et le respect des œuvres. Toutes conviennent que sortir trop souvent un objet, le toucher, le manipuler sont des actes qui peuvent l'abîmer.

« Je pense que si on prend un scanner, on frotte sur le document pour prendre la page entière et pour certains documents ce n'est pas trop grave mais pour d'autres c'est embêtant. Pareil pour le crayon et pareil : même si on a le droit de prendre des photos, on ne peut pas avec le flash. Bon il faut respecter. »

(Louis, 62 ans, professions artistiques, enquête in situ)

Ceux qui n'ont pas besoin des originaux pour la conduite de leur recherche ont tendance à prendre des positions plus radicales que ceux qui en font une condition *sine qua non* à leurs travaux. Ils considèrent que la reproduction (microfilm ou numérique) reste suffisante pour l'analyse.

Du choc des cultures aux processus collaboratifs

Des relations de spécialiste à spécialiste

En bons observateurs, les lecteurs-chercheurs ont appris à s'armer de patience, à user de quelques stratégies pour approcher le conservateur, spécialiste de la question qui les intéresse ou le responsable du département qui pourra leur ouvrir les portes d'un fonds :

« Alors d'abord il a fallu attendre presque un an pour que le conservateur me reçoive, donc pour tout simplement pouvoir savoir qu'est-ce qu'il y avait dans ce fonds, parce que c'était un fonds qui, à l'époque, n'avait jamais encore été traité. Et le conservateur était quelqu'un d'extrêmement complexe, donc ça a été grâce à une autre collègue de ce conservateur que j'ai pu finalement avoir un rendez-vous, et ça a été uniquement grâce à la directrice du département que j'ai pu commencer à lui demander déjà de pouvoir consulter les documents parce qu'autrement, moi, j'aurais quasiment foiré ma thèse qui était sur ce sujet-là. »

(Mona, 35 ans, chercheur, musicologie, enquête hors les murs)

Une fois les premières barrières levées, il s'agit bien souvent d'entretenir de bonnes relations avec ces responsables, personnels référents, sollicités pour avoir accès aux collections patrimoniales dont ils ont la charge.

« Aujourd'hui je suis arrivé en fin de matinée et je vais rester jusqu'à la fermeture. Et il faudra que je revienne car c'est un sujet qui, hélas, est vaste. Donc je reviendrai au moins une ou deux fois et, dans un second temps, je rencontrerai les conservateurs après avoir travaillé sur les ouvrages, étudié les références. Et là je verrai les monnaies et médailles en tant qu'objets. »

(Jean-Pierre, 48 ans, professionnel du patrimoine, enquête in situ)

C'est donc à la porte d'un connaisseur que l'on frappe. Les rendez-vous se prennent par courrier électronique, mais quand le lecteur-chercheur fréquente régulièrement les lieux, qu'il est un habitué, il peut aussi s'adresser directement aux présidents de salle dont il connaît généralement la spécialité :

« Ici, je prends rendez-vous si j'ai quelque chose de particulier à discuter, mais comme tous les personnels qui gèrent certaines archives sont en permanence en présidence de salle, donc tu peux leur demander au fur et à mesure. »

(Léa, 30 ans, doctorante, architecture, enquête in situ)

Avec le temps, un véritable dialogue s'établit entre spécialistes des mêmes domaines. De là naissent les collaborations. Dans ce cadre, les compétences des personnels de la Bibliothèque sont davantage reconnues par les lecteurs-chercheurs qui se reconnaissent à travers leurs homologues conservateurs.

Malgré des logiques différentes, on observe en effet une certaine porosité entre le monde des conservateurs et celui des chercheurs. Il existe des passerelles entre les institutions de conservation (bibliothèques, archives, musées) et les institutions académiques et de recherche (université, écoles, laboratoires) : projets communs, partenariats, etc. Il existe également des pratiques qui, malgré la différence d'échelles, se ressemblent : la recherche, quelle qu'elle soit, procède d'un classement, d'une mise en ordre des sources, des idées. Ces manières de faire, même dans la diversité des contextes, en sont le fondement. Si l'institution dont la mission est de conserver se préoccupe de ses propres fonds pour les rendre visibles, le chercheur lambda fait de même à son niveau. Les enjeux se recouvrent, favorisant le développement de coopérations.

« Oui, je pense que oui, parce que simplement je connais certains conservateurs, avec qui j'ai des relations de travail qui dépassent le lieu. Pour des préparations d'expositions, des préparations d'ouvrages, des projets d'éditions. Ça m'est arrivé aussi de faire étudier des monnaies ici, que nous avons dans nos collections. Donc ce sont des vraies relations de travail. »

(Jean-Pierre, 48 ans, professionnel du patrimoine, enquête in situ)

Ces collaborations ne sont pas qu'occasionnelles, elles peuvent durer dans le temps.

« Nous avons longuement travaillé, avec mon homologue de la Bibliothèque – nous sommes deux établissements à se partager le fonds de cet artiste – à l'élaboration de l'exposition et du catalogue »

(Josiane, 58 ans, conservateur, enquête hors les murs)

Les frontières peuvent donc se faire minces entre le lecteur-chercheur et le conservateur. C'est du dialogue entre ces deux protagonistes que peuvent naître les pistes de recherche, les trouvailles des uns et des autres. D'une certaine manière, ils participent, communément ou distinctement, à la connaissance d'un fonds, d'une collection.

Traverser le miroir

Il arrive que le lecteur-chercheur se mue en conservateur, se plaçant du côté des coulisses, au plus près des fonds. Son activité propre de recherche le conduit à repérer des documents, mais aussi à réinterroger les classements, les indexations, à étudier les traces historiques des « logiques archivistiques » (identification, attribution...). Une expérience de recherche qui est mise à profit pour l'institution.

« Pour l'instant, c'est moi-même qui me fais mes propres inventaires de chaque boîte que je consulte (...) Là, j'ai fait deux boîtes en particulier, qui m'ont été demandées par le musée – évidemment, comme je le fais pour moi, j'en fais profiter le musée. »

(Mona, 35 ans, chercheur, musicologie, enquête hors les murs)

« Moi, personnellement j'ai aussi eu un intérêt avec les archives (...). Donc, de fil en aiguilles, en travaillant presque quotidiennement, on m'a demandé de jeter un œil sur le fonds d'un anthropologue – fonds qui était d'abord au Collège de France et qui est venu ici ensuite – pour essayer de faire un état des lieux de l'inventaire qui en avait été fait ; parce

plusieurs inventaires ont été faits, plus ou moins bien, enfin, il y avait des soucis, donc j'ai commencé à jeter un œil dans ces inventaires et en fait, je suis passé pour la première fois de l'autre côté, et on m'a sorti l'ensemble, l'entièreté des boîtes et on m'a dit : "Voilà, vous avez mains libres sur le fonds, vous faites ce que vous voulez, vous réarticulez les documents avec... si vous voyez qu'il y a des choses qui fonctionnent ensemble". En gros, vous refaites les boîtes. Donc, c'est là que j'ai compris une partie de la logique archivistique qui était derrière la conservation des documents. Parce que, du côté des chercheurs, nous on demande des documents, ils nous apportent les boîtes, tout est propre, tout est net, tout est cadré alors qu'en fait, passer de l'autre côté du miroir, c'est tout à fait intéressant de voir les questions que se posent les archivistes (...). J'ai appris la question des plans de classements, la correspondance d'un côté, les manuscrits de l'autre, les imprimés encore d'un autre côté. »

(Paul, 40 ans, universitaire, anthropologie, enquête hors les murs)

Dès lors que le lecteur-chercheur se retrouve en position de conservateur, certes temporairement ou dans une posture d'entre-deux, il n'hésite plus à solliciter ses collègues conservateurs et réciproquement.

« Moi, en tous les cas, j'étais effectivement confiée à un conservateur, mais le plus du travail que j'ai fait, c'était avec la directrice, qui, vraiment, elle, me recevait, elle me donnait aussi... Même, très souvent j'allais discuter avec elle pour des questions méthodologiques aussi, parce que, comment, à son avis, c'était mieux de classer une chose plutôt qu'une autre, donc, voilà. C'était un travail, et elle était toujours tenue évidemment au courant de mon niveau d'avancement, etc., etc., mais... Voilà, c'était plutôt, c'était vraiment grâce à elle que tout le travail a pu se faire dans les délais et sans des retards qui auraient été gênants. »

(Mona, 35 ans, chercheur, musicologie, enquête hors les murs)

Le conservateur apparaît même un interlocuteur privilégié.

« Il reste un interlocuteur pour moi, il me donnera des conseils, il m'orientera, etc., j'en suis sûr, si vous voulez. Alors, j'ai peut-être eu de la chance de tomber sur lui,... je ne sais pas. Mais, je ne voudrais pas inversement, dénigrer, il ne s'agit pas de ça, mais il y en a qui sont plus présents que d'autres. »

(Gérard, 68 ans, retraité, enquête hors les murs)

Le partage des connaissances entre le lecteur-chercheur et le conservateur est, de cette manière, rendu possible.

C'est également à l'occasion d'un contrat ou d'une activité bénévole qu'un lecteur-chercheur peut être amené à inventorier des fonds, à initier des dynamiques de valorisation avec l'extérieur (publication, exposition...). Cette situation apparaît comme une aubaine pour chacune des parties.

« Et en fait, ça m'a apporté beaucoup parce que, moi, je suis très curieuse et surtout mon centre d'intérêt c'est le XIX^e donc je demande souvent : s'il y a d'autres choses à faire, je suis preneuse ! Et donc j'ai catalogué des éditions, j'ai travaillé sur des manuscrits du XIX^e, on m'a fait cataloguer les manuscrits autographes d'un artiste et donc tout ça c'était bien, parce que j'aime bien ne pas me confiner mais en même temps, même le travail sur les sources anciennes, c'est génial ! Parce que j'ai appris beaucoup, beaucoup de choses auxquelles je ne serais jamais allée regarder les manuscrits des cantates italiennes. C'est quelque chose qu'on apprend et c'est une richesse et surtout pour déchiffrer les manuscrits, là, on a de quoi faire, donc... »

(Pilar, 36 ans, chercheur étranger, musicologie, enquête hors les murs)

Ce constat n'est pas propre à la BnF-site Richelieu, il peut être élargi à d'autres institutions patrimoniales :

« (...) ils ont des tas de... comment je pourrais dire... des tas de gens qui travaillent, qui établissent des fiches d'actes et autres, depuis des dizaines et des dizaines d'années et qui restaient en magasin parce que personne ne les travaillait, en faisait des listings, etc. Et donc, c'est ce que je fais, depuis un certain nombre d'années maintenant. Et, il faut dire que pour moi, ça a un double avantage : d'abord je rends service, bien sûr, et je rends service en plus à mes coreligionnaires chercheurs et d'autre part, je me rends service parce que j'apprends des tas de choses et qui me servent en particulier dans mes propres recherches. »

(Gérard, 68 ans, retraité, enquête hors les murs)

L'apport pour le lecteur-chercheur transparaît non seulement dans l'acquisition progressive de certaines compétences mais également dans l'accès facilité à des documents.

Le principe de l'iceberg ou la place de l'inédit dans la recherche

C'est « de l'intérieur » que se font les plus belles découvertes et certains chercheurs, souvent en début de carrière, l'ont bien compris.

« Je pense qu'il y a beaucoup de choses... Je le vois ici. Il y a beaucoup de choses qui ne sont pas encore... On essaye, quand on catalogue de rendre tout accessible, mais il y a beaucoup de choses qui ne le sont pas encore. Donc, souvent, on ne sait pas. Moi, en travaillant ici six ans, j'ai appris beaucoup de choses qui me servent même pour mon travail de chercheuse. »

(Pilar, 36 ans, chercheur étranger, musicologie, enquête hors les murs)

La prise de conscience d'un traitement des fonds antérieur (et nécessaire) à leur communication ouvre des perspectives aux chercheurs même si elle pose question.

« Les chercheurs n'ont jamais accès aux documents d'archives, ils ont accès à des documents d'archives qui sont déjà inventoriés, pour lesquels un premier tri a été fait. Ce qui pose d'ailleurs un certain nombre de problèmes. »

(Paul, 40 ans, universitaire, anthropologie, enquête hors les murs)

Ils prennent la mesure des enjeux de ce classement, rendu visible et accessible. Ils prennent aussi la mesure que les inventaires et catalogues (forme papier ou en ligne) ne sont pas forcément complets, jusqu'à faire de leurs zones d'ombre un lieu à explorer, un objet de recherche.

« Oui, c'était des archivistes, le monde du Collège de France mais qui était en fait un classement sans être un classement, qui était simplement un rangement plus qu'un classement. Donc, encore une fois, les correspondances étaient mélangées, etc. (...) On a fait appel à moi surtout en particulier pour une dizaine de boîtes dans lesquelles il y avait des notes d'étudiants et on ne savait pas très bien, qu'est-ce qu'on allait en faire en gros. Donc, personne n'avait jamais ouvert ces boîtes, en gros puisque ça n'intéressait personne. Ça n'était pas des manuscrits, c'était des fiches de travail, c'était des choses comme ça. A partir du moment d'avoir l'entièreté des boîtes, de pouvoir les ouvrir, et de mettre à plat les documents donnait une cohérence de toute façon (...) Voilà, donc l'inventaire. A chaque

fois dans l'inventaire, j'indiquais ce type de précisions chronologiques ou j'essayais de donner, en tous cas, un sens à ces documents. A partir de là, en fait, on m'a dit : il y a un fonds, il est encore en cartons et c'est un peu le problème parce que, personne ne veut vraiment jeter un œil dedans. »

(Paul, 40 ans, universitaire, anthropologie, enquête hors les murs)

Cet attrait pour les sources non inventoriées (ou même seulement non numérisées) est patent chez le chercheur avancé. La quête de l'inédit, ainsi que le désir du hors-champ (hors internet, hors publications, hors catalogues, hors inventaires) nourrit son approche. Cette connaissance de la marge fonde l'originalité de sa démarche. Les trouvailles ne sont pourtant possibles qu'en se plongeant dans les fonds, dans un travail qui peut sembler inépuisable.

« Pour les attributions, il faut explorer les fonds, si vous voulez, c'est le principe. Beaucoup de trouvailles sont faites ainsi. Une fois que vous êtes familiarisé, il faut tout parcourir. Je pense que j'en ai encore oublié, ça fera plaisir à de futurs historiens! Mais le corpus que je présente s'est énormément enrichi et ça c'est un travail de longue haleine. »

(Josiane, 58 ans, conservateur, enquête hors les murs)

C'est ainsi que les collections deviennent des objets de recherche vivants et partagés. Les intérêts des lecteurs-chercheurs et des conservateurs se croisent, permettant les rencontres. La porosité des statuts engendre des manières communes de faire.

☞ Les lecteurs-chercheurs perçoivent l'accès à des originaux comme de plus en plus difficile. En même temps, de nombreux documents ne sont pas numérisés par l'institution ou sont incomplètement répertoriés. Quand une reproduction existe, il est admis qu'elle doit être utilisée dans un premier temps. Pour certains, cela est suffisant. D'autres, une fois épuisé le travail sur la reproduction, ont besoin d'un accès aux originaux. La consultation d'un original permet de dévoiler le hors-champ de sa reproduction numérique, qui demeure une image. De plus, le contact avec l'objet peut s'avérer utile, pour l'appréhender dans toute sa matérialité (volume, épaisseur, taille, papiers, filigranes, encre, couleurs...). Au-delà des informations sur sa nature, son contexte de production et d'usage, il révèle des données sur l'histoire de l'objet devenu patrimonial, révélatrice des évolutions de la connaissance, des fluctuations des légitimités artistiques et culturelles, mais aussi des progrès des savoirs et techniques de la documentation. Autant d'éléments qui plaident en faveur d'un accès « raisonné » aux originaux. Si des tensions peuvent apparaître lors des négociations pour cet accès, elles peuvent se réitérer autour de la question de la prise de photographies personnelles. Par la confusion qu'ils inspirent, les arguments avancés par les personnels sont perçus comme un nouveau discours de contrôle sur les collections – alors que les lecteurs-chercheurs accordent une importance majeure à la possibilité de conserver des traces de leur venue sur place. Il apparaît primordial de clarifier les règles d'usages en matière de photographie. Quand un dialogue s'établit entre spécialistes qui se reconnaissent comme tels, des coopérations étroites entre lecteurs-chercheurs et personnels scientifiques de la Bibliothèque sont courantes. La quête de fonds inexplorés par les lecteurs-chercheurs les plus experts rencontre le besoin de l'institution de renouveler la connaissance sur ses collections. Apparaît alors un espace de collaboration qui pourrait avoir valeur d'exemplarité.

4. Archiver les reproductions numériques

☞ Le chapitre 4 s'intéresse aux archives personnelles des lecteurs-chercheurs et à leurs bibliothèques virtuelles. L'enquête sort du site Richelieu pour explorer les bureaux et ordinateurs des lecteurs-chercheurs. Comment produire, conserver et classer les documents numériques et capitaliser les ressources accumulées ? Pour la BnF, comment multiplier les documents numériques et faciliter leur appropriation ?

Le vocabulaire est instable pour décrire la forêt des documents, originaux ou reproductions, conservés par les lecteurs-chercheurs au sein de leurs espaces de stockage personnels, réels ou virtuels. S'agit-il de bureaux virtuels ? De bibliothèques numériques ? D'archives personnalisées ? A la croisée de la gestion de l'information, de la classification des connaissances et de la production des savoirs, le rangement de leurs sources et ressources par les lecteurs-chercheurs constitue une boîte noire. Quels supports de connaissances utilisent-ils ? Quels documents gardent-ils et lesquels jettent-ils ? Quels sont les rôles respectifs de l'ordinateur et du papier dans cette économie ?

Conservation des données : du stockage au partage

Les images reproduisant des éléments de fonds documentaires ou de collections patrimoniales – photographies ou scans, d'amateurs ou de professionnels – viennent s'ajouter, dans les ordinateurs des lecteurs-chercheurs, à d'autres images créées par d'autres personnes en d'autres lieux (photographies prises par des collègues ou trouvées en ligne – numérisations de manuscrits, par exemple), mais aussi à des textes en format électronique (publiés ou non).

La tendance à l'appropriation des documents numériques, tous formats confondus

La mixité des documents conservés par les lecteurs-chercheurs est frappante.

« Oui, j'ai ma bibliothèque personnelle sur mon ordinateur, composée de livres, d'articles et d'images. »

(Lina, 62 ans, universitaire, histoire, États-Unis, enquête in situ)

« J'ai tout un tas de choses dans mon ordinateur. Beaucoup plus que des bouquins, ce sont des articles que j'utilise. En général, je le télécharge en catastrophe quand j'ai un article à finir pour le lendemain ! Donc j'ai mes brouillons aussi... Et puis, j'ai mes photos de terrain... »

(Béatrice, 38 ans, chercheur, anthropologie, enquête in situ)

« Il y a pas mal de choses : des textes d'auteurs du siècle passé jusqu'à des auteurs très récents, que je trouve sur internet. Il y a de tout, pas seulement sur l'architecture : de la philosophie, de l'esthétique... Et puis des images : soit je les scanne, soit je les prends sur internet. »

(Léa, 30 ans, doctorante, architecture, enquête in situ)

Productions et reproductions se mêlent, ainsi qu'éléments créés par soi-même ou « récupérés ». Les frontières entre publié et non publié se brouillent, comme celles entre original et reproduction.

Les nouvelles habitudes d'appropriation des documents numériques mènent à une perception unifiée de ceux-ci par leurs usagers : que la photographie ait été prise par soi-même ou un autre importe peu dans l'archivage qu'il est possible d'en faire, que le chapitre reproduit date d'un siècle ou de deux mois ne change pas la façon de le ranger, qu'il s'agisse d'un article publié par un grand chercheur ou du mémoire d'un étudiant n'influe pas sur les modalités de stockage du texte, etc.

Le format numérique commun à ces documents, qui induit la possibilité de leur conservation et leur gestion informatique, tend à niveler leurs différences de statuts et à rendre invisible leur source, au moment de leur « manipulation » – qui n'en est plus vraiment une...

Entre écran et papier : la démultiplication des supports de stockage

Mais le papier existe encore.

Les documents numériques remplacent des documents imprimés ou s'y ajoutent. Eux aussi sont stockés sur écran ou sur papier. Les supports se combinent ; les manières de faire se concurrencent et se complètent.

« A l'occasion d'une recherche un peu pointue, je peux tomber sur un article en ligne, ou sur des articles de journaux. Si l'article est très très long et très compliqué, j'ai tendance à l'imprimer. Si je vois à l'écran que ce n'est pas utile, je laisse tomber, mais si je vois que je vais l'utiliser pour ma recherche, je l'imprime. (...) Mais je les télécharge aussi, les articles scientifiques en PDF, oui, oui. J'archive ça dans mes dossiers de recherche. »

(Christine, 66 ans, universitaire, littérature, enquête in situ)

« Les articles scientifiques que je lis, je les laisse sur internet mais je ne les télécharge pas. Je note la référence bibliographique mais c'est tout. Ceux qui m'intéressent vraiment, je les imprime pour les conserver dans mes archives. »

(Olivier, 41 ans, chercheur, histoire de l'art, enquête in situ)

Certains lecteurs-chercheurs continuent d'imprimer et de conserver sous forme d'archives papier les documents qu'ils estiment importants pour leur recherche. D'autres, à l'inverse, favorisent le tout numérique en scannant les documents papiers qu'ils veulent sauvegarder. D'autres encore, naviguent dans l'univers de la réplique : versions électroniques et versions papiers, sauvegardes multiples, sur disques durs et en ligne.

« Il y a le double de tout ce qu'il y a là, dans mon gros ordinateur. Je fais une mise à jour tous les jours. Sur une clef USB, je passe de mon portable à celui-là. Et ensuite, je stocke sur deux disques durs externes. L'un reste à la maison, il est plus volumineux, il date de 2007. L'autre est un disque dur portable, récent, que j'utilise comme sauvegarde. Je les mets à jour tous les trois mois normalement. Là, je suis un peu paresseuse, ça fait un petit moment que je ne l'ai pas fait, il faut que je le fasse. Le gros disque dur reste là, et le petit, en revanche, vient toujours avec moi. Mais, dans une sacoche différente de l'ordinateur. Par exemple, je le mets dans mon sac à mains. (...) Mais si je vais juste à la bibliothèque, je prends mon portable et une clef USB. (...) Et puis, souvent, je fais des CD que je laisse chez mes parents (...) Et bientôt je vais ouvrir une Dropbox en ligne. »
(Mona, 35 ans, chercheur, musicologie, enquête hors les murs)

Stockage numérique, ici et ailleurs : l'hybridation de la conservation et du partage/diffusion

Il existe deux modes principaux d'archivage numérique : soit les disques durs, internes ou externes, des lecteurs-chercheurs, soit les espaces virtuels en ligne. Et deux mouvements sont possibles : d'internet vers l'ordinateur personnel, quand il s'agit de choisir de télécharger ou non un document ; de l'ordinateur personnel vers internet quand il s'agit de le stocker en ligne ou non.

« J'ai une bibliothèque numérique pour ce metteur en scène, car c'est sur lui que je travaille. Je sais que des livres numériques existent et je sais comment y avoir accès : Gallica, Ma bibliothèque, Google docs... Donc je n'ai pas besoin de les stocker sur mon ordinateur »

(Jacqueline, 70 ans, universitaire, littérature, Canada, enquête in situ)

« Je viens de créer un compte sur Gallica où j'ai mis quelques documents. C'est composé des romans qui ne sont plus publiés de façon moderne et qui sont sur Gallica et de journaux, d'articles de journaux qui m'intéressent. Sur Gallica, vous pouvez créer un compte et dans le compte vous enregistrez les documents que vous voulez et c'est en ligne sur internet. Ce n'est pas sur notre ordinateur. C'est un accès personnalisé. »

(Isabelle, 30 ans, doctorante, littérature, enquête in situ)

« Je commence à faire de la recherche sérieusement et il faut que je m'organise. Il y a un moment où ça va commencer à peser en gigas, sérieusement, et il faudra bien que je stocke ça quelque part. Je pourrais peut-être le stocker sur mon disque dur ou alors il faudra que je trouve un serveur. »

(Simon, 26 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)

Les documents numériques sont aisément reproductibles, transférables ou diffusables. Ils ont tendance à se démultiplier. A exister simultanément à plusieurs endroits.

Leur stockage et leur partage ont été favorisés par la mémoire informatique, puis par la portabilité des outils, enfin par leur connexion en réseau. A été ouvert et déployé un nouvel « espace » virtuellement infini de conservation de données. Cet espace semble venir redoubler l'espace « réel » existant, aux volumes limités par les contraintes mobilières (et immobilières) et au partage régi par les possibilités de communication et de transport.

L'espace virtuel en ligne bouleverse du même coup le rapport au temps, par l'effet d'abolition des distances qu'il produit. Ainsi, il n'est pas étranger aux sentiments d'ubiquité, mais également d'urgence permanente (cf. la figure du moissonneur), qui semblent habiter les lecteurs-chercheurs rencontrés, aussi bien sur place qu'hors les murs.

En outre, le stockage en ligne, accessible à tout moment, mais également de n'importe où et par tous, ouvre des possibilités de partage, que ce soit à l'échelle d'un groupe de travail (par exemple une équipe de recherche internationale) ou de façon très ouverte, telles des archives ou des collections numérisées en accès libre.

*« J'ai déjà souvent proposé à des institutions de leur donner une copie en CD de ce qui aurait été photographié dans tel ou tel fonds et en général, la réponse était non. Souvent parce qu'eux-mêmes ont des plans de numérisation et considèrent que ça reste du travail d'amateur, ces photos destinées à un usage personnel et qu'il leur faut un vrai travail de photographe. Dans un certain nombre de cas, je pense que c'est dommage et idiot, parce qu'il y a des fonds qui seront peut-être photographiés dans 20 ans, peut-être dans 30 ans, et qu'on en a déjà des images. Alors, du coup, ça devient des choses qui sont mutualisées entre chercheurs. Par exemple, moi, je suis coresponsable d'un projet ANR (...) qui est piloté par un collègue de Tours et avec l'université de Dijon et, dans ce cadre, on a un site Internet et une Dropbox qui permet la mise en partage de documents. Et tous les gens qui font des photos qui concernent notre thème les mettent en commun. »
(Vincent, 38 ans, universitaire, histoire, enquête hors les murs)*

Les logiques participatives s'articulent à la numérisation des documents, parfois à de très grandes échelles.

*« De plus en plus, des particuliers peuvent mettre certaines archives en ligne. Par exemple, on peut mettre les avis de décès, les actes de naissance, le dépouillement et la numérisation de tous les registres d'état-civil des mairies – parce que toutes les mairies ont fait numériser leurs archives par le biais des Mormons. Et donc, petit à petit, tout ça est mis en ligne et puis aussi, il y a des gens, en fait, des particuliers, qui font du dépouillement personnel et qui le versent sur ces sites-là. On peut verser soi-même son propre arbre généalogique, et alors là, c'est une mine fabuleuse ! Avec toutes les sources d'erreurs, aussi, mais non, non, quand même, on peut trouver plein, plein de choses... »
(Josiane, 58 ans, conservateur, enquête hors les murs)*

Parmi les lecteurs-chercheurs rencontrés, plusieurs avaient réalisé ou prévoyaient de réaliser un projet incluant, en guise de restitution des résultats de leur recherche, la mise à disposition sur internet de documents numériques ou la description de fonds non catalogués. Projets qui se heurtent dans certains cas au manque d'anticipation des questions techniques que pose la pérennité de ces mises à disposition.

« Ce qui m'intéresserait, ce serait de faire un... Je ne sais pas encore comment, parce que c'est tout nouveau mon projet, une sorte de base de données où je classifie les albums qui sont conservés, pas uniquement ici en France à la BN (...) où ils ne sont pas catalogués (...) Pour l'instant, j'en ai repéré quatre-vingt dans le monde – albums constitués au XIX^e siècle, parce qu'il faut toujours spécifier. (...) Dans la base de données, je voudrais faire une sorte de liste de ce qu'il y a dans chaque album et étudier la pièce pour savoir, par exemple, (...) s'il y a des variantes par rapport à l'édition imprimée. (...) J'en parlais avec une personne qui travaille à l'édition critique en ce moment, elle me disait "Ce serait génial d'avoir un catalogue, une base de données, quelque chose qui nous dise où trouver

des pièces". Ce sont des documents autographes, les compositeurs eux-mêmes dédicacent une œuvre qui peut être complète, ou même seulement un incipit... »
(Pilar, 36 ans, chercheur étranger, musicologie, enquête hors les murs)

« Il fallait travailler sur la manière dont cet auteur a extrait les citations, donc aller voir la source exacte, comprendre comment il avait, à partir de la citation, écrit le bouquin. Il y avait toute cette chaîne-là qu'il fallait essayer de décrire. Pour finir, un site a été mis en ligne dans lequel on présente les archives et on explique un peu la démarche qui nous a animés. (...) C'est là aussi que je me suis rendu compte que c'était très compliqué l'accès aux nouvelles technologies. (...) On n'avait pas du tout anticipé sur des questions techniques. Par exemple, la pérennisation : parce que c'est bien beau de numériser et de sauvegarder, mais qu'est-ce qu'on fait après ? On les met où... Il faut acheter de l'espace, ça coûte une fortune, tous les ans, etc. »
(Paul, 40 ans, universitaire, anthropologie, enquête hors les murs)

Problèmes matériels liés aux contenus dits « dématérialisés »

Malgré l'engouement suscité par le terme trompeur de « dématérialisation », source de bien des rhétoriques, les contenus numériques présentent de nombreuses difficultés d'ordre matériel quant à leur stockage et à (la pérennité de) leur usage : équipement (degrés de performance et connaissances techniques), connexion (électrique, des matériels entre eux, au réseau internet), conservation (obsolescence des outils, détérioration des fichiers), signalement (gestion de la masse d'informations).

Ces problèmes sont bien connus des institutions de conservation, bibliothèques, archives ou musées. Ils se retrouvent à moindre échelle dans les discours recueillis.

« Le souci... C'est en termes de conservation pure. (...) Les différents centres d'archivage n'auront pas les capacités, à mon avis, de conserver de façon pérenne ces documents. Parce que le papier se garde, c'est bête à dire, le papier se garde, les documents numérisés... Enfin, ce qui est dans votre ordinateur. Si vous n'avez pas les anciennes versions des Mac qui vous permettent de lire vos disquettes, elles sont perdues vos disquettes ! Et les centres d'archives ne sont pas préparés à ça. Absolument pas. Donc il va y avoir des pertes incommensurables. Ce n'est pas un problème en soi, mais c'est un problème pour moi qui m'intéresse aux pratiques savantes. »
(Paul, 40 ans, universitaire, anthropologie, enquête hors les murs)

Certains lecteurs-chercheurs rangent les textes et images sur leur ordinateur, d'autres les impriment pour les classer ; certains les laissent sur leurs sites d'origine, d'autres les téléchargent ; certains les stockent sur leur disques durs, d'autres les archivent en ligne, au sein d'espaces personnels ou partagés (sans que ces choix soient exclusifs les uns des autres). Et cela vaut pour les sources primaires, les sources secondaires, et tous les textes et images non publiés, produits par soi-même ou des collègues : photographies de terrain, articles en cours d'écriture, brouillons, manuscrits...

S'observe un entremêlement du souci de conserver et de l'exigence d'accès, au double sens d'une localisation de la source entreposée (pouvoir la retrouver) et d'un accès au sens strict (pouvoir ouvrir le document).

Ainsi, outre le support de lecture, un autre choix réside dans le lieu de stockage, qui en dépend mais non intégralement. Les documents conservés, textes produits ou images traces d'autres sources et ressources, se répartissent entre espaces réels (bureaux et domiciles pour les papiers et les objets) et espaces virtuels (disques durs et stockage en ligne pour les données numériques). Pas de choix exclusif et le doublon règne, qu'il soit pure et simple reproduction ou se transforme en nouvelle version annotée et modifiée.

« Ce n'est pas non plus l'original, mais je fonctionne beaucoup par des annotations, donc c'est vrai que sur des photocopies ou sur des impressions de photographies, j'écris, je transcris sur les côtés, etc. Il y a tout un rapport aussi à la nature du document. Je souligne des mots... »

(Paul, 40 ans, universitaire, anthropologie, enquête hors les murs)

Les choix des supports de matérialisation et des modalités d'archivage dépassent les simples questions de stockage ou même de conservation. Le rangement et l'usage du document relèvent, pour un part, d'un domaine commun, celui de son « traitement ».

Archiver, classer, inventorier, signaler : comment gérer la masse ?

Les technologies informatiques ont transformé les pratiques amateurs de classement, d'inventaire et de signalement. Cette « boîte noire » de la recherche contient le ferment des savoirs à venir. Car classer, c'est déjà penser. Et ne pas classer, c'est laisser le moteur de recherche reconstituer des séries (par date ou mot-clé). Les nouveaux outils ont renouvelé cette alternative entre « ranger » et « ne pas ranger », ainsi que les manières d'accumuler et de comparer, grâce à leurs modes de gestion de l'information.

La personnalisation des mises en séries

Se retrouvent pêle-mêle au sein des bibliothèques et archives numériques des lecteurs-chercheurs : des fichiers textes, des photographies et des scans ; des documents créés par leurs soins, d'autres par leurs pairs et d'autres encore produits par des institutions ; des documents isolés et des séries. Ces séries correspondent parfois à une réalité physique, présente ou passée, de fonds existants : elles reproduisent des collections en l'état ou les reconstituent par ce biais.

« J'ai des répertoires, des bases de données. J'en ai fait certaines toute seule et d'autres que j'ai téléchargées. Il y a des documents photographiés, des PDF, des documents Word. Je les ai organisés selon l'origine de la collection. »

(Catia, 34 ans, doctorante, archéologie, Tunisie, enquête in situ)

« Ce sont d'autres manières de travailler... La photo numérique permet, enfin, elle m'a permis pour un cas très particulier, de biaiser les inventaires qui avaient séparé des documents. Donc, par la photo numérique j'ai pu réassembler des choses. (...) Faire des dossiers dans mon ordinateur qui reconstituent des documents qui sont dispersés dans divers dossiers. C'est une vraie chance de la photo numérique. C'est-à-dire, elle permet de faire des ensembles qui ne sont pas forcément ce qu'on vous présente devant vous quand vous avez un inventaire. »

(Paul, 40 ans, universitaire, anthropologie, enquête hors les murs)

D'autres fois, elles sont le fruit d'un travail de collecte et sont organisées selon la logique de leur auteur.

*« Sur mon ordinateur, j'ai des photos de cette artiste. Et j'ai scanné toutes les lettres que j'ai eues d'elle pour ne pas avoir à les trimballer. Car en fait, j'en ai un certain nombre, et pour les consulter je n'ai pas envie d'abîmer les originaux. J'ai ses articles aussi. »
(Alice, 33 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)*

Le renouvellement des modes de mise en séries apparaît comme un changement majeur apporté par les technologies récentes, qui autorisent leurs personnalisations et leur perpétuel réajustement aux besoins du moment, avec une très grande fluidité.

*« Quand je vais sur place, c'est uniquement pour la recherche des documents. Ensuite, une fois que cette première partie est finie (...) je rentre chez moi et concrètement, je retravaille physiquement. D'abord, je transfère tous les documents sur mon ordinateur, je les traite, c'est-à-dire je les sépare en plusieurs chemises pour identifier les différents thèmes. Si je me suis trouvée face à plusieurs thèmes surgis au moment de consulter les boîtes, j'essaye de donner un premier classement, tout en gardant quand même aussi le bazar original parce que parfois c'est utile aussi de les regarder sans les avoir déjà classés... Donc, je garde les deux, c'est une double copie. Ensuite, à partir de là, je commence à bâtir les sujets que j'avais déjà en tête avant d'y aller, et une fois fait ça, à partir des documents que j'ai sélectionnés, je commence avec des recherches croisées : je commence à aller dans d'autres fonds. Par exemple, de la bibliothèque historique si c'est un sujet qui touche Paris, ou les archives nationales si c'est un document qui touche plutôt l'Opéra. (...) Là, je commence à croiser les données. Une fois que je pense avoir trouvé tout ce qui me sert comme squelette de mon travail, à ce moment-là, sauf des réflexions qui peuvent être menées au moment de la réflexion, le travail de recherche en gros est terminé. Après il faut quand même passer par la littérature critique, cette étape-là normalement je la fais évidemment avant pour être sûre d'aller dans les bons endroits et surtout, ni de rater des fonds, ni quand même de redire les mêmes choses que quelqu'un d'autre a déjà dites... Il y a vraiment une petite recherche bibliographique de base, mais comme je vous ai dit, il n'y a pas énormément sur le sujet que je touche, donc vraiment c'est juste par acquis de conscience de faire un panoramique. J'achète énormément de livres, pour avoir toute la littérature critique sous la main, chez moi. Pour résumer : première phase de la recherche, deuxième phase de la recherche dans d'autres fonds et ensuite réflexion à la maison, relecture des textes critiques pour être sûre de ne pas avoir oublié quelque chose, et écriture. »
(Mona, 35 ans, chercheur, musicologie, enquête hors les murs)*

Entre logiques institutionnelles et logiques personnelles, une réorganisation s'opère, qui révèle à quel point ranger est déjà penser. Cette réorganisation des logiques d'accumulation et de classement en fonction de l'évolution des besoins de recherche n'est pas caractéristique des documents numériques. Mais plusieurs éléments accompagnant leur développement ont modifié les choses. Leurs modes de réplcation, aisés, rapides et virtuellement réitérables à l'infini, entraînent la démultiplication des lieux où ils se trouvent. Associés aux outils informatiques de recherche par mots-clefs, dans les titres comme dans les contenus (pour les textes, jusqu'à présent), ils neutralisent les effets de rigidité liés aux choix initiaux de classement des collections par les institutions ou à leurs structures historiques.

Les outils de recherche dans ses propres archives

Par certains aspects, l'informatique permet une forme de systématisation, par exemple avec l'établissement de listes ou de bases de données personnelles, correspondant à des fonds (de reproductions) glanés au fil du temps.

*« Je prends mes propres photographies de monnaies, je copie des images de catalogues en lignes ou de sites de ventes aux enchères, je prends des photographies de photographies dans les livres... J'ai un tableau Excel avec 8000 entrées et une banque de données en images pour comparer les nouvelles pièces que je croise. »
(Marin, 28 ans, doctorant, numismatique, enquête hors les murs)*

A l'opposé, les possibilités de recherche par mots-clefs au sein d'une masse de données tendent à « désystématiser » les modes d'archivage des documents, voire à rendre le classement superflu.

*« Il y a un moyen très simple, on prend l'outil de recherche de l'ordinateur et là on retrouve tout ce qu'on veut. Moi en général je fais ça pour un mot-clé et j'ai tout qui tombe, c'est très pratique. »
(Simon, 26 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)*

La simple possibilité de retrouver un document par identification d'un élément de son titre – par exemple un auteur ou une date – dédouane le lecteur-chercheur d'un rangement organisé de ses fonds personnels. Nul besoin de décrire image par image un corpus de photographies prises lors d'une consultation en bibliothèque, puisqu'une recherche par date permettra immédiatement de les retrouver et d'en visualiser un grand nombre d'un seul coup d'œil.

Plus avancée, la possibilité donnée par la reconnaissance des caractères dans un texte scanné peut éviter la lecture exhaustive (et peut-être inutile au vu de l'objet de recherche) d'un document. Tout du moins contribue-t-elle à savoir très rapidement si un texte « parle » du sujet étudié et mérite d'être consulté.

*« Ce qui est absolument mieux, avec les documents numérisés, c'est la possibilité de reconnaissance de textes. C'est facile de faire des recherches. Il y a des programmes qui peuvent organiser ou mettre tous les documents avec une certaine "tag", c'est-à-dire un mot qu'on peut chercher dans différents documents. La numérisation c'est génial pour ça. Si je veux voir les documents de telle année ou de certaines personnes, je peux chercher dans les documents qui sont numérisés sur mon ordinateur. »
(Mary, 54 ans, universitaire, théâtre, États-Unis, enquête in situ)*

Les techniques de localisation des données pertinentes au sein de ses propres archives se rapprochent des méthodes employées pour les fonds numérisés des grandes institutions. Tout comme sur Gallica, les lecteurs-chercheurs explorent leurs propres disques durs pour repérer des documents qui pourraient leur être utiles à un moment particulier.

Mais l'exploration des contenus ne fonctionne pas (encore) pour les images, du moins sans indexation préalable. Les difficultés de signalement rencontrées par les institutions de conservation trouvent des résonances dans les problèmes des lecteurs-chercheurs à

gérer leurs images numériques, notamment les photographies personnelles prises lors de consultations.

« J'en ai pris tellement des photographies, que je ne sais plus où... Maintenant, je passe plus de temps à essayer de me dire "Où est-ce que c'est ? Dans quelle boîte c'était ?"... Voilà. J'ai pris des documents mais ils sont complètement déconnectés de l'inventaire donc je ne sais plus du tout... (...) Je commence à avoir beaucoup trop de photos, je ne regarde même pas, parce qu'il y en a trop. Il y en a trop et certainement des choses qui n'ont aucun intérêt, enfin... sur le moment qui était pour moi intéressantes mais je n'arrive plus du tout à voir pourquoi c'est intéressant aujourd'hui. C'est un des effets pervers de la photo numérique. »

(Paul, 40 ans, universitaire, anthropologie, enquête hors les murs)

Certains lecteurs-chercheurs semblent éprouver des difficultés à s'y retrouver parmi leurs archives numériques. Ce phénomène est renforcé par l'inflation quantitative des données recueillies : là où le photographe argentique usait des 36 pauses d'une pellicule, le photographe numérique en « mitraille » 500 ou 1000. Si l'ancien lecteur-chercheur, après mûre réflexion, demandait quelques dizaines de photocopies d'un texte déjà parcouru, le nouveau moissonneur télécharge et stocke l'intégralité des ouvrages d'un auteur repéré durant ses recherches en ligne.

Les lecteurs-chercheurs ont parfois le sentiment d'être perdus au milieu de la masse des données qu'ils conservent, qui n'est pourtant qu'une goutte d'eau dans l'océan de la masse des données disponibles en ligne...

Étudier, exploiter les (reproductions de) documents

L'appropriation des documents numériques permet non seulement leur stockage mais également leur étude informatique.

La médiation par l'image

Pour les reproductions non pas de texte imprimé mais de manuscrit ou d'élément d'iconographie, la médiation par l'image amène un progrès : le travail par les outils numériques sur le format, le contraste ou les couleurs.

La plus emblématique des possibilités ouvertes par le numérique est la facilité de zoomer.

« Pour moi le numérique est quelque chose d'extraordinaire, car je n'ai pas de très bons yeux. On peut grossir, zoomer... C'est vraiment beaucoup moins dur pour mes yeux que les documents. »

(Jacqueline, 70 ans, universitaire, littérature, Canada, enquête in situ)

Le jeu sur la lumière et la mise en évidence des détails par ce biais est également mentionné.

« En général, je retravaille les photographies sur Photoshop. Par exemple, quand la pièce est très petite, je prends une photo avec un appareil photo professionnel et avec Photoshop je peux utiliser l'éclaircissement. Et on peut voir des petits détails qu'on ne verrait pas en direct. »

(Catia, 34 ans, doctorante, archéologie, Tunisie, enquête in situ)

« Il y a les possibilités de stockage, les possibilités de zoomer... Il y a plus de détails, bien-sûr, c'est évident, même pour les monnaies. Quand on peut faire numériser certaines photos, c'est quand même très intéressant. C'est une aide supplémentaire on va dire. »

(Jean-Pierre, 48 ans, professionnel du patrimoine, enquête in situ)

Mais si l'œil peut se focaliser sur tel ou tel détail grâce aux images numériques, l'effet d'accumulation provoque un sentiment de déjà vu lié à la quantité des clichés conservés et pousse à consulter toujours plus vite.

« Ça laisse passer des choses, quand vous faites 200 photos et que vous êtes chez vous et que vous regardez les 200 photos, ça n'est pas la même chose que si vous aviez devant vous les 200 documents. La photo fait que vous passez beaucoup plus vite sur les documents en disant : "Bon, ça, je sais ce que c'est, ça, c'est ça, ça, c'est ça"... »

(Paul, 40 ans, universitaire, anthropologie, enquête hors les murs)

Écrire (recopier, annoter, rédiger) : un lien intime avec la pensée

Si la reproduction numérique des documents apparaît en premier lieu comme un gain de temps, une façon de ne pas « le perdre » à recopier intégralement un texte, l'étude ultérieure de ces images, quand elles représentent du texte, implique dans bien des cas... de les recopier.

« Maintenant, si je peux photographier, je photographie. Ça évite de recopier. Et puis après... Alors après, ce que je fais, c'est que je copie tout ce qui m'intéresse dans mon ordinateur, en traitement de texte, par exemple, là, pour cet affichiste, dans les index, dans ces espèces d'argus de presse, tout ce qui m'intéressait, toutes les citations qui concernaient par exemple, son travail de décorateur ou des thématiques ou des je ne sais pas quoi... je copie tout. »

(Josiane, 58 ans, conservateur, enquête hors les murs)

À la lecture approfondie, se combine une appropriation sélective qui consiste encore bien souvent à recopier. Le simple surlignage, même informatique, ne semble pas suffire aux usages des lecteurs-chercheurs.

« Pour les documents numériques, je n'annote pas directement. Non, je préfère limite retranscrire un passage, soit sur Word soit sur une base de données comme Access, où je mets la référence du document. »

(François, 43 ans, métiers de la documentation, enquête in situ)

Pour certains, la réflexion commence par l'écriture manuelle. Pour arriver à un affinage, il faut sélectionner des extraits ou des mots et les retranscrire à la main. Comme si seule la main pouvait parler au cerveau.

« Pour moi, la compréhension passe par le tactile. Cela veut dire qu'il faut, soit que je le tape, soit que je l'écrive. »

(Léa, 30 ans, doctorante, architecture, enquête in situ)

La pratique de l'annotation continue souvent d'impliquer une impression préalable du document numérique.

« Ce qu'Arlette Farge appelle "le goût de l'archive"¹², cette matérialité du document... Voilà, en gros, pour comprendre le document maintenant, je suis obligé de l'imprimer. Je ne peux pas travailler sur un ordinateur. L'appareil photo permet certes une accessibilité plus grande mais pour moi, elle ne remplace pas le toucher. »
(Paul, 40 ans, universitaire, anthropologie, enquête hors les murs)

La facilité de lecture et d'annotation du papier sont avancées comme justifications à l'impression de documents numériques.

« Une fois que j'ai fait la sélection dans la phase de recherche, à ce moment-là, j'imprime tout. Je me fais vraiment un dossier pour la peine, qui est le dossier le plus résumé qu'on peut avoir, sachant que si j'ai quelque chose que je vois qui me renvoie à d'autres liens, à ce moment-là, je réimprime le document que je n'avais pas imprimé au début. Ça peut être des photos que j'ai prises, des photocopies d'articles par exemple, et au milieu évidemment aussi toutes ces citations que j'ai déjà mises sur ordinateur... Je fais une sorte de gros dossier multitâches qu'en général je relis complètement le soir avant de commencer à écrire, ou que je repasse souvent en vision rapide avant de commencer le lendemain matin, sachant en gros tout ce que j'ai dans la tête. »
(Mona, 35 ans, chercheur, musicologie, enquête hors les murs)

Au moment de se mettre à l'étude des documents, c'est encore parfois le papier qui centralise les informations. Mais pour combien de temps ?

☞ La possibilité – ou le sentiment d'une possibilité – de stockage illimité de données numériques potentiellement intéressantes renouvelle le rapport aux sources et ressources, dont l'étude immédiate tend à être reportée au profit de l'accumulation. Au-delà, le rapport aux bibliothèques et autres lieux de conservation s'en trouve modifié, tout comme l'expérience *in situ* des lecteurs-chercheurs. Ils oscillent entre désir d'appropriation et d'accumulation personnelles et personnalisées des (reproductions de) documents d'un côté, et volonté de délégation de ces missions de stockage et d'archivage à l'institution dédiée à la conservation de ces documents et objets, mais également à leur transmission (du moins à celle de leurs contenus), de l'autre. L'enjeu est alors, pour l'institution, d'améliorer la disponibilité et l'appropriabilité des documents numériques qu'elle propose, et de favoriser la production et la circulation d'images personnalisées de ses collections. Il s'agit d'encourager, grâce à toutes les formes de numérisations, professionnelle ou amateur, la diffusion, l'appropriation et l'exploitation des collections par une diversité de publics plus ou moins experts.

¹² FARGE Arlette, 1989, *Le Goût de l'archive*, Paris, Seuil.

5. Annexe : liste des personnes rencontrées

Professionnels BnF

Ont été rencontrés les directeurs de départements de la BnF-site Richelieu.

Département de la Musique

Elizabeth Giuliani

Département des Manuscrits

Isabelle le Masne de Chermont et Laure Rioust

Département des Estampes et de la photographie

Sylvie Aubenas et Corinne Le Bitouzé

Département des Arts du spectacle

Joël Huthwohl et Véronique Meunier

Département des Monnaies, médailles et antiques

Michel Amandry

Département des Cartes et plans

François Nawrocki et David Boudaud

Département de la Recherche bibliographique

Raymond-Josué Seckel et Anne-Bérangère Rothenburger

Service de l'orientation des lecteurs

Marie-Laure Pelle et Marie-Hélène Pons

Réunions du groupe sur la modernisation des services au public

Réunions intermédiaires avec la direction des Collections (Denis Bruckmann), la délégation à la Stratégie et à la recherche (Thierry Pardé, Philippe Chevallier, Véronique Michel) et le Projet Richelieu (Marie de Laubier, puis Cheng Pei ; Julien Brault).

Usagers BnF

20 entretiens semi-directifs auprès de lecteurs ont été réalisés, ainsi que des observations, dans chaque salle de lecture des départements spécialisés.

Les entretiens ont été menés entre le 24 avril et le 18 mai 2012, en variant les jours de la semaine et les moments de la journée. Ils ont duré environ 50 minutes en moyenne.

	Age	Activité	Domaine	Niveau d'études	Cadre de la recherche	Lieu de résidence	Type de fréquentation*	Accréditation
Léa	30 ans	Doctorante	Architecture	Bac+5	Doctorat	Paris	Régulière	carte annuelle
Alice	33 ans	Métiers de la documentation	Documentation	Bac+5	Privé (projet d'ouvrage)	Province	Occasionnelle	carte annuelle
Alain	58 ans	Universitaire	Musicologie	Bac+8	Académique (projet d'ouvrage)	Paris	Régulière	carte annuelle
Christine	66 ans	Universitaire	Littérature allemande	Bac+5	Pour autrui (service rendu)	Paris	Occasionnelle	?
Louis	62 ans	Professions artistiques	Littérature et théâtre	Sans Diplôme	Privé (projet d'ouvrage)	Paris	Régulière	carte annuelle
Jacqueline	70 ans	Universitaire	Littérature française	Bac+8	Académique (projet d'édition)	Étranger	Occasionnelle	carte 3 fois
Mary	54 ans	Universitaire	Études théâtrales	Bac+8	Académique (projet d'édition)	Étranger	Temporaire	carte annuelle
Richard	57 ans	Métiers de la finance	Généalogie	Bac+4	Privé	Province	Occasionnelle	carte 3 fois
Sylvie	68 ans	Retraitée	Histoire Biographie	Bac+4	Privé (projet d'ouvrage)	Région parisienne	Occasionnelle	?
Lucy	32 ans	Universitaire	Histoire européenne	Bac+8	Académique (projet d'ouvrage)	Étranger	Temporaire	carte annuelle
Simon	26 ans	Métiers de la documentation	Photographie	Bac+4	Pour autrui (service payant)	Région parisienne	Occasionnelle	carte annuelle
Olivier	41 ans	Chercheur	Histoire de l'art	Bac+8	Académique (journée d'études)	Paris	Régulière	carte annuelle
Lina	62 ans	Universitaire	Histoire	Bac+8	Académique (projet d'ouvrage)	Étranger	Occasionnelle	15 fois
Jean-Pierre	48 ans	Professionnel du patrimoine	Patrimoine	Bac+5	Patrimonial (exposition)	Paris	Régulière	carte annuelle
Catia	34 ans	Doctorante	Archéologie	Bac+5	Doctorat (stage en France)	Étranger	Temporaire	carte annuelle
Marguerite	80 ans	Retraitée	Divers	Certificat d'études	Privé	Paris	Régulière	carte annuelle
Isabelle	30 ans	Doctorante	Littérature française	Bac+5	Doctorat	Paris	Régulière	carte annuelle
Béatrice	38 ans	Chercheur	Anthropologie	Bac+8	Académique (séminaire)	Paris	Occasionnelle	carte annuelle
Thomas	38 ans	Doctorant	Histoire et archéologie	Bac+8	Doctorat	Paris	Régulière	carte annuelle
François	43 ans	Métiers de la documentation	Archéologie	Bac+5	Académique	Région parisienne	Régulière	carte annuelle

*Familiarité au lieu : Occasionnelle = 2 ou 3^{ème} fois ; Régulière = au moins mensuelle ; Temporaire = intense sur une courte période

Lecteurs-chercheurs hors les murs

10 personnes ont été interviewées plus longuement, sur leur lieu de travail ou à leur domicile. Leur anonymat est préservé.

Josiane, 58 ans, conservateur
Annie, 60 ans, conservateur
Pilar, 36 ans, chercheur étranger, musicologie
Mona, 35 ans, chercheur, musicologie
Gaëlle, 37 ans, chercheur, ethnologie
Paul, 40 ans, universitaire, anthropologie
Vincent, 38 ans, universitaire, histoire
Elizabeth, 61 ans, universitaire étranger, littérature
Gérard, 68 ans, retraité
Marin, 28 ans, doctorant, numismatique

6. Annexe : principaux thèmes abordés

Accueil : 36 ; 37 ; 39 ; 71
Accréditation : 32-33
Affichage des compétences (des personnels) : 37-38
Amateur (chercheur amateur) : 30 ; 32 ; 46-47 ; 71
Archives nationales : 61 ; 62 ; 70
Archives numériques personnelles : 52 ; 55-56 ; 79-89 ; *cf. aussi* Photographie numérique
Arts du spectacle (département des) : 38 ; 50
Cartes et plans : 46
Catalogue BnF : 28 ; 31 ; 41
Chercheurs étrangers : 22 ; 31 ; 44 ; 50 ; 66
Collaboration chercheurs/conservateurs : 72-76
Complexité : 30 ; 37
Conditions physiques de travail : 47-48
Consultation de documents en ligne : 66 ; 67 ; 80-81 ; 87-89
Doctorants : 48-49 ; 50
Documents de substitution (notion de), **dématérialisation** : 67 ; 83
Droits d'auteur : 61-63
Espaces de convivialité : 49-51
Espaces de travail : 43
Estampes : 46 ; 54
Familier, initié, habitué (lecteur) : 23 ; 33 ; 38-39 ; 41 ; 72-73 ; *cf. aussi* Service personnalisé
Fidélité (au site Richelieu) : 22
Fonds non inventoriés, inédits : 29 ; 73-76
Formulaires (papier) : 24 ; 51
François-Mitterrand (Richelieu vs FM) : 26 ; 27 ; 35 ; 45 ; 51
Gallica : 58 ; 61 ; 63 ; 81
Horaires : 35
INHA : 25-26 ; 51 ; 59
Inventaires : 73-76
Louvois : 28 ; 50
Manipulation des documents (règles de) : 52-53
Manuscrits : 34 ; 39 ; 43 ; 52 ; 56 ; 63 ; 66 ; 69 ; 70 ; 71
Monnaies : 48 ; 49 ; 54 ; 68 ; 86
Nombre de documents consultables : 51-52
Originaux (accès aux) : 33-34 ; 52 ; 57 ; 62-63 ; 65-77
Photographie numérique : 38 ; 44 ; 55 ; 56-63 ; 84 *cf. aussi* Archives numériques personnelles
Publics spécialisés (notion de) : 19-21
Raisons de se déplacer (ou non) : 29-30 ; 58 ; 59
Rendez-vous avec un conservateur : 34 ; 39 ; 72 ; *cf. aussi* Service personnalisé
Rénovation (du Quadrilatère) : 26-27
Reproduction (département de la) : 62
Savoir des conservateurs : 29 ; 39 ; 42 ; 72 ; 73 ; 74
Service personnalisé : 38-39 ; 72 ; *cf. aussi* Rendez-vous

Site internet de la BnF : 28 ; 41
Situation géographique (du Quadrilatère) : 26
Vestiaire : 36
Vocabulaire, codes : 23 ; 37 ; 40-41
Wifi : 48 ; 55-56

VOLET 3 – JOURNEE D'ETUDES

Les collections patrimoniales et leurs usages

La conservation et le classement des collections patrimoniales sont le fruit d'une histoire, faite de hasards et de choix politiques. L'activité de gestion des fonds implique un travail continu de renouvellement de leur interprétation, en fonction des contextes et des lieux. Ce travail d'interprétation est prolongé ou analysé par la recherche, qui (dé)construit les catégories. Quelles évolutions observe-t-on dans les façons de classer les collections patrimoniales au sein des bibliothèques, musées et archives ? Quelles en sont les conséquences sur les pratiques de conservation et de recherche ? (**Table ronde 1**) La visibilité des collections patrimoniales et de leurs catégories dépend de leur signalement, et en amont, de leur inventaire. L'identification et la localisation des fonds, l'orientation parmi les sources, constituent le premier des enjeux. Le renouvellement des techniques de recherche (numérisation, bases de données, catalogues en ligne) modifie l'accès aux documents, et par là, aux institutions de conservation. Il élargit l'horizon des publics. Quel effet la localisation géographique des collections a-t-elle sur la structure de la documentation ? Une nouvelle cartographie virtuelle des lieux ressources se dessine-t-elle ? Quelles en sont les conséquences sur les usages ? (**Table ronde 2**) L'exploitation des sources procède à la fois de l'usage et de l'utilisation des documents. Le contact avec l'objet stimule émotion et cognition. Son apport relève de la trace mémorielle, de l'exemplarité patrimoniale ou de l'administration de la preuve. Les technologies liées aux traitements de l'information réactualisent les méthodes d'étude et d'analyse, jusqu'à nourrir de nouvelles questions épistémologiques. Quelles relations, sensorielles et intellectuelles, entretient-on aux collections patrimoniales ? Comment les utilise-t-on ? Qu'en retire-t-on ? (**Table ronde 3**)

Journée d'étude organisée par Anne Monjaret (DR CNRS, IAC-LAHIC/EHESS-CNRS-MCC) et Mélanie Roustan (chercheur associée au CERLIS/CNRS-Paris Descartes), en coopération avec la BnF- site Richelieu, dans le cadre du programme de recherche « La quadrilatère Richelieu et ses lecteurs. Pour un accès renouvelé aux collections » (BnF/association Pavages)

matin

9h30 Ouverture – **Mot de bienvenue**

Jacqueline Sanson, directrice générale de la Bibliothèque nationale de France

10h00 Introduction – **Collections patrimoniales, pratiques de recherche et rapport aux sources**

par **Anne Monjaret**, ethnologue, directrice de recherche CNRS, IAC-LAHIC et **Mélanie Roustan**, ethnologue, chercheur associée au CERLIS

10h30 Table ronde 1 – **Conserver, classer les sources**

Présidée par **Fabienne Queyroux**, chef du service du patrimoine, INHA

Raymond-Josué Seckel, directeur du département de la Recherche bibliographique, BnF : *Évolution des catalogues et des façons de classer à la BnF*

Joël Huthwohl, directeur du département des Arts du spectacle, BnF : *Diversité et visibilité des collections du département des Arts du spectacle*

Michel Amandry, directeur du département des Monnaies, médailles et antiques, BnF : *Penser le poids des classements et catégories antérieures sur la recherche actuelle*

Yann Potin, chargé d'études documentaires, Archives nationales : *Regards sur les enjeux de la dématérialisation des archives sur le classement et la lisibilité des "sources" de l'histoire*

après-midi

13h15 Table ronde 2 – **S'orienter parmi les sources**

Présidée par **Christian Hottin**, adjoint au département du pilotage de la recherche et de la politique scientifique, ministère de la Culture et de la communication

Sylvie Aubenas, directrice du département des Estampes et de la photographie, BnF : *Penser la problématique de la spécialité du signalement iconographique*

Isabelle le Masne de Chermont, directrice du département des Manuscrits, BnF : *Penser la reconstitution en ligne de corpus disséminés*

Roger Boulay, anthropologue, commissaire d'exposition indépendant : *Penser les conditions de possibilité d'un inventaire exhaustif des collections sur un thème ; l'exemple des fonds Kanaks dans les musées européens*

Philippe Artières, historien, directeur de recherche CNRS, IAC-LAHIC : *Penser les enjeux épistémologiques des corpus en ligne et leurs conséquences sur les usages des chercheurs*

15h15 Table ronde 3 – **Exploiter les sources**

Présidée par **Jean-Philippe Garric**, conseiller scientifique pour l'histoire de l'architecture et directeur-adjoint du département des Etudes et de la Recherche, INHA

Jean-Yves Sarazin, directeur du département des Cartes et plans, BnF : *Environnement numérique et accès aux originaux, évolution de l'offre et des usages du patrimoine cartographique*

Elizabeth Giuliani, directrice du département de la Musique, BnF : *Penser le retour aux sources dans l'élaboration des répertoires critiques*

Joël Daire, directeur délégué du Patrimoine de la Cinémathèque française : *Chercheurs et collections patrimoniales, l'exemple de la Cinémathèque*

Etienne Anheim, historien, maître de conférences, Université Versailles-St-Quentin, IEC : *Penser la matérialité des sources et la structure de la documentation dans la construction du savoir historique*

17h15 Conclusion – **Synthèse et points forts**

Denis Bruckmann, directeur des collections, BnF

Les collections patrimoniales et leurs usages

Lundi 18 février 2013

9h30 – 17h30

9h30 Ouverture – Mot de bienvenue

Jacqueline Sanson, directrice générale de la Bibliothèque nationale de France

10h00 Introduction – Collections patrimoniales, pratiques de recherche et rapport aux sources

Anne Monjaret, ethnologue, directrice de recherche CNRS, IIAC-LAHIC et **Mélanie Roustan**, ethnologue, chercheur associée au CERLIS

Table ronde 1 : Conserver, classer les sources (10h30-12h00)

Quelles évolutions observe-t-on dans les façons de penser et de classer les collections patrimoniales ? Quelles en sont les conséquences sur les pratiques de conservation et de recherche ?

La conservation et le classement des collections patrimoniales sont le fruit d'une histoire, faite de hasards et de choix politiques. L'activité de gestion des fonds implique un travail continu de renouvellement de leur interprétation, en fonction des contextes et des lieux. Ce travail d'interprétation est prolongé ou analysé par la recherche, qui (dé)construit les catégories. Quelles évolutions observe-t-on dans les façons de classer les collections patrimoniales au sein des bibliothèques, musées et archives ? Quelles en sont les conséquences sur les pratiques de conservation et de recherche ?

- Influence du passé sur le présent
- Influence de la conservation sur la recherche (et réciproquement)
- Contraintes matérielles de conservation et logiques intellectuelles de mises en séries
- Changements de pratiques et de logiques liés aux évolutions techniques (ex : conséquences des bases de données informatisées)

Président de séance :

Fabienne Queyroux, chef du service du patrimoine, INHA

Intervenants :

Raymond-Josué Seckel, directeur du département de la Recherche bibliographique, BnF

Évolution des catalogues et des façons de classer à la BnF

Il ne s'agit certainement pas, en dix minutes, de passer en revue les catalogues de la BnF, du XVI^e siècle à nos jours, ni les différents classements mis en œuvre pour organiser les collections pendant cinq siècles. Évoquer différents types de classements, signaler l'existence de catalogues, imprimés pour la plupart, qui ont précédé les actuels catalogues informatisés. Signaler leur importance pour comprendre l'histoire des collections et de leur

constitution, mais aussi leur intérêt aujourd'hui pour la recherche actuelle : regroupements significatifs, instruments heuristiques ; et surtout antidotes contre la menace d'anachronisme, et aides à la mise en perspective (variations dans l'organisation des savoirs, « granularité » des descriptions, ...). À travers la diversité des collections conservées par une bibliothèque (la BnF), montrer les limites de la tentation du catalogue unique, de l'outil de recherche (moteur de recherche) unique.

Joël Huthwohl, directeur du département des Arts du spectacle, BnF

Diversité et visibilité des collections du département des Arts du spectacle

La spécificité du patrimoine des arts du spectacle est la diversité des supports qu'il réunit : livres, périodiques, manuscrits, archives artistiques ou administratives, programmes, affiches, presse et documentation sur les spectacles, documents audiovisuels, dessins, estampes, photographes, œuvres d'art, marionnettes, costumes et accessoires... Leur complémentarité est certaine et revendiquée mais leur conservation et leur signalement posent de nombreuses questions, d'autant plus que deux logiques président à l'organisation de ces documents en fonction de leur histoire. D'une part, ils peuvent être réunis en séries homogènes par support : les monographies, les manuscrits, etc. et ont alors vocation à être décrites à la pièce ; d'autre part, ils peuvent constituer des ensembles documentaires cohérents autour d'un artiste par exemple et être alors considérés comme des fonds ou des collections. Il est par conséquent utile de s'interroger sur les outils à la disposition de la Bibliothèque pour donner accès à ce patrimoine et le valoriser auprès des chercheurs, des professionnels et du grand public.

Michel Amandry, directeur du département des Monnaies, médailles et antiques, BnF

Penser le poids des classements et catégories antérieures sur la recherche actuelle

Dans les médailliers publics, les monnaies grecques sont classées selon un ordre géographique que l'on doit à Strabon et que la *Doctrina numorum veterum* de l'abbé Joseph Hilarius Eckhel (1737-1798) a consacré. De l'Espagne à la Maurétanie, et selon un ordre alphabétique des cités à l'intérieur des provinces, ont été placées monnaies archaïques, classiques, hellénistiques et « impériales grecques ». C'est selon ce concept que le British Museum a publié, entre 1873 et 1927, en 29 volumes, son fonds de monnaies grecques.

Mais les monnaies connues sous le vocable d'« impériales grecques », frappées sous l'Empire romain, portant pour la plupart des légendes grecques, considérées comme un avatar du monnayage grec, n'ont pas reçu l'attention scientifique qu'elles méritaient. Leur étude a ainsi été sclérosée.

Le concept d'« impériales grecques » a été récemment remplacé par celui de « provinciales romaines ». La nouvelle terminologie adoptée met l'accent sur le rôle qu'ont joué ces monnayages à côté du monnayage impérial romain. Ces monnaies jouissent maintenant de beaucoup plus de notoriété, mais le nouvel intérêt que les chercheurs leur portent fait le bonheur des experts professionnels !

Yann Potin, chargé d'études documentaires, Archives nationales

Regards sur les enjeux de la dématérialisation des archives sur le classement et la lisibilité des « sources » de l'histoire

Depuis quelques années la numérisation du patrimoine écrit, et plus encore par sa mise en ligne d'autant plus obligatoire qu'elle conditionne le financement lui-même, semble représenter un « défi » pour le monde des archives. En répondant, depuis 10 ans à la demande de dématérialisation en masse, les institutions et les services d'archives se trouvent confrontées à la diversité des supports que supposent et induisent la notion et la constitution mêmes des archives. Il est tout à fait significatif de constater que le marché de la numérisation comme les propositions d'interfaces de consultation virtuelle, privilégient la pagination et les objets écrits qui ressemblent à des livres. En d'autres termes, la numérisation réintroduit de manière imprévue, au cœur de la communication et de la valorisation des fonds, la question de l'articulation entre l'ordre matériel hérité et l'ordre intellectuel projeté par le classement des archives lui-même, qu'il réponde ou non, et selon l'échelle de traitement, au respect des fonds, à celui de l'ordre des liasses ou de l'archéologie des dossiers. Ainsi donc la « dématérialisation » oblige à repenser à sa base la question même du classement et de la disjonction éventuelle entre les liens organiques qui organisent les objets écrits entre eux et leur « lisibilité » pour le public. Dans la mesure où elle ne cesse de confondre l'information et son support, la « donnée » et le document d'archives, la dématérialisation replace au cœur des pratiques professionnelles la question des effets intellectuels que suppose toute forme de matérialisation.

Table ronde 2 : S'orienter parmi les sources (13h15-15h00)

Quel rôle la localisation géographique des collections joue-t-elle sur la structure de la documentation ? Une nouvelle cartographie virtuelle des lieux ressources se dessine-t-elle ? Quelles en sont les conséquences sur les usages de la recherche ?

La visibilité des collections patrimoniales et de leurs catégories (implicites) dépend de leur signalement, et en amont, de leur inventaire. L'identification et la localisation des fonds, l'orientation parmi les sources, constituent le premier des enjeux. Le renouvellement des techniques de recherche (numérisations, bases de données, catalogues en ligne) modifie l'accès aux documents, et par là, aux institutions de conservation. Il élargit l'horizon des publics. Quel rôle la localisation géographique des collections joue-t-elle sur la structure de la documentation ? Une nouvelle cartographie virtuelle des lieux ressources se dessine-t-elle ? Quelles en sont les conséquences sur les usages ?

- Outils informatiques de recherche pour la localisation : règne des mots-clefs, importance de l'indexation ;
- Signalement, différences entre images d'objets ou d'écrits imprimés (recherche plein texte) : pas d'indexation automatique de l'image ;
- Effets de masse, bases de données, accumulations, approches statistiques, importance des métadonnées ;
- Déconnexion entre identité des lieux, identité des objets (invisibilité des sources) ;
- Le non inventorié, la partie cachée de l'iceberg.

Président de séance :

Christian Hottin, adjoint au département du pilotage de la recherche et de la politique scientifique, ministère de la Culture et de la communication

Intervenants :

Sylvie Aubenas, directrice du département des Estampes et de la photographie, BnF

Penser la problématique de la spécialité du signalement iconographique

Le département des Estampes et de la photographie conserve des images (gravures, photographies, affiches, imagerie, cartes postales, dessins) qui, pour la très grande majorité d'entre elles, sont par nature des multiples. Ce qui veut dire que potentiellement chacune de ces images peut se trouver également dans une autre collection publique française ou étrangère. Ce qui fait l'importance du département comme lieu de recherche, c'est qu'y soit rassemblé en une seule place un aussi grand nombre de ces multiples qui peuvent ainsi être confrontés, comparés et non pas étudiés isolément. Car contrairement au livre qui est une entité intellectuelle achevée, l'image souvent ne trouve son sens que par ensembles que le chercheur constitue lui-même en fonction de son sujet. Or, que la recherche porte sur un sujet iconographique ou sur un artiste (graveur, photographe, illustrateur), c'est l'abondance d'images, voire l'exhaustivité dans le cas d'une œuvre, qui est déterminante pour le chercheur.

Dans un contexte globalisé où chaque collection met en ligne ses notices de catalogue parfois illustrées des œuvres numérisées, il est important que la description soit aussi fine que possible (auteur, titre, dimensions, état pour une gravure). Il faut également que la description comporte à la fois la description de base de l'œuvre (auteur, titre, date, procédé, dimensions, antécédents, etc.) mais également une indexation aussi pertinente que possible. Ce qui est parfois très complexe car les éléments essentiels ne figurent pas forcément sur l'œuvre (date, sujet, auteur, etc.). Dans le cas de portails regroupant différentes collections iconographiques, il est crucial que les images soient très précisément décrites afin qu'apparaissent les différences avec les autres exemplaires conservés ailleurs (états pour les gravures, variantes, recadrages, annotations, etc.).

La responsabilité est grande car à partir du moment où les descriptions sont disponibles à distance, c'est la pertinence de la description initiale qui décide ou non le chercheur à se déplacer et lui permet de cartographier ses lieux de recherches avant de se lancer. La difficulté restant que, dans le domaine de l'image, la description même sommaire de chaque unité conservée est très loin d'être achevée, ici et ailleurs, et qu'il faut éviter de donner à penser que ce qui est offert en ligne constitue l'ensemble de ce qui est conservé.

Isabelle le Masne de Chermont, directrice du département des Manuscrits, BnF

Penser la reconstitution en ligne de corpus disséminés

Les possibilités nouvelles qu'offre aux sciences humaines le développement du numérique ont contribué à la mise en ligne d'ensembles de textes proposés au travail collectif des chercheurs. Le programme *A comprehensive edition of Tocharian Manuscripts*¹³, financé par le fonds autrichien de la recherche permet ainsi de constituer un corpus de manuscrits écrits en langue koutchéenne et aujourd'hui conservés à la Bibliothèque de Berlin, à la British

¹³ <http://www.univie.ac.at/tocharian/>

Library et à la Bibliothèque nationale de France. L'édition critique en cours d'élaboration qui en est proposée ouvre la voie à des travaux interdisciplinaires, dialoguant notamment avec la philologie d'autres langues d'Asie centrale ou les études bouddhiques.

Roger Boulay, anthropologue, commissaire d'exposition indépendant

Penser les conditions de possibilité d'un inventaire exhaustif des collections sur un thème ; l'exemple des fonds Kanaks dans les musées européens

Récit de l'opération d'inventaire raisonné du patrimoine kanak dispersé dans les collections françaises et européennes, initiée par le Gouvernement de Nouvelle-Calédonie : histoire, méthodes, résultats.

Philippe Artières, historien, directeur de recherche au CNRS, IAC-LAHIC

Penser les enjeux épistémologiques des corpus en ligne et leurs conséquences sur les usages des chercheurs

Réflexion autour des enjeux d'une mise en ligne d'archives pour le chercheur (à partir de l'exemple des archives de Michel Foucault dans le cadre de l'ANR « La bibliothèque foucauldienne »¹⁴). Ce que cela permet, ce que cela empêche, ce que cela fait à l'archive également.

Table ronde 3 : Exploiter les sources (15h15-16h45)

Quelles relations, sensorielles et intellectuelles, entretient-on aux collections patrimoniales ? Comment les utilise-t-on ? Qu'en retire-t-on ?

L'exploitation des sources procède à la fois de l'usage et de l'utilisation des documents. Le contact avec l'objet stimule émotion et cognition. Son apport relève de la trace mémorielle, de l'exemplarité patrimoniale ou de l'administration de la preuve. Les technologies liées à la réplique des images numériques et au traitement de l'information réactualisent les méthodes d'étude et d'analyse, jusqu'à nourrir de nouvelles questions épistémologiques. Quelles relations, sensorielles et intellectuelles, entretient-on aux collections patrimoniales ? Comment les utilise-t-on ? Qu'en retire-t-on ?

- Usages culturels, artistiques et scientifiques du patrimoine
- Coopérations entre chercheurs et conservateurs
- Évolution des goûts, des modes, des manières de recherche
- Conséquences de la profusion des images numériques (produites par les chercheurs ou les institutions) sur les façons de penser les sources et de les exploiter (inflation des archives personnelles et personnalisation des séries ; bases de données, outils de recherche en plein texte et approches statistiques des données)...
- Place de l'original versus ses répliques et représentations numériques
- Rôle de la matérialité dans le travail intellectuel et l'épistémologie

¹⁴ <http://lbf-ehess.ens-lyon.fr/>

Président de séance :

Anne Monjaret, directrice de recherche au CNRS, IIAC-LAHIC

Intervenants :

Jean-Yves Sarazin, directeur du département des Cartes et plans, BnF

Environnement numérique et accès aux originaux, évolution de l'offre et des usages du patrimoine cartographique

De 2010 à 2012, le département des Cartes et plans a mené à bien deux programmes de recherche et a été partenaire d'une ANR intitulée MeDlan¹⁵. Les recherches à partir des collections exceptionnelles soit déjà numérisées et accessibles dans Gallica, soit en cours de numérisation, ont été multipliées. Cette période féconde a favorisé les contacts avec les universitaires et plus largement, avec le monde scientifique de niveau international. Le recours aux outils numériques décuple l'impact et l'audience du travail de description et de numérisation des collections qui s'adressent à tout un chacun, mais aussi, qui ciblent les publics concernés. Je propose un retour sur les caractéristiques de ces trois années, riches et positives, grâce à l'usage nouveau du blog scientifique. Dans la même période, le département a soutenu un autre projet liant métadonnées et images de documents cartographiques à des fonctions d'interrogation, très attendu par la communauté scientifique, comme par le monde des gestionnaires de cartes : l'interface graphique CartoMundi¹⁶. Ces cas permettent-ils de dégager des modèles ?

Elizabeth Giuliani, directeur du département de la Musique, BnF

Penser le retour aux sources dans l'élaboration des répertoires critiques

« *Cher grand ami,*

Si Heugel était là il se joindrait à moi entièrement pour vous demander ceci :

Votre accueil le plus excellent lorsque notre ami Reynaldo Hahn se présentera à vous (à votre cabinet de la bibliothèque du Conservatoire) et vous priera de le mettre en rapport (sous vos yeux !) avec le manuscrit de Don Juan.

Reynaldo Hahn écrit en ce moment une étude sur le Don Juan de Mozart et, naturellement, cet entretien avec l'autographe lui sera très nécessaire. » (Jules Massenet à Jean-Baptiste Weckerlin, 5 novembre 1901)

De nombreux musiciens professionnels, notamment spécialisés dans la musique ancienne, ont été intéressés par la musique en « musicologues » et y ont appliqué une démarche de recherche et d'interprétation critiques de sources. Associés à des archivistes ou à des chercheurs, chercheurs eux-mêmes, ils interrogent les sources musicales et articulent une quête musicologique à leurs gestes de compositeur ou d'interprète. Cette convergence théorique et pratique concerne la préparation de partitions et de matériels pour des représentations, la conception de programmes de concerts et d'enregistrements discographiques.

¹⁵ <http://median.hypotheses.org/>

¹⁶ <http://www.cartomundi.fr/site/>

Joël Daire, directeur délégué du patrimoine, Cinémathèque française

Chercheurs et collections patrimoniales : l'exemple de la Cinémathèque française

Jusqu'à une période récente, le recours aux collections « non-film » par les chercheurs en cinéma constituait l'exception plus que la règle, au contraire d'autres sciences humaines (l'histoire ou les lettres en particulier). Longtemps, le film lui-même a constitué la source principale, voire unique, sur laquelle le chercheur appuyait son travail. A cela différentes raisons, certaines tenant aux sources elles-mêmes (rares, peu accessibles, etc.), d'autres aux disciplines fondatrices des études cinématographiques (philosophie, sémiologie). La situation a évolué depuis une quinzaine d'années, au cours desquelles la demande de consultation des collections patrimoniales par les chercheurs n'a cessé d'augmenter. Les causes de cette évolution sont à rechercher à la fois du côté de l'université (renouvellement disciplinaire, nouvelle politique de recherche), et du côté de l'archive (politique de traitement et de mise à disposition des fonds patrimoniaux, politique de collaboration avec le monde universitaire, aides à la recherche). La Cinémathèque française tend à développer une conception du centre d'archives qui ne soit pas simplement un service/serveur de consultation, mais un lieu d'échanges et de débats entre chercheurs et archivistes. C'est pourquoi, à l'heure de la numérisation accélérée des fonds patrimoniaux, notre politique d'accès aux collections recherche plus que jamais un équilibre entre la préservation des fonds et les besoins d'accès des chercheurs, notamment des chercheurs confirmés, aux documents originaux lorsque la nature de la recherche l'exige.

Etienne Anheim, historien, maître de conférences, Université Versailles-St-Quentin

Penser la matérialité des sources et la structure de la documentation dans la construction du savoir historique

L'attention soutenue portée depuis plusieurs années par les historiens à la dimension matérielle de leurs documents et à l'histoire de leur transmission jusqu'aux temps présents a notablement modifié les formes d'enquête et d'écriture historiographique. Dans cette intervention, on voudrait prolonger ce mouvement en mettant en évidence les modifications que cette nouvelle attitude face à la documentation a pu apporter, tant dans le travail empirique que dans la réflexion épistémologique des historiens. A partir d'exemples puisés dans la documentation de la fin du Moyen Âge, en particulier en l'occurrence les fonds de la Sainte-Chapelle de Paris conservés dans différentes institutions, et de considérations plus théoriques autour de quelques notions (traces, vestiges, archéologie, objet, collection...), on cherchera à décrire rapidement une nouvelle configuration du savoir historique, émergé durant les dernières années par la rencontre intellectuelle et professionnelle entre les métiers de la recherche universitaire et les métiers de la conservation.

Conclusion (16h45-17h15)

Denis Bruckmann, directeur des collections, BnF